

# **Un adolescent d'autrefois**

**Francois Mauriac**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



FRANÇOIS MAURIAC  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# un adolescent d'autrefois



FRANÇOIS MAURIAC  
*de l'Académie Française*

Un adolescent  
d'autrefois  
*roman*

Flammarion  
1969

# DU MÊME AUTEUR

## I. ROMANS

*L'Enfant chargé de chaînes.*

*La Robe prétexte.*

*La Chair et le Sang.*

*Préséances.*

*Le Baiser au lépreux.*

*Le Fleuve de feu.*

*Génitrix.*

*Le Désert de l'amour.*

*Thérèse Desqueyroux.*

*Trois Récits (nouvelles).*

*Un adolescent d'autrefois.*

*Ce qui était perdu.*

*Le Nœud de vipères.*

*Le Mystère Frontenac.*

*Les Anges noirs.*

*Plongées.*

*Les Chemins de la mer.*

*La Fin de la nuit.*

*La Pharisienne.*

*Le Sagouin.*

*Galigai.*

*L'Agneau.*

## II. POÈMES

*Les Mains jointes.*

*L'Adieu à l'adolescence.*

*Orages.*

*Le Sang d'Atys.*

## III. ESSAIS ET CRITIQUES

*La Vie et la Mort d'un poète.*

*Souffrances et Bonheur du chrétien.*

*Commencements d'une vie.*

*Discours de réception à l'Académie française.*

*Journal, tomes I, II, III, IV et V.*

*Le Jeune Homme.*

*La Province.*

*Petits essais de psychologie religieuse.*

*Supplément au traité de la concupiscence.*  
*Dieu et Mammon.*  
*Journal d'un homme de trente ans (extraits).*  
*Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline.*  
*Pèlerins de Lourdes.*  
*Jeudi saint.*  
*Vie de Jésus.*  
*D'autres et moi.*  
*Le Roman.*  
*René Bazin.*  
*Le Drôle.*  
*Le Romancier et ses personnages.*  
*La Vie de Jean Racine.*  
*Le Bâillon dénoué : après quatre ans de silence.*  
*Sainte Marguerite de Cortone.*  
*Le Cahier noir.*  
*La Rencontre avec Barrès.*  
*Réponse à Paul Claudel.*  
*Mes Grands Hommes.*  
*Du côté de chez Proust.*  
*La Pierre d'achoppement.*  
*Paroles catholiques.*  
*Le Fils de l'Homme.*  
*Mémoires politiques.*  
*Mémoires intérieurs.*  
*Bloc-Notes 1952-1967 (4 vol.).*  
*Ce que je crois.*  
*De Gaulle.*

#### **IV. THÉÂTRE**

*Asmodée.*  
*Les Mal Aimés.*  
*Passage du malin.*  
*Le Feu sur la terre.*  
*Le Pain vivant.*

## Un adolescent d'autrefois

Alain Cajas est un adolescent du début du siècle. Autour de lui : sa mère ; Simon, le camarade d'enfance ; Marie, la jeune libraire ; une petite fille laide qu'on appelle le Pou ; toute une ville et toute une province. Parmi les pièces de ce puzzle on découvre les multiples imbrications du souvenir, de l'habitude, de l'amour, de l'argent, de la religion, de l'amitié.

François Mauriac a écrit ce roman à plus de 80 ans et pourtant on le sent bouillonnant de passion vive, d'amour, de mépris pour la souillure que provoque l'argent, et d'inquiétude pour tout ce qui touche la foi.

Avec une maîtrise de moyens inégalée, avec une poésie riche et frémissante, il a écrit cette manière de testament. D'une histoire de tous les jours il a fait un moment privilégié.





« J'écris autrement que je ne parle, je parle autrement que je ne pense, je pense autrement que je ne devrais penser, et ainsi jusqu'au plus profond de l'obscurité. »

KAFKA

Je ne suis pas un garçon comme les autres. Si j'étais un garçon comme les autres, à dix-sept ans je chasserais avec Laurent, mon frère aîné, et Duberc, notre régisseur, et Simon Duberc son fils cadet qui est abbé et qui devrait, à cette heure-ci, assister aux vêpres, et Prudent Duberc, son frère, qui pousse Simon à tirer sa révérence au curé. Je pourrais me servir du calibre 24, au lieu de battre les buissons et de faire comme si j'étais chien, – au lieu de jouer à être chien.

Oui, je joue à être chien, mais je me demande en même temps ce qui se passe dans la tête de Simon. Il a troussé sa soutane à cause des ajoncs et des brandes ; ses gros mollets dans leurs bas de laine noire, pourquoi prêtent-ils à rire ? Il aime la chasse comme Diane et Stop l'aiment. Il chasse de race, c'est plus fort que lui, mais il sait qu'à cette heure-ci M. le Doyen qui officie a sous les yeux la stalle vide où Simon devrait être, où il n'est pas. Après les vêpres, M. le Doyen viendra à la maison pour en parler avec maman. J'espère que je serai rentré, bien qu'ils se méfient et qu'ils se taisent dès que j'approche. Je suis un diseur de riens, selon maman, et M. le Doyen me trouve mauvais esprit parce que je me pose des questions qu'il ne s'est jamais posées, que personne jamais ne lui a posées et moi moins que personne ; mais il sait que je le trouve bête.

« Tu trouves tout le monde bête ! » C'est un reproche de maman. À la maison, je me trouve seul intelligent, il est vrai, mais je sais que je ne sais rien parce qu'on ne m'a rien appris. Mes maîtres, en dehors du rudiment, n'avaient rien à m'apprendre. Mes camarades l'emportent sur moi pour tout ce qui compte à leurs yeux. Ils me méprisent et ils ont raison de me mépriser : je ne pratique aucun sport, je n'ai pas plus de force qu'un poulet. Je rougis quand ils parlent des filles et s'ils se passent des photos, je détourne la tête. Pourtant certains me montrent de l'amitié, et même plus que de l'amitié. Ils savent ce qu'ils feront, ils ont déjà leur place. Mais moi ? Je ne sais pas ce que je suis. Je sais bien que tout ce que prêche M. le Doyen, que tout ce que croit ma mère ne colle pas à ce qui existe réellement. Je sais bien qu'ils n'ont aucun sens de la justice. J'exècre la religion qu'ils pratiquent. N'empêche que je ne peux pas me passer de Dieu. C'est cela qui me rend en profondeur différent de tous les autres et non que je joue à être le chien et que je bats les buissons au lieu de chasser avec Laurent, avec Prudent et avec Simon Duberc et que je ne suis même pas capable de me servir du calibre 24. Tout me paraît idiot de ce que raconte M. le Doyen, et de la manière dont il le raconte ; et pourtant je

crois que c'est vrai, j'oserais écrire pour moi-même : je sais que c'est vrai, comme si un aveugle qui serait en même temps un guide patenté me menait à la vérité vraie, par des itinéraires absurdes, en marmonnant du latin, et en le faisant marmonner à des foules de plus en plus réduites et, pour finir, à un troupeau tout juste capable de brouter là où on le mène pâturer... Mais quoi ! La lumière dans laquelle ils marchent et qu'ils ne voient pas, moi je la vois, ou plutôt elle est déjà en moi. Ils peuvent raconter ce qu'ils voudront : ils sont bien ces ignorants ou ces idiots contre lesquels se déchaîne mon ami Donzac qui est moderniste. N'empêche que ce qu'ils croient est vrai. Voilà pour moi à quoi se ramène l'histoire de l'Église.

Le lièvre, ils l'ont eu aux abords du champ de Jouanhaut. Le retour a été éreintant : sept kilomètres sur cette route sinistre mais qui m'est chère entre ces deux murailles de pins – « Tout est à Madame, aussi loin que vous regardiez ! » ne manque jamais de proclamer Duberc tout le long de la route, avec son étrange orgueil de moujik... C'est horrible d'écrire cela. Je savais d'avance qu'au retour ce serait près de moi que Simon, l'abbé, marcherait sans me parler. Laurent, c'était lui l'enfant tout à coup : il jouait à pousser du pied une *pigne* ; s'il l'amenait jusqu'à la maison, il aurait gagné.

Avec Simon, nous ne parlons de rien. Sans doute le curé a-t-il dû se plaindre devant lui de mon « mauvais esprit » et Simon m'admire de ce qu'à dix-sept ans je sois capable d'inquiéter cet être borné qui le tiendra sous sa coupe, tant qu'il sera un séminariste en vacances.

Je veux confesser ici devant Dieu mon imposture : ce qui me rend redoutable au Doyen et peut-être admirable aux yeux de Simon, ce sont de vagues notions retenues des propos de mon ami André Donzac, qui me rebat les oreilles de ce qu'il lit dans *les Annales de philosophie chrétienne*. Il porte aux nues un certain Père Laberthonnière, oratorien qui dirige cette revue et dont notre Doyen tient le nom en exécution : « C'est un moderniste, il sent le fagot », répète-t-il. Je le méprise d'user de cette image féroce et stupide : le fagot ! Il s'agit toujours pour eux de brûler ceux qui croient, les yeux ouverts.

Je n'en suis pas moins un imposteur puisque je leur assène, comme venant de moi, les propos incendiaires d'André et que j'ai l'air de savoir ce qu'ils ne savent pas alors que je suis aussi ignare qu'eux... Non, je me calomnie. Comme dit André, je suis entré en Pascal. Je ne me force pas pour lire Pascal ; surtout les « notes » de l'édition *Brunschvicg*, que m'a donnée André. Tout ce qui touche à Port-Royal me touche.

Simon Duberc, qui est bachelier, a-t-il lu Pascal ? Je le soupçonne de ne connaître aucun auteur du programme par un contact direct et de

s'en tenir à son manuel... Il marchait auprès de moi. Je sentais cette odeur de transpiration qui imprègne sa soutane. Non qu'il soit sale : il l'est moins que sa famille paysanne, qui ne sait pas ce que c'est que se laver, moins peut-être que nous-mêmes, car pour pêcher au moulin, il se met à l'eau presque chaque jour. Il pêche les brochets et les assèges en frappant dans les souches des aulnes devant lesquels il a tendu des nasses... Mais je ne vais pas raconter des histoires de pêche.

En vérité, ce n'est pas tant le fumet de Simon qui me soulève le cœur que ce sixième petit doigt qu'il a à chaque main, cet appendice qui tremblote, et aussi à chaque pied, de sorte que ses souliers faits sur mesure paraissent aussi larges que longs : des pattes d'éléphant ! Mais le sixième orteil, je n'ai pas souvent l'occasion de le voir, tandis qu'à chacune de ses mains, ce cartilage sans phalange me fascine. Il ne cherche d'ailleurs pas à le dissimuler et se réjouit ouvertement de ce que ce petit doigt en trop lui épargnera la caserne. Ce n'est pas l'avis de son aîné Prudent : « Tu aurais pu entrer à Saint-Cyr... » C'est le seul propos que Prudent ait jamais tenu devant moi où ait apparu le rôle de tentateur qu'il joue auprès de son cadet selon maman et selon M. le Doyen.

J'ai pensé à un roman que je pourrais écrire sur ce thème : Prudent, chétif et maigre, et noir de peau, et dont toutes les dents sont pourries, et qui aime, je le sais, Marie Duros, sa voisine, la fille du charpentier, la sœur d'Adolphe Duros qui a vingt ans et qui est pareil à Hercule tel qu'il est reproduit dans mon histoire grecque – Prudent prendrait sa revanche par son frère sur ce monde dont il n'est lui-même qu'une moisissure... Sauf que comme tous les Duberc, il est intelligent. Sa révolte prouve qu'il l'est. À mon idée, dans cette histoire que j'imagine, Prudent devrait renoncer à Marie Duros et la pousser dans les bras de Simon. En fait, Marie Duros doit avoir horreur du cadet autant que de l'aîné et même beaucoup plus, à cause du petit doigt et de cette soutane qui lui resterait collée à la peau... Qu'en sais-je ? Je l'imagine, je suis sûr que c'est vrai, parce que je connais le garçon qu'aime Marie Duros, enfin qu'elle fréquente et qui est un ami d'Adolphe, son frère géant.

D'ailleurs M. le Doyen n'a peut-être pas tort quand il répète : Simon, ce n'est pas au démon de la concupiscence qu'il a affaire, mais à celui de l'ambition. Il ne regarde guère les filles. Je sais bien qu'il a été dressé à ne pas les regarder. N'importe, il n'a pas dû encore avoir à lutter vraiment... Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne sais rien de Simon ni de personne. Même maman et M. le Doyen me déconcertent souvent.

Au retour de la chasse, Laurent a porté le lièvre à la cuisine. J'étais fatigué et me suis étendu sur le divan de l'entrée. Maman est venue s'asseoir près de moi. Elle a mis sa main sur mon front et m'a

demandé si j'avais soif. Elle avait envie de parler. Elle avait dû s'entendre avec le Doyen sur ce qu'il fallait me dire, car je passais pour recevoir les confidences de Simon. En fait il n'en est rien. Sa prédilection pour moi ne se traduit par aucune parole. L'abîme entre nous ne le gêne pas. En tout cas, il n'a jamais cherché à le franchir.

Maman non plus, d'ailleurs. Elle m'aime, mais je ne l'intéresse pas. Rien ne l'intéresse que les propriétés et aussi ce qu'elle ne partage avec personne et que je suppose être des scrupules dont j'ai quelque idée par ceux qui me tourmentaient moi-même quand j'étais petit et dont je suis libéré ou à peu près depuis que j'ai découvert, grâce à Donzac, que nous avons été dressés à mettre l'infini dans des interdits absurdes, dans un barème de péchés véniels et de péchés soi-disant mortels.

Maman avait dû recevoir mission de M. le Doyen de me faire parler, et moi je faisais exprès de fermer les yeux, comme si j'eusse voulu dormir. Elle n'eut recours à aucune préparation et me demanda comment avait été Simon durant cette chasse.

— Il ne pensait qu'au lièvre, et sans doute à la tête que lui fera M. le Doyen quand il ira demain matin lui servir sa messe.

Maman m'attendait là et me déballa d'un seul coup son paquet.

— M. le Doyen n'a pas l'esprit si étroit. Il n'attache aucune importance au fait que Simon, à dix-neuf ans, préfère la chasse aux vêpres. Les vêpres du dimanche ne sont pas d'obligation. M. le Doyen me disait que même pour lui elles constituent une épreuve. Dans le cas de Simon, ce n'est pas cela qui est grave.

— Non, dis-je. Ce qui est grave, c'est de le vouer, peut-être malgré lui, à une vie pour laquelle il n'est pas fait.

Maman eut ce qu'elle appelait une « bouffée ». Elle devint rouge à faire peur : de quoi je me mêlais ?

— Mais, maman, c'est toi qui m'en parles. Je suis bien le seul à ne me mêler de rien en ce qui concerne Simon.

Avec cet illogisme qui n'est pas particulier à maman, qui est le fait de toutes les femmes, selon Donzac, elle protesta que c'était le tort que j'avais, et que mon devoir eût été de m'en mêler.

— Vous ne croyez pas à la grâce ? Vous supposez que Dieu a besoin de nous dans un débat comme celui-là, qui se passe au-dedans de Simon et qui le concerne seul ?

— Simon subit des pressions tous ces temps-ci que nous ne soupçonnions pas : un véritable complot. Il faut que tu le saches, c'est très grave : il voit souvent et en se cachant de nous, depuis le début des vacances... Devine qui ? Le maire, oui, M. Duport, qui est franc-maçon, qui a juré de le détourner de l'église...

— Mais nous savions tous que Simon voyait M<sup>me</sup> Duport...

— Oui, cette folle, mais pas son mari, que la vue d'une soutane rend

furieux. Simon, croyais-je, ne passait le seuil des Duport, que l'après-midi, lorsque le maire est à sa scierie. Il en a été longtemps ainsi... M<sup>me</sup> Duport elle-même nous a mis en garde...

M<sup>me</sup> Duport elle-même ! Je n'en croyais pas mes oreilles. « Les Duport, on ne les voit pas. » Dans le langage de maman, cela signifie qu'elle n'échange pas avec eux la visite annuelle (durant les grandes vacances que nous passons à Maltaverne) dont se glorifient trois ou quatre dames du bourg. Mais c'est vrai aussi à la lettre : on ne voit pas les Duport, on ne les regarde pas. Ils sont rayés de notre minuscule univers. J'essaierai de mettre un peu d'ordre dans cette histoire des Duport et de Simon. M<sup>me</sup> Duport, jolie disait-on, moi je l'ai toujours trouvée vieille, est beaucoup plus jeune que son mari (« on ne sait pas où il l'a prise. On ne sait pas d'où elle sort... ») suspecte, parce qu'elle n'est pas du pays, ce qu'on appelle le pays, la lande du Bazadais. Les Duport avaient eu une fille unique, Thérèse, née le même jour que Simon Duberc. Marie Duberc allait chez eux en journée et amenait le petit Simon qui jouait avec Thérèse, se laissait tyranniser, lui obéissait comme le fils de la femme de journée se devait d'obéir à la fille du maire – mais aussi parce qu'on disait en riant qu'il en était amoureux, et elle de lui, et ce qu'en lui elle préférait, à tout, c'était ce que moi-même je détestais, ce sixième petit doigt... Thérèse fut emportée en quelques jours. Par une méningite ? Les parents se fièrent au docteur Dulac, le premier adjoint, radical lui aussi et franc-maçon. Ce que fut leur douleur... M<sup>me</sup> Duport, qui allait à l'église le dimanche, dissimulée derrière un pilier, n'y vint plus, devenue l'ennemie de Dieu. En revanche, elle se rendait tous les jours et par tous les temps au cimetière. A la saison des cerises, elle en apportait sur la tombe parce que Thérèse les aimait. Les enfants de l'école venaient les manger.

Ces extravagances décourageaient la pitié. Pour comble, elle refusa de recevoir maman. Ce n'était pas croyable. En fait, personne du bourg ne passa plus le seuil de sa maison, sauf Marie Duberc et Simon pendant les vacances. Nous sûmes par eux que la jonchée du jour des funérailles était restée sur les dalles du vestibule et qu'il était interdit à Marie Duberc d'y toucher.

Simon, M<sup>me</sup> Duport l'aurait gardé jour et nuit auprès d'elle, si elle avait pu. Il lui rendait Thérèse, il était Thérèse. Mais lui, il vivait, c'était un petit garçon. On ne pouvait le poser sur une chaise comme un objet, ni le bourrer toute la journée de biscuits et de confiture. Heureusement qu'il était fou de lecture. Je me souviens plus tard qu'à un petit jeu où il fallait inventer une devise, qui exprimerait dans le moins de mots possible ce que chacun jugeait être le bonheur, Simon avait écrit d'abord : « chasser et lire ». Puis qu'il avait corrigé : « lire et chasser ». M<sup>me</sup> Duport avait la collection entière du *Saint Nicolas*

*illustré*, du *Journal des Voyages*, des romans de Jules Verne et *Le Tour de France de deux enfants*, et bien d'autres merveilles. Elle installait Simon devant la fenêtre et lui disait : « lis, oublie-moi ».

D'abord, Simon avait été gêné par ce regard posé sur lui, par ce cliquetis d'épingles à tricoter, et puis il s'y habitua ; tous les deux ou trois jours, et même tous les jours, quand sa lecture le passionnait, il venait s'installer l'après-midi près de la fenêtre de cette chambre qui devait être étrange, qu'il n'a pas su me décrire : les paysans ne voient pas ce que nous voyons, s'ils voient ce que nous ne voyons pas. Un jour, il demanda à M<sup>me</sup> Duport d'emporter le livre chez lui. Ce fut la seule fois qu'elle lui manifesta de l'irritation. Aucun des livres qu'avait lus Thérèse, qui avaient été touchés par les mains de Thérèse, ne devait sortir de la maison. Mais le lendemain, elle dit à Simon qu'elle aimerait qu'il lui fît la lecture à haute voix pendant qu'elle tricotait et qu'elle le paierait à l'heure, comme sa mère.

Je me demande aujourd'hui si ce salaire dont les Duberc furent éblouis, n'empêcha pas maman et M. le Doyen de céder à l'inquiétude qu'ils eussent dû ressentir de ce contact quotidien d'un petit séminariste de douze ans avec une personne extravagante, femme du maire franc-maçon. Il est vrai qu'à cette époque le maire n'apparaissait guère chez lui, pris toute la journée par son usine, par l'administration de la commune. En outre, il avait, comme je l'ai su plus tard, deux liaisons, l'une à Bordeaux, l'autre à Bazas.

Sans doute M<sup>me</sup> Duport, brouillée avec Dieu depuis la mort de Thérèse, n'allait-elle plus à l'église, mais Simon avait assuré au Doyen que jamais elle ne lui parlait religion. En fait, elle ne lui parlait de rien, elle le regardait lire. « Les premières fois, ça me gênait, comme si elle m'eût mangé des yeux. Mais maintenant, je n'en fais plus cas... » assurait Simon. Ça ne lui coupait même pas l'appétit quand elle lui apportait son « quatre-heures », comme Simon appelait le goûter : un bol de cacao, une tartine de beurre – et qu'elle ne le quittait pas des yeux pendant qu'il mangeait.

En octobre, quand nous rentrions tous à Bordeaux, Simon rapportait au séminaire l'argent de poche qu'il avait gagné. Ni M. le Doyen ni maman n'eussent imaginé qu'il dût jamais y renoncer. Que l'argent fût à ce degré chez ces chrétiens, ce qui ne se conteste pas, ce qui ne se sacrifie pas, en dehors d'une vocation très spéciale, de franciscain ou de trappiste, je m'en étonnais déjà dans mon enfance. J'ai commencé dès ma douzième année à me faire une certaine idée que Donzac, l'année dernière et cette année, m'a rendue claire, c'est qu'à leur insu, les chrétiens qui nous ont élevés prennent en tout le contrepied de l'Évangile, et que de chaque béatitude du Sermon sur la Montagne, ils ont fait une malédiction : qu'ils ne sont pas doux, qu'ils ne sont pas

seulement injustes mais qu'ils exècrent la justice.

Ce qui suscita le drame, ce fut la soutane dont on affubla Simon dès sa quinzième année. Quelle promotion que cette soutane ! Il eut droit au surplis pendant les offices et à une stalle dans le chœur. Si dans le bourg on continua de le tutoyer, les étrangers l'appelaient M. l'abbé, en dépit de son visage d'enfant. Mais une soutane chez M. le maire ! M<sup>me</sup> Duport crut que Simon consentirait à la jeter aux orties deux fois par semaine. Il s'y refusa comme s'il y allait de son salut éternel. Marie Duberc, pour qui cette soutane était l'accomplissement du rêve de toute sa vie : un presbytère où elle serait maîtresse à la cuisine et à la buanderie, osa approuver le refus de Simon.

Maman et M. le Doyen entrevirent alors ce que je voyais déjà clairement, moi qui avais quatorze ans, que ce n'était plus du petit ami de Thérèse que M<sup>me</sup> Duport souhaitait la présence, mais de Simon Duberc tel qu'il était et tel qu'il me répugnait, avec son odeur forte, avec son ossature de paysan, avec ses petits doigts de trop. Nous vîmes bien qu'elle ne pouvait se passer de lui ; elle n'y consentait que durant l'année scolaire qui était pour elle, j'imagine, un Avent liturgique, un temps de préparation à la venue de Simon... Mais non, je me souviens maintenant, maman ni le Doyen ne soupçonnaient rien. Ce qui leur ouvrit les yeux, ce fut un propos de M<sup>me</sup> Duport rapporté à M. le Doyen par Simon : que ce n'était pas à elle mais à son mari que cette soutane était insupportable, qu'elle au contraire s'y habituaient et même en voyait les avantages : assurée que Simon serait toujours disponible, ne lui serait pris par personne...

— Par aucune autre femme ? demandai-je.

— Oui, sans doute, dit maman.

— C'est donc qu'elle l'aime !

Je tirai cette conclusion qui allait de soi, du ton le plus naturel et m'étonnai de l'effet produit. Il est vrai que j'avais quatorze ans cette année-là, mais traité comme ne le sont pas aujourd'hui les garçons de huit ans.

— Qu'est-ce que tu racontes ? diseur de riens ! Tu parles de ce que tu ne connais pas.

— La preuve que je le connais, c'est que j'en parle.

— Tu n'as pas honte, à ton âge ! Qu'est-ce que va penser de toi M. le Doyen ?

— La vérité sort parfois de la bouche des enfants, dit-il.

Il se leva et se mit à tourner autour du billard en murmurant : « Comment ai-je été si aveugle... »

— Mais monsieur le Doyen, vous n'allez pas croire... À l'âge de M<sup>me</sup> Duport !

— C'est l'âge terrible, hélas... Notez qu'à mon avis Simon ne court



aucun risque : je le connais...

Il s'arrêta pile, craignant d'en avoir trop dit. Ce qu'il savait de Simon, même le bien, relevait du secret de la confession.

— Oui, dis-je, mais selon Simon, elle le mange des yeux pendant que lui mange son « quatre-heures ». Peut-être qu'un jour ça ne lui suffira plus...

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Mais qui t'a appris...

— C'est vrai, dit à mi-voix le Doyen, qu'il y a des ogresses...

— Et des ogres, ajoutai-je innocemment.

— Des ogres ? Quels ogres ?

Ils me dévisageaient, inquiets : à quoi faisais-je allusion ? Oui, sans doute, n'avais-je rien de précis à rapporter, ou je préférais me taire, mais je savais que les ogres tournent autour de tous les garçons de quinze ans : ils ne s'approchent que s'ils sentent une connivence.

— C'est à faire frémir, dit maman. Pourquoi le mal ? ajouta-t-elle rêveusement, sans savoir qu'elle posait la seule question capable de faire défaillir la foi.

J'essaie de me rappeler ce qu'ils imaginèrent pour mettre Simon à l'abri de cette goule. Le curé, sous prétexte de chasse, le fit inviter par un de ses confrères en Charente, qui le garda auprès de lui jusqu'à la rentrée. Simon, cette année-là, regagna le séminaire sans repasser par Maltaverne.

Quant à moi... Oserai-je me raconter à moi-même le tour que je jouai à M. le Doyen ? Oui, il le faut, pour y voir clair dans ce que je suis réellement. Le 7 septembre, la veille de la Nativité de la Vierge, maman sans même se donner le temps de tourner autour du pot, me dit que M. le Doyen m'attendrait dès 3 heures pour me confesser : « Comme ça tu passeras avant toutes ces dames ». Elle trouvait normale cette intrusion dans la vie religieuse d'un garçon de quatorze ans. J'étais un enfant dont elle se croyait responsable devant Dieu. Agacé, irrité, mais non furieux comme je le serais aujourd'hui, je comprenais cette scrupuleuse qui m'a légué sa maladie du scrupule dont à dix-sept ans je ne me sens pas encore guéri. Elle devait remâcher ce que j'avais osé dire sur les ogres : c'était au tribunal de la pénitence que je viderais mon sac. Non bien entendu qu'il pût être question pour elle de violer le secret de la confession : maman ne souhaitait pas « savoir ». Il lui suffisait d'être tranquillisée par une « reprise en main » de son petit garçon qui approchait de l'âge redoutable. Je me débattis : Notre-Dame de septembre n'était plus une fête d'obligation depuis le Concordat.

— Dans notre famille, dit maman, c'est resté une fête d'obligation. Nous n'y avons jamais manqué. Nos métayers ne lient pas les bœufs ce jour-là. D'ailleurs M. le Doyen t'attend. Il n'y a pas à revenir là-dessus.

— Mais tu n'obliges pas Laurent...

— Il a dix-huit ans. Toi, tu es un enfant dont j'ai la charge. Le démon me souffla :

— Si je fais une mauvaise confession, je ferai une mauvaise communion. Ces deux sacrilèges seront sur toi.

Elle pâlit, ou plutôt ses joues devinrent couleur de cendre. Je me jetai à son cou : « Mais non, c'était pour rire, je me confesserai et je communierai... » Elle me serra contre elle.

Ma rage reprit sur le chemin de l'église mais toute tournée contre l'innocent Doyen. Je m'efforçai de la dominer : il ne s'agissait pas de faire une mauvaise confession... « Eh bien ! oui, me dis-je, oui, je lui dirai tout et plus qu'il n'en voudra, et plus qu'il n'en a jamais entendu. »

Il lisait son bréviaire, assis près du confessionnal. Il continua de lire quelques instants puis il me demanda si j'étais prêt, entra dans sa niche, décrocha l'étole. J'entendis glisser la planchette et vis son énorme oreille. Je lui dis que je ne m'étais pas confessé depuis le 15 août, expédiai le *Confiteor* et déballai *recto tono* mon petit paquet habituel qui n'avait guère changé depuis ma première confession : « Je m'accuse d'avoir été gourmand, menteur, désobéissant, paresseux, d'avoir mal fait mes prières, mal entendu la messe, d'avoir été orgueilleux, médisant... »

C'était tout ? Il avait l'air déçu. Oui, je croyais bien que c'était tout.

— Tu es sûr que rien d'autre ne t'inquiète ? Quand ce ne seraient que des pensées...

Je demandai : « Quelles pensées ? »

Il n'insista pas. Il se méfiait du monstre que j'étais, mais qui pouvait être aussi bien un monstre d'innocence.

— Tu as toujours fait des confessions sincères ?

À ce moment le démon entra en moi et me souffla de répondre : « Non, mon Père. »

— Comment ? J'espère qu'il ne s'agissait de rien de grave ?

— Je ne sais pas. Peut-être de ce qu'il y a de plus grave.

— Mon pauvre enfant ! Ta mère, tes maîtres, moi-même, nous t'avons assez mis en garde contre tous les manquements à la sainte vertu...

C'était la pureté qu'il appelait ainsi. Je protestai que je n'avais rien de grave à me reprocher sur cet article. C'était vrai à ce moment-là. L'innocent petit garçon que j'étais encore, il y a trois ans...

— Pourtant tu me dis qu'il s'agit de ce qu'il y a de plus grave... Qu'est-ce que ça signifie ?

— Si c'est grave ou non, vous en jugerez vous-même. Voilà : Je suis idolâtre.

- Idolâtre ? Qu'est-ce que tu me racontes ?
- Ce que j'adore à la lettre, je n'ose vous le dire. Je rends un culte secret... Vous connaissez le gros chêne dans le parc ?
- Qui n'est pas tellement gros, dit le curé, pour m'obliger, j'imagine, à reprendre pied dans ce monde rassurant où les choses se pèsent et se mesurent.
- Pour moi, il est Dieu, oui, depuis l'âge de raison, je n'ai jamais cessé de le traiter comme tel, de l'adorer.
- Ouais ! Ouais ! Tu es un poète, nous le savons. (Il prononçait « pouate ».) Il n'y a pas de mal à ça.
- Je savais bien, mon père, que vous ne me croiriez pas. C'est ce qui m'a retenu jusqu'à aujourd'hui de confesser ce péché : la certitude que je ne serais pas cru, même de vous.

Mais comment vous faire entendre que je suis l'inventeur d'une liturgie en l'honneur du gros chêne, que je lui offre des sacrifices...

— Allons, voyons ! C'est de la pouasie permise, mon pauvre drôle. Qu'est-ce que tu vas chercher ? À moins que tu ne veuilles te payer ma tête ? Ça alors, ce serait un péché grave : on ne se moque pas de Dieu.

— Je ne me moque pas de vous mais je me rends compte que vous ne pouvez pas me croire.

— Tous les poètes, même chrétiens, adorent la nature, c'est permis.

— Ce que je pratique n'a rien à voir avec les effusions de Lamartine ou de Hugo. Bien sûr, tous les arbres pour moi sont vivants et divins, surtout les pins du parc. Je les préfère aux hommes, ajoutai-je, en proie à une exaltation à la fois dirigée et sincère à laquelle je m'abandonnais avec délices.

Oui, les hommes me faisaient peur déjà, même les futurs hommes à qui j'ai eu affaire au collège. Nos maîtres religieux, même les pires, ne me faisaient pas vraiment peur parce qu'ils sont tenus en laisse par la dévotion, par la règle. Mais mes camarades ! Ils étaient déjà capables de tout ! Je me souviens d'avoir passé toute une récréation enfermée dans les cabinets tant j'avais peur de la « balle-au-chasseur » lancée contre moi à bout portant...

— Voyons, Alain, revenons aux choses sérieuses.

— Pourquoi, demandai-je, avec une angoisse qui n'était pas jouée, consciente pourtant et jouissant d'elle-même, pourquoi m'interdisez-vous le pardon en refusant de prendre au sérieux l'aveu que je vous fais ?

Le curé pétrissait sa figure d'un geste qui lui était familier, comme si elle eût été en terre glaise. Il me demanda soudain :

— Tu adores tous les arbres et pas seulement le gros chêne ?

— Non, tous sont des êtres vivants, certes, mais le gros chêne seul est Dieu.

— C'est une révélation que tu as eue ?

Je voyais les hochements de sa grosse tête. Il n'osait pas se toucher le front de l'index.

— Non, il n'y a jamais eu de révélation. D'aussi loin que je me souvenais, j'avais adoré la terre, les arbres...

— Pas les animaux ? C'est toujours ça de gagné.

— Non, pas les animaux... Mais si ! En vérité, dis-je, j'avais oublié, mais tout me revient. Vous connaissez, mon père, la métairie abandonnée ?

— Oui, à Silhet ?

— Quand j'avais sept ou huit ans, je ne sais qui ou quoi m'avait mis dans l'idée que logeait dans la métairie abandonnée notre ânesse appelée Grisette et qui avait crevé de vieillesse quelques mois plus tôt. Je m'en persuadai et j'entraînai Laurent, bien qu'il fût mon aîné, à le croire. Pour lui, ce n'était qu'un jeu, mais non pour moi. Nous nous rendions à la métairie abandonnée et nous chantions une sorte de mélopée idiote devant la porte fermée à clé : « Grisette, Grisette, je te souhaite une bonne fête, je te donnerai des abricots confits... »

— Des abricots confits, à une ânesse ?

Le curé se forçait à rire, il ramenait les choses à leurs justes proportions.

— C'est parce qu'à sept ans je n'imaginai rien de meilleur au monde que des abricots confits, mais j'adorais Grisette à la lettre. Je réalise tout à coup, mon père, que je commettais réellement l'abomination dont les païens chargeaient les premiers chrétiens et qui était l'adoration d'une tête d'âne.

Je me tus, sincèrement accablé par ce que je venais de découvrir, et le curé se tut aussi, peut-être hésitant à me chasser du confessionnal parce que je me moquais de lui. Mais sait-on jamais ? M'étais-je moqué ? Il savait d'expérience que j'avais été un enfant scrupuleux, atteint du même mal que maman. Tout à coup il me demanda à voix haute et d'un ton presque solennel :

— Alain, crois-tu en Dieu ?

— Oh ! Oui, mon père.

— Crois-tu que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, qu'il a donné sa vie pour toi, qu'il est ressuscité ?

Je le croyais de tout mon cœur, de tout mon esprit.

— Aimes-tu la Sainte Vierge ?

— Oui, je l'aime...

— Alors, ne pense plus à toutes ces sottises. Si tu as péché, je vais t'absoudre, ou plutôt le Seigneur lui-même va t'absoudre.

Il avait gagné la sacristie en hâte, comme s'il fuyait. Je pris à peine le temps de réciter ma pénitence et me retrouvai dehors, dans la

torpeur de ce 7 septembre. Le vent était tiède, une haleine, comme les poètes écrivent par habitude, mais ce jour-là, le cliché était vrai : une haleine, le souffle d'un être vivant. J'avais cru me moquer du Doyen, or cette moquerie, je découvrais qu'elle m'avait non certes délivré, mais rendu conscient d'un amour qui demeurerait mon refuge de tous les instants. Adoration qui n'avait jamais empiété sur l'autre amour, sur l'autre adoration que je vouais au Dieu chrétien, confondu avec le pain et avec le vin qui sont nés de la terre, du soleil et des pluies. Ce n'était pas trop de ce double refuge. Je n'aurais jamais trop de refuges contre les hommes. Aujourd'hui, deux années ont passé et cette angoisse de jour en jour s'accroît à mesure que je me rapproche de ce qui me paraît horrible au-delà de toute horreur : la vie à la caserne, la chambrée. Je ne l'ai confié à personne, pas même à Donzac. Cette angoisse ne me fait pas honte, je sais bien qu'elle n'est pas vile, mais à condition de ne pas lui donner corps en l'exprimant : alors elle deviendrait lâcheté ; il m'arrive de penser, comme à une dernière chance, que je pourrais mourir d'ici le conseil de révision.

En même temps que je pensais à ces choses sur le chemin du retour, je revoyais le Doyen tel qu'il s'était montré face au piège tendu. Lui qui figurait parmi les premiers sur la liste des catholiques imbéciles que nous avions dressée, Donzac et moi, parallèlement à la liste des catholiques intelligents, j'admirais qu'il s'en fût tiré avec le tact qu'il ne montrait jamais dans la vie courante, comme s'il avait été passagèrement inspiré. Oui, il l'avait été, je n'en doutais pas. Au fond, je n'étais pas du tout assuré de mon innocence quant au péché d'idolâtrie et à mesure que je l'avais confessé, j'y avais cru. Sinon mon soulagement ne se fût pas manifesté par une course folle autour du parc, dans laquelle j'entraînai Laurent. À la course, je le bats presque toujours, malgré les quatre ans qu'il a de plus que moi, parce qu'il s'essouffle.

Ce que fut ma communion du lendemain, je ne m'en souviens pas. On ne se souvient pas plus de ses communions que de ses rêves. Pourtant je me rappelle ce 8 septembre, il y a trois ans. Je refusai d'aller avec Laurent à la chasse aux alouettes dans le champ de Jouanhaut. Ce que je ressentais avec violence, je m'en souviens, parce qu'il m'arrive souvent encore de le ressentir : le désir d'être seul, de marcher à travers bois, à travers champs, de suivre jusqu'à épuisement de mes forces, ces chemins de sable où nulle rencontre n'est imaginable, que celle d'un métayer devant ses bœufs, qui me dira : *Aduchats* en touchant son béret ou d'un berger et de son troupeau. Dans cette lande sans visage, je ne serais dévisagé par personne. C'est pourtant vers quelqu'un que je résolu d'aller. Des trois ou quatre buts de promenade entre lesquels j'hésitais d'habitude : les sources de la

Hure, le gros Pin (ce géant qui attirait les visiteurs de plusieurs lieues à la ronde), la maison des demoiselles à Jouanhaut et « le vieux de Lassus », c'est le vieux que je choisis, peut-être parce qu'il avait passé quatre-vingts ans, qu'il allait bientôt quitter Lassus d'où il n'avait jamais voulu sortir. Il ne chassait plus depuis des années, sauf la palombe, en octobre. À quoi occupait-il ses journées ? Il avait eu l'air étonné, un jour que je lui avais dit qu'il y avait des gens assez fous pour acheter des livres. Il ne recevait personne que le docteur. Il disait que le curé l'aurait mort mais ne l'aurait pas vivant. Ses héritiers (il était le cousin de tous les grands propriétaires et même le nôtre, mais très éloigné), il lâchait les chiens sur celui d'entre eux qui tentait de l'aborder. Ils en riaient ensemble, se sentant également haïs. Leur seul espoir tenait à cette terreur de la mort qui, à en croire le notaire, aurait empêché le vieux de Lassus de faire son testament. Mais Seconde, qui le soignait après avoir couché avec lui pendant plus de quarante ans, avait dû obtenir qu'il fît le nécessaire. Elle hériterait sûrement de ses huit cents hectares, ou plutôt ce serait son fils Casimir qui hériterait, puisqu'elle était sous la dépendance de cette brute qui n'avait jamais rien fait que de chasser la palombe en octobre, pour le compte du vieux de Lassus. Le reste de l'année, il bricolait, quand il n'était pas saoul, tirait l'eau du puits, sciait le bois. Je le verrais ou je ne le verrais pas : peu m'importait. Il faisait partie des choses plutôt que des êtres, comme le gros Pin, comme le vieux de Lassus lui-même. Ils n'avaient rien d'humain au sens terrifiant du mot. Si brutes qu'ils fussent, ils n'appartenaient pas à l'espèce dont j'avais peur, à laquelle j'étais impatient d'échapper.

Je marchais. Les fougères n'étaient pas encore touchées par l'automne, presque aussi hautes en ce temps-là que moi-même, qui n'ai grandi que depuis l'an dernier. Les fougères m'étaient ennemies parce qu'on m'avait appris dès l'enfance qu'elles contenaient de l'acide prussique. J'abattais les têtes des plus orgueilleuses et parfois je me jetais dans leur foule pressée et respirais l'odeur de leur sève empoisonnée comme si c'était du sang que j'eusse répandu.

Comme je passais devant Silhet, la métairie abandonnée où j'avais adoré Grisette, j'entendis un galop qui se rapprochait et eus à peine le temps de m'écarter : M<sup>lle</sup> Martineau passa sans me voir, ou enfin sans daigner me voir, à califourchon comme Jeanne d'Arc, ses boucles blondes au vent de la course paraissaient vivantes : oui, des serpents vivants attachés à elle. Peut-être avait-elle craint que je ne la salue pas. Bien que nous fussions cousins, et que les Martineau fussent alliés « à tout ce qu'il y avait de mieux dans la lande », comme disait maman, on ne les voyait pas, eux non plus, notre famille était brouillée avec les Martineau depuis des générations. Déjà les grands-pères ne se parlaient pas. Mais M<sup>lle</sup> Martineau subissait un ostracisme

qui lui était propre – pour des raisons qu'à cette époque (je suis mieux informé aujourd'hui) je faisais toutes tenir dans cette inconvenance de ne pas monter en amazone, dans le fait aussi qu'elle travaillait, qu'elle était lectrice, dame de compagnie à Bazas, de la baronne de Goth, une personne qui n'était pas de notre monde, qui appartenait à une autre sphère, disait maman, avec laquelle il n'y avait pas de communications imaginables, dont la vie privée ne relevait pas, comme celle des gens de notre monde, d'un jugement sans appel, pas plus que les mœurs des fourmis, ou des rats-laveurs, ou des blaireaux : « Cette baronne de Goth, disait maman, on prétend que... Mais non, tu ne comprendrais pas ! »

Je n'ai jamais vu M<sup>lle</sup> Martineau que sur son cheval : elle y adhère comme mes soldats de plomb à leur monture. Comme elle habite Bazas, on ne la voit jamais à la messe, ni à aucun enterrement...

La maison du vieux était séparée par une barrière de la métairie. De maigres dahlias poussaient dans l'enclos entretenu par Seconde qui apparut sur le seuil dès que les chiens, à mon approche, se furent déchaînés. Le vieux cria de l'intérieur : « *Quezaco ?* » Elle mit la main à la hauteur de ses yeux et m'ayant reconnu cria, tournée vers la porte entrebâillée : « *Lou Tchikoï de lou Prat !* » Le petit de *lou Prat*, c'était moi pour le vieux de Lassus. C'est que le bois où mon grand-père avait fait bâtir sa maison s'appelait *lou Prat* et avait gardé ce nom jusqu'au jour, pas très lointain, où Laurent et moi l'avions débaptisé parce qu'au collège un garçon obèse et idiot s'appelait Louprat. C'était moi qui avais imposé ce nom « Maltaverne », titre d'une histoire qui m'enchantait dans un *Saint Nicolas* des années 90 ; mais le vieux de Lassus ne connaissait que « Louprat ».

Le foulard noir des vieilles cachait les cheveux de Seconde. Ses lèvres étaient aspirées par le vide affreux de la bouche. Le vieux parut alors, tout hérissé de poils, avec un tricot délavé, déchiré, et des chaussons, malgré la chaleur. Il prétendait ne pas connaître son âge mais il avait fait le coup de feu dans les rangs des Versaillais : pour lui, Paris, c'était toujours les communards. Il n'en parlait à personne sauf à Laurent et à moi qui n'appartenions pas à la bande exécrée des héritiers, – à moi surtout qui lui plaisais, je le sentais bien, comme je plais à Simon Duberc, comme je plaisais à l'abbé Grillot qui me donnait la moyenne aux examens même si je séchais.

— Il grandit ! Il grandit ! Il faudra lui mettre une pierre sur la tête.

Suivit une dispute entre le vieux et Seconde. Je ne parle pas le patois mais je le comprends. Le vieux lui ordonnait d'apporter une canette de bière. Seconde me fixait de son œil vif de poule et protestait qu'il avait assez bu de bière, que « ça lui ferait froid sur l'estomac ». J'avais beau n'être pas un des héritiers, sait-on jamais ?

Elle dut céder pourtant et posa la bouteille et les verres sur une table de jardin rouillée. Comme elle demeurerait plantée à deux pas de nous, le vieux lui cria : « *A l'oustaou !* » (À la maison !) Elle obéit mais dut se tenir à l'écoute derrière les volets entrebâillés de la cuisine.

Nous trinquâmes, le vieux et moi. Il me regardait du fond de ses quatre-vingts ans, sans ressentir aucune gêne de ce silence entre nous... Avec peut-être une nostalgie obscure ? Mais non, quel mot stupide « nostalgie » appliqué à ce vieux sanglier qui, en quatre-vingts ans, n'aura vécu qu'un seul jour, toujours le même, avec le fusil à portée de la main, avec sa bouteille de médoc à chaque repas, seul signe visible de sa fortune : aussi crasseux d'apparence, aussi ignare que le plus ignare et le plus crasseux des métayers dont il était la terreur. Pourtant ce fut bien une nostalgie que trahit ce qu'il me dit d'abord.

— J'ai été à Bordeaux en 93, j'y suis resté trois jours, à l'hôtel Montré. Il y avait une baignoire...

— Vous vous en êtes servi ?

— Pour prendre mal ? Eh ! bé ! Il se tut, et tout à coup :

— Je mangeais en face, au « Chapon fin ». Ils ont des vins...

Il se tut encore puis se mit à ricaner. Je détournai les yeux pour ne pas voir les deux chicots qu'il a gardés sur le devant. Il me demanda :

— Tu connais le Château Trompette ?

— Mais monsieur Dupuy, il est démoli depuis plus de cent ans !

— Il n'était pas démoli en 93 puisque j'y suis allé.

Il n'arrêtait pas de rire. Le Château Trompette était un bordel dont s'entretenaient dans les coins de la cour, au collège, « les sales types ».

— Ça coûte gros... Ce n'est pas encore pour toi.

J'eus à cette minute la certitude que l'immortalité ne concerne qu'un petit nombre d'âmes et que l'enfer de ceux qui ne sont pas élus c'est le néant. D'ailleurs le Seigneur n'a promis l'immortalité qu'à quelques-uns : « et dans le siècle à venir la vie éternelle ». Ou encore : « Celui qui mangera de ce pain ne mourra pas ». Mais les autres mourront. Je ne doutais point que ce fût là une de ces « intuitions fulgurantes » dont André Donzac disait qu'elles étaient une grâce singulière qu'il admirait en moi et qui suppléait à mon défaut d'esprit philosophique. Je lui écrivis le soir même, croyant l'éblouir, ce que j'avais découvert touchant l'immortalité de quelques-uns mais reçus par retour du courrier une moquerie de cette vue absurde : « Toutes les âmes sont immortelles ou aucune ne l'est ». Je me disais donc avec délices qu'il ne resterait rien du vieux de Lassus, rien de Seconde, rien de Casimir, même pas de quoi alimenter la plus chétive des flammes éternelles.

— Tu n'as pas encore l'âge...

Il devait ressentir un vague remords de m'avoir parlé du Château



Trompette, car il changea brusquement de propos et voulut savoir ce qu'on disait de lui au bourg.

— On se demande toujours si vous avez signé un papier... J'avais baissé la voix à cause de Seconde qui devait être à l'écoute.

— On se demande si Seconde et Casimir emporteront bientôt le morceau, ou si c'est déjà fait...

Je touchais au sujet interdit. Le vieux me dévisagea, l'air mauvais :

— Qu'est-ce que tu crois ?

— Oh ! À la place de vos héritiers, je serais bien tranquille !

— Pourquoi bien tranquille ?

Je savais ce qu'il fallait répondre au vieux de Lassus pour le mettre sens dessus dessous.

— Mieux vaut se taire : Seconde écoute.

— Elle est sourde, tu sais bien.

— Elle entend quand elle veut, c'est vous qui me l'avez dit. Il insista. Je le sentais inquiet, troublé. Donzac dit que je suis troublant au sens absolu. Pas toujours. Mais je l'étais ce jour-là.

— C'est impossible que, finaud comme vous l'êtes, monsieur Dupuy, vous n'ayez pas compris que tant que vous n'aurez pas signé le papier, Seconde et Casimir ont intérêt à ce que vous ne mouriez pas.

Il gronda : « Ne parle pas de ça ! »

— Il n'est question que de ça et de rien d'autre. Le jour où vous aurez signé, ce sera tout le contraire : leur intérêt sera...

Il m'interrompit par une sorte d'aboiement qui était un gémissement :

— Je te dis de ne pas parler de ça.

Il se leva, fit quelques pas en traînant son pied goutteux. Il se retourna et me cria : « *Bey-t'en !* » (Va-t'en !)

— Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur Dupuy.

— C'est pas des assassins, tout de même : ils me sont attachés.

Je hochai la tête avec un ricanement imité du sien.

— Bien sûr, des sangsues, c'est toujours attaché ; et ils ont trop peur pour devenir des assassins. Si vous avez signé le papier, ils savent bien qu'ils seraient les premiers soupçonnés au cas où il y aurait quelque chose de louche dans votre décès, et que vos héritiers mèneraient une enquête impitoyable. Il n'empêche que...

J'étais passé de l'autre côté de l'enclos ; le vieux restait debout au milieu des dahlias, bouleversé parce que je lui parlais de son décès, plus peut-être que par cette menace d'assassinat. « Quoi ? Quoi ? » grommelait-il. Il avait une mauvaise pâleur, une tête à mort subite. Ça aurait pu être moi, l'assassin. Je n'y songeais pas. Je fonçais, en proie à une sorte de furie.

— Il n'empêche, monsieur Dupuy, mais c'est impossible que vous n'ayez pas pensé, que dans un endroit aussi désert que Lassus, où

aucun témoignage n'est à redouter, ce ne serait pas difficile, convenez-en, de faire disparaître, sans courir aucun risque...

— *Bey-t'en !*

— Je ne sais trop, insistai-je, d'un ton rêveur, et comme me parlant à moi-même, si l'étouffement sous des édredons se décèle à l'autopsie. Il y a aussi l'inévitable broncho-pneumonie si un vieillard nu reste toute une nuit d'hiver attaché sur son lit devant la fenêtre ouverte, à condition qu'il y ait plusieurs degrés au-dessous de zéro, bien entendu ! Là encore j'ignore si l'autopsie...

— Va-t'en, ou j'appelle Casimir.

Casimir, je le vis à ce moment-là sortir de la métairie. Je filai sans retourner la tête pour donner un dernier regard à Lassus, où je savais bien que je ne reviendrais pas tant que le vieux serait vivant...

Eh bien ! non, tout cela n'est pas vrai. C'est une histoire que je me suis racontée à moi-même. Tout est faux, à partir de ce que le vieux m'a dit du Château Trompette. Du roman, quoi ! Est-ce bon ? Mauvais ? Faux en tout cas, ça sonne faux. Je n'aurais pas dit trois mots que le vieux me les eût fait rentrer dans la gorge. Jamais d'ailleurs je n'aurais commis le péché mortel d'accuser d'assassinat ou d'intention d'assassinat Casimir et Seconde qui, en fait, sont attachés à leur vieux bourreau. Il y a une autre version de cette histoire que je me raconte où le vieux décide brusquement que ce sera moi son héritier. J'imagine tout ce que je ferais de cet argent : je transformerais Lassus en bibliothèque, nous y mettrions nos livres en commun, Donzac et moi. Séparés du monde des vivants, par une innombrable librairie, et par la musique aussi, il y aurait un piano pour André, et pourquoi pas des orgues ?

Me suis-je raconté cette histoire sur le chemin du retour ? Je ne me souviens de rien, sinon que j'étais paisible et heureux comme je le suis presque toujours quand j'ai communié le matin. Je songeais que ma vie d'adolescent se déroulait dans un univers de monstres, ou plutôt parmi des caricatures de monstres, dont quelques-uns m'aimaient, d'autres me craignaient. Aucune fille n'était venue encore à moi comme dans les histoires, bien que je passe au collège pour être « joli de figure » ; mais je suis maigre et sans muscles. André dit que les filles n'aiment pas les garçons trop maigres. La seule que j'admire, je ne la vois qu'à cheval : aussi inaccessible que Jeanne d'Arc. Elle me méprise trop pour seulement me regarder. Oui... Mais c'est ce que j'aime en elle, qu'il n'y a aucun risque et qu'elle ne descendra pas de son cheval et qu'elle n'ira pas vers moi pour exiger de moi que je renonce à être un enfant et que j'aie le comportement d'un homme... Ai-je pensé cela à ce retour de Lassus ? Ou est-ce encore une histoire que j'arrange ? Les autres filles qui me troublent : les chanteuses à

l'église, pressées autour de l'harmonium de sœur Lodoïs... Surtout les filles du pharmacien qui ont un ruban de velours noir autour de leur cou gonflé comme celui des palombes...

Durant ces vacances-là, il ne se passa que le tout-venant de notre étroite vie. Simon n'était plus là. On ne parlait guère de M<sup>me</sup> Duport, le bruit courait qu'elle buvait, et même, selon Marie Duberc, qui allait encore chez elle en journée : « qu'elle se levait la nuit pour boire ». La piste Duport-Simon se perdit parmi d'autres ; puis ce fut la rentrée des classes, le retour à Bordeaux ; Maltaverne devint l'île enchantée dont je rêvai jusqu'aux vacances suivantes, – celles qui précéderent mon entrée en rhétorique. Il ne s'y passa rien d'autre que ceci : les visites de Simon en soutane chez les Duport furent acceptées même par le maire. Maman et le Doyen s'en réjouirent comme d'une victoire, ou du moins ils feignirent de s'en réjouir. M. Duport voyait-il déjà Simon en secret ? Avait-il, dès cette année-là, entrepris de l'enlever à l'Église ? Selon Simon, quand il le rencontrait, il ne lui parlait jamais religion, il se contentait d'être bien aimable, de lui demander conseil parfois sur un sujet ou sur un autre, de lui parler de ses amis politiques qu'il voyait au Conseil général. Il était même très lié avec le jeune ministre Gaston Doumergue : il pourrait tout en obtenir...

Cette année, Simon reste bouche cousue touchant le maire. Il a fallu ce coup de tonnerre de M<sup>me</sup> Duport venue hier à la sacristie, après la messe du Doyen, pour lui découvrir le complot de son mari. Selon maman, le maire aurait promis à Simon de prendre en charge son entretien jusqu'à sa licence, et même au-delà, s'il voulait préparer Normale et l'Agrégation.

Il était impossible, selon M<sup>me</sup> Duport, de démêler les réactions de Simon. Elle le croyait tenté mais hésitant. Le Doyen avait peur de tout perdre en intervenant. Je l'avais rendu conscient de sa balourdise. Je le vis bien en cette circonstance et qu'il n'espérait plus qu'en moi pour démêler ce qui devait s'emmêler dans l'esprit et dans le cœur d'un petit paysan transplanté au séminaire et devenu tout à coup l'enjeu, à l'échelle d'un chef-lieu de canton, du combat que se livraient en France l'État et l'Église – ou plutôt la franc-maçonnerie et les congrégations.

Moi, je savais que Simon éluderait le débat avant même qu'il fût commencé. Simon doit avoir au séminaire un ami auquel il dit tout ; moi, j'appartiens pour lui à une race divine, je suis le fils de Madame ; il m'aime, c'est vrai, mais je suis à ses yeux aussi inaccessible que l'est pour moi M<sup>lle</sup> Martineau ou l'étoile du berger. Il ne dira rien, à moins que...

J'ai toujours préféré écrire que parler : la plume à la main, rien ne

m'arrête. Je pourrais, dis-je à M. le Doyen, adresser à Simon une lettre que j'ai dans l'esprit.

— Mais il est plus fort que toi en théologie !

— Il s'agit bien de théologie ! Je sais par quel côté je passerai à l'attaque...

En fait, je ne le savais que depuis deux minutes et cela baignait encore dans les limbes, mais enfin une piste s'ouvrait devant moi.

Le Doyen insistait : « Fais-le parler ! »

— Je vous répète qu'il ne me dira rien. D'ailleurs personne ne dit rien à personne. Je me demande s'il y a des milieux où les gens s'expliquent par demandes et réponses comme dans les romans, comme au théâtre...

— Qu'est-ce que tu vas chercher ? Que faisons-nous d'autre toute la journée ? Que faisons-nous en ce moment ?

— C'est vrai, monsieur le curé, mais une amorce de conversation comme celle-ci, combien en avons-nous eu, vous et moi ? Entre maman et moi, je ne me souviens pas qu'il y ait jamais rien eu d'autre que des jugements passe-partout, très souvent en patois, car ils servent aussi pour les métayers, pour les domestiques. Peut-être est-on séparé par l'âge ou par la différence sociale au point qu'il n'existe pas de langage commun... Mais j'ai observé que les métayers ne parlent pas non plus entre eux : quand ils se rencontrent, ils se demandent : « *As déjunat ?* » (As-tu déjeuné ?) L'important et même l'unique intérêt de la vie tient dans la nourriture qu'ils ont ou non mâchée de leurs gencives sans dents, comme s'ils rumaient. Les êtres qui s'aiment, est-ce qu'ils se le disent ? soupirai-je.

Le curé répéta : « Qu'est-ce que tu vas chercher ? »

— Si maman était là, elle ajouterait : « Diseur de riens ! » Oui, et tout serait dit... Mais on peut toujours écrire. Je puis écrire une belle lettre à Simon, qu'il lira, qu'il relira, qu'il gardera sur son cœur...

— Tu es fou d'orgueil, dit le Doyen. Pour qui te prends-tu ? (Et après un silence.) Qu'est-ce que tu lui écriras ? Tu ne le sais même pas, insista-t-il.

— Je sais dans quelle direction je veux aller, ou plutôt je dois aller... Moi, je ne veux rien.

Je croyais me moquer du Doyen, pourtant je ne laissais pas de m'impressionner moi-même. Ce que je voulais écrire à Simon se développait en large et en long sous mon regard intérieur. Il me tardait de l'avoir rédigé pour être sûr que la merveille ne serait pas perdue.

Après plus d'un an, je rouvre ce cahier ; interrompu non faute de matière, Ô Dieu ! mais ce que j'ai vécu défiait tout commentaire et surtout tuait l'enfant en moi. Non, ce n'est pas vrai : je suis devenu un autre en demeurant le même. Je ne reviens pas de ce que je pouvais écrire à dix-sept ans. Me voici qui débouche aujourd'hui dans ma dix-neuvième année, et certes de moi-même, je ne noterais rien de ce que j'ai vécu. Mais Donzac attache une importance absurde, selon moi, à mes réactions devant ma vie de chaque jour... Non, pas si absurde. Le fond de tout, c'est que Donzac, infiniment plus intelligent que moi (bien qu'il m'ait écrit un jour : « tu n'es pas tout à fait aussi intelligent que moi, mais presque... ») est d'une stérilité qui l'étonne lui-même : il comprend tout et n'exprime rien. Il ne compose pas, il ne crée pas. Mais c'est trop peu dire : il ne sait pas exposer ; capable de formules saisissantes, non du moindre développement. C'était toujours ma copie qui avait l'honneur d'être lue à toute la classe, jamais la sienne. Il en était plus frappé que moi : « Quand je pense que c'est toi et que ce n'est pas moi ! soupirait-il, que ce sera toi qui deviendras quelqu'un et que moi je ne serai personne jusqu'à la mort ! » Mais c'est là qu'il est merveilleux : il ne trouvait pas que ce fût injuste. Il croit que je serai un écrivain et même un grand écrivain alors que lui restera toute sa vie à apprendre le rudiment à des séminaristes ignares. Mais il croit aussi qu'à partir de n'importe quel texte de moi sur un sujet donné, fourni par la vie telle que je la ressens, il sera capable, lui, André Donzac, de ce dont je suis moi-même incapable, de ce qu'il appelle « la découverte ». La découverte de quoi ? Dans son esprit, il s'agit de mettre à jour le point secret où la vérité de la vie, telle que nous l'expérimentons, rejoint la vérité révélée, – ce révélé qu'il faut dégager d'une gangue qui a durci autour de la parole de Dieu, au long de ces deux millénaires d'histoire de l'Église...

Alors voilà, il a été entendu entre nous que je devais, noir sur blanc, sans omettre aucun détail, exposer ce qui s'est passé à Maltaverne, et le lui confier à lui et à personne d'autre, raconter l'histoire horrible de Simon telle qu'elle s'est ordonnée en moi, telle qu'elle continue d'y agir, de me ronger du dedans. Je constate que rien ne peut mourir au-dedans de moi et que je suis encombré déjà de tout un pauvre monde obscur et misérable... Que sera-ce quand j'aurai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, comme dit Baudelaire ? Quel monstrueux état sera la vieillesse de l'homme que je suis ! C'est ce qui me fait croire que je mourrai jeune... Non ! Ce n'est pas vrai : je ne crois pas que je mourrai

jeune, je ne crois pas que je doive jamais mourir, je me sens incroyablement éternel.

Donc voilà comment tout s'est passé à partir de cette conversation avec le curé et de la promesse que je lui fis de parler à Simon, de vaincre son silence par une lettre dont les lignes essentielles étaient déjà dans mon esprit et à laquelle il ne pourrait pas ne pas répondre.

Je descendis vers la Hure, qui est le ruisseau de Maltaverne, et où je savais que Simon pêchait. Il était quatre heures, j'avais en passant pris à l'office une grappe de raisin. Il y avait un peu de rosée, parce que la prairie est un ancien marais. Je remarquai que la bordure d'aulnes (pourquoi ne pas donner aux aulnes leur nom d'ici : *les vergnes* ?), la bordure de vergnes paraissait bleue. Les grillons, les sauterelles que j'effrayais, la chaude odeur de marécage, le bruit de la scierie de M. Dupont, un chaos de charrettes sur la route de Sore, toutes les sensations de cette minute sont en moi à jamais : je ne m'en dépêtrerai jamais, si vieux que je vive.

Je ne voyais pas Simon à l'autre extrémité de la prairie, mais je l'entendais. Dissimulé par des vergnes, je m'assis au bord de l'eau, sachant que comme il suivait le lit de la Hure, frappant dans les souches pour faire sortir les brochets et les assèges, il finirait par arriver à ma hauteur et qu'il ne pourrait pas ne pas me parler. Alors commencerait le grand jeu.

L'endroit où j'étais assis était un tapis de menthe. Des libellules fauves et bleues volaient autour des osmondes que maman appelle des fougères mâles. Un jour de vacances, en septembre, où j'aurais pu être occupé comme le sont les autres garçons de dix-huit ans... En réalité, de quoi sont-ils occupés ? Je n'ose même y arrêter ma pensée. Mais moi, à ce moment-là, quel était ce démon ou cet ange qui me possédait ? Ou ce comédien ? Mais alors qui me soufflait mon rôle ? Qui me le faisait repasser avant d'entrer en scène ?

J'entendais à intervalles réguliers l'éclaboussement de l'eau quand Simon faisait un pas, et tout à coup je l'aperçus entre deux vergnes : il était en costume de bain, horriblement blanc, – de cette blancheur qui m'a toujours rendu insupportable la vue d'une nudité comme celle-là, de cette ossature paysanne bâtie en force et en même temps comme atrophiée par la vie intellectuelle que subit ce pauvre *Jacquou, le croquant*. À moins que ce ne soient les signes apparents de la virilité, l'aspect velu du mâle qui me fassent horreur ? Mais je ne m'arrête jamais à des questions de cet ordre, ayant pris le pli, dès mon plus jeune âge, d'y voir « de mauvaises pensées ».

Quand Simon fut à ma hauteur, je lui criai : « *Aduchats !* » Il se retourna, s'exclama : « Oh ! Pardon ! », sauta sur la rive et passa en

hâte une culotte par-dessus son caleçon mouillé, enfila son chandail. Il n'avait pas sa soutane, cela me frappa. Je lui dis de continuer à pêcher. Mais il avait fini, il n'y avait rien. Les gens du bourg venaient au petit matin lever leurs nasses. Il ne me regardait que brièvement et détournait les yeux, à la fois pressé de s'en aller et – j'ose l'écrire, parce que c'est vrai, et que personne jamais ne le lira, hors Donzac, – sous mon charme ; c'était important qu'il fût sous mon charme à ce moment-là, et que je fusse moi-même en état « d'intuition fulgurante ». En fait Simon ne pensait qu'à fuir, qu'à me fuir. Il fallait le retenir de force. Je lui dis qu'il faisait marcher les langues tous ces jours-ci. Il se renfrogna.

— Les gens parlent ? Ça m'est bien-t-égal. Ah ! Putain ! Qu'il fallait qu'il fût troublé pour faire une telle liaison et pour dire un gros mot devant moi ! Et surtout pour le répéter : « Putain ! » Il est vrai que chaque phrase de son frère Prudent était ponctuée de ce « Putain ! » et que pendant ses vacances Simon l'entendait toute la journée. Je protestai qu'à moi, ce qui lui arrivait ne m'était pas égal. Alors lui, insolent, peut-être pour la première fois, à l'égard d'un des fils de Madame :

— C'est mes affaires, c'est pas les vôtres.

— Ce sont les miennes parce que j'ai de l'affection pour vous.

Il haussa les épaules et ricana.

— C'est le Doyen qui vous a dit de me faire parler, de me tirer les vers du nez ?

— Vous vous trompez bien si vous me croyez du côté du Doyen et de Madame.

— Vous n'êtes tout de même pas un ami de M. le maire ?

— Non certes ! Mais si je pouvais mener le jeu, votre jeu, à votre place, je jouerais à fond à la fois contre le maire et contre le curé.

— Oui, mais comme vous n'en êtes chargé par personne... Non ! Mais dites-donc ! Que savez-vous à dix-huit ans de ce que les autres ne savent pas ?

— Je sais très précisément ce qu'ils ne savent pas, ce que je suis seul à savoir.

— Ah ! Ça, alors !

Simon s'était arrêté au milieu de la prairie et il me regardait.

— Vous en avez, du toupet !

— Je sais ce que je sais, et vous savez aussi que je le sais.

— Qu'est-ce que je sais ?

— Qu'il n'y a que moi à Maltaverne qui n'ait pas les yeux crevés, moi et vous. Mais vous, vous êtes trop engagé pour y voir clair, trop dans le bain.

— Bon ! C'est comme il vous plaira, monsieur Alain. Mais moi, je veux que vous me foutiez la paix.

Grossier avec moi, pour la première fois...

— La paix ? Pauvre Simon ! Mais vous en êtes au point de crever. Moi, je pourrais vous éclairer d'un mot... Non, pas d'un mot, je me vante : il faudrait me laisser parler...

— Je ne veux pas que vous me parliez.

— Alors laissez-moi vous écrire. Vous voulez bien que je vous écrive ?

— Vous ne l'avez jamais fait, pas même quand j'ai reçu les ordres mineurs, dit-il avec une brusque rancune, pas même quand j'ai eu le premier grand prix d'excellence... Est-ce que je compte pour vous ?

— Vous le savez bien, Simon, vous ne pouvez pas ne pas le savoir en ce moment où je souffre à cause de vous...

— Ah ! Ça ! Mais qu'est-ce que je suis pour vous ? Le fils du paysan, Simon que tout le monde tutoie...

— Sauf moi.

— Oui, c'est vrai, sauf vous, mais j'ai toujours été Simon pour vous et vous monsieur Alain pour moi, même quand vous aviez quatre ans. Monsieur Laurent, monsieur Alain ! Non, mais dites donc ! Ah ! Putain !

Il était hors de lui. Il hâta le pas. Je devais presque courir pour me tenir à sa hauteur. J'insistai pour qu'il me permît de lui écrire.

— De quel droit vous en empêcherais-je ?

— Mais promettez-moi aussi que vous lirez ma lettre. Cette fois, j'avais dû trouver l'accent qu'il fallait. Il s'arrêta, nous étions à l'endroit où la prairie fait un coude. Les ombres des peupliers étaient longues. Il devait être cinq heures. Simon me dit :

— Mais oui, monsieur Alain, je lirai votre lettre, je vous répondrai. Calmez-vous. Mais que pouvez-vous savoir de plus que les autres à mon sujet ?

— Une première chose que je puis vous dire tout de suite, non pas de moi-même, mais de la part du Seigneur...

Il ne put que murmurer : « Ah ! Bé ! Alors ! » C'était jouer gros jeu. Ma force tenait précisément à ce que je ne jouais pas : j'étais vraiment en proie à l'esprit.

— Ces imbéciles ne savent pas que vous êtes aimé du Seigneur tel que vous êtes, c'est-à-dire comme le jeune ambitieux que vous êtes. Il n'y a pas une part de vous qui ne soit aimée, et l'ambitieux qui domine en vous pour l'instant, pourquoi ne le serait-il pas ?

Bien que pas un muscle de sa face ne bougeât, je le sentais attentif. J'insistai :

— Ils sont aussi aveugles les uns que les autres. Ce que nous savons, vous et moi, Simon, c'est que l'Église a beau ressembler à cette vieille tuyauterie hors d'usage dont se moque le maire et que maman et M. le



Doyen confondent avec la vérité, nous savons, nous, qu'à travers toute cette antique canalisation coulent non pas à flots, coulent avarement mais coulent tout de même les paroles de la vie éternelle...

C'était du Donzac que je récitais, mais je n'en avais aucune conscience. Simon murmura :

— Eh ! Bé ! Dites donc, et l'ambitieux dans tout ça ? Vous ne savez pas ce qu'ils me proposent. Vous parlez vous-même de vieille canalisation... La vie, la vérité de la vie, vous savez bien qu'elle ne passe plus par là.

— Non, au fond, je ne suis pas d'accord avec ce que je vous disais de la vieille canalisation, parce que l'Église de Rome, sa liturgie, sa doctrine et même son histoire à la fois sainte et criminelle, son art enfin tel qu'il s'incarne dans la cathédrale, dans le Grégorien, dans l'Angelico, c'est ce qu'il y a de plus beau au monde, – alors que ce qu'incarnent M. Loubet, M. Combes, le Grand et le Petit Palais de Paris, c'est à mes yeux l'époque la plus basse de l'histoire humaine... Mais laissons cela. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui est en jeu, c'est Simon Duberc, sa destinée temporelle et en même temps son destin éternel. Or écoutez-moi bien : quoi que fasse briller à vos yeux M. Duport, ce franc-maçon de chef-lieu de canton, et quand même ce serait une place de choix auprès du sénateur Monis, ou même à Paris auprès de Gaston Doumergue...

— Comment le savez-vous ?

Comment le savais-je ? J'avais mis dans le mille, non pas tout à fait au hasard : ce Doumergue était venu inaugurer notre Comice agricole l'année dernière et M. Duport lui avait présenté Simon.

— Je sais ce que le Seigneur veut que je sache. Mais écoutez-moi bien : Dans le civil, vous aurez beau faire, vous serez plus ou moins utilisé par le parti, mais sauf un don de parole éclatant que vous n'avez pas, vous resterez un subalterne, vous ne déboucherez sur rien d'important, il vous manquera toujours...

J'hésitai : j'avais peur de le froisser. Les seuls mots qui me venaient, c'était l'expression dont maman usait toujours : « l'éducation première ». Simon me devina.

— Eh ! Bé ! Oui ! Je serai toujours un paysan, un cul-terreux, et en plus un ancien apprenti-curé.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, mais songez-y : la soutane change un homme, à la fois spirituellement et socialement. La soutane, c'est un changement de peau. Le bâton de maréchal dans la giberne du simple troufion, quelle blague ! En revanche, le chapeau de cardinal suspendu dans le dos d'un petit séminariste intelligent, il existe, croyez-moi, et il dépend de vous de le décrocher. Oui, tout dépend de votre volonté et de votre intelligence. Ce qui ne vous empêcherait pas d'être un bon prêtre, fidèle à son devoir d'état, et

même un saint prêtre. Les saints évêques ne manquent pas, ni même les saints cardinaux.

Quel trait de génie ! Je sanctifiais la première place à laquelle Simon aspirait. Il hochait la tête : « Tout ça, c'est l'histoire ancienne, c'est fini, la page est tournée. Combes a sonné l'hallali de l'Église... »

— Allons donc ! L'Église, empire de 500 millions d'âmes, tiendra le coup, croyez-moi, contre ce qui se passe dans sa province de France, parce que le clergé tant régulier que séculier, a été idiot, a donné dans tous les pièges tendus par les politiciens de la droite nationaliste et que les fidèles, moutons de Panurge, les ont suivis...

— Ah ! Vous reconnaissez que nous avons eu des torts ?

— Mais tous les torts, bien sûr, et le mot me semble trop faible, parce que la complicité avec les faussaires de l'état-major pour maintenir un innocent au bagne, c'est impardonnable. Oui, il faudra que l'Église le paie jusqu'à la dernière obole.

Simon me regardait, bouche bée.

— Vous reconnaissez que Dreyfus est innocent ? Ça alors !

— Mais Simon, je reconnais ce qui crève les yeux : que le stupide anticléricalisme de Combes est à l'exacte mesure du stupide cléricalisme qui régnait, qui règne toujours de notre côté : nous pouvons l'étudier ici même, dans notre chef-lieu de canton, comme au microscope dans une goutte d'eau : le comportement de ma mère avec ses métayers obligés de mettre leurs filles chez les sœurs, l'institutrice laïque, la « demoiselle » traitée en pestiférée, parquée dans un coin de l'église...

Simon murmurait : « Mais alors... »

— Mais alors quoi ? Qu'il n'y ait pas une once de christianisme authentique chez ces prétendus chrétiens, et qu'ils soient traités comme ils méritent de l'être dès ce monde-ci, cela ne change rien aux données du problème posé à un jeune abbé désireux de se pousser à la première place. Ce qu'il faut, c'est bien vous orienter dès le départ, mettre le cap sur Paris, sur l'Institut catholique, puis si possible sur Rome. L'important, c'est de devenir indispensable à l'un de ceux qui s'agitent à la surface de l'Église et qui tous ont besoin auprès d'eux d'une tête comme la vôtre, « une tête où tout entre », comme dit maman. Ils ne sont pas forts pour la plupart.

— Je ne suis pas fort moi non plus.

— Bah ! L'important, c'est « la tête où tout entre ». Vous avez la base, j'imagine ? Un thomisme d'usage courant, ce que Donzac appelle « un thomisme imperturbable »...

Nous étions arrêtés au centre de la prairie, face à la maison. Simon, qui lui tournait le dos, ne vit pas deux masses noires, maman et le Doyen, avancer sur le perron. Dès qu'ils nous eurent aperçus, ils

rentrèrent en hâte.

— Bien entendu, Simon, il faudra vous mettre au courant de l'erreur que vous devrez combattre, du modernisme. Connaissez-vous, si peu que ce soit, Newman, Maurice Blondel, Le Roy, Loisy, Laberthonnière...

Il avoua piteusement qu'il connaissait à peine leurs noms.

— Donzac aura vite fait de vous fournir une bibliographie.

— Mais il les admire ?

— Oui, mais il s'étonne souvent de la stupidité de leurs adversaires et de leur ignorance, et de ce qu'il faudrait leur opposer du point de vue thomiste. Il saura à merveille vous armer contre eux, tout en vous donnant l'air de n'être pas un esprit rétrograde. D'ailleurs, la théologie, c'est la base. L'important sera de bien choisir votre spécialité, le Droit Canon par exemple, ou enfin une science de cet ordre dont je serais bien incapable de vous rien dire, moi dont la tête est ainsi faite qu'il n'y a que certaines choses qui y entrent.

Je pris l'allée qui va vers le gros chêne pour ne plus risquer d'être vu de la maison. Ce n'était pas encore le crépuscule, mais nous sentions la fraîcheur du ruisseau. Simon ne songeait plus à s'éloigner. J'avais gagné cela du moins. Il marchait les yeux baissés, dans un état de concentration qui lui donnait un aspect minéral : la dureté de cette face blême, sans lèvres, où le sang n'apparaissait nulle part, noircie par la barbe de la veille, je la retrouve au-dedans de moi quand je pense à Simon. C'est sous cet aspect que je le revois au moment où nous approchions du gros chêne. Il murmura : « Trop tard ! Trop tard ! »

— Non, puisque vous êtes encore là.

Je m'assis sur le banc, contre le chêne. Lui demeurait debout. Je croyais voir bouger les élytres du gros hanneton près de s'envoler. Ah ! Le retenir coûte que coûte.

— Ce gros chêne, dis-je, il m'a permis l'autre jour de jouer un bon tour à M. le Doyen...

— Vous jouez des tours à M. le Doyen ?

Je lui racontai ma confession du 7 septembre. Il ne voulut pas d'abord me croire : « Eh ! Bé ! Dites-donc ! » Il riait. Je ne l'avais jamais vu rire ainsi aux éclats. Il faudrait, avant même de l'initier au modernisme, lui apprendre l'usage de la brosse à dents.

— Le plus fort, dis-je, c'est que je pratique vraiment depuis l'enfance cette idolâtrie-là !

J'appuyai la joue contre le chêne adoré puis longuement mes lèvres. Simon s'assit à mes côtés. Il ne riait plus. Il me demanda : « Si c'était une confession sacrilège ? »

— Non, le Doyen en a décidé autrement.

— Il pensait à d'autres péchés que vous ne commettez pas ?

Je ne répondis pas. Simon murmura : « Excusez-moi. »

— Il n'y a pas à vous excuser, mais je n'aime pas parler de ces choses.

— Elles se rattachent pourtant à toute cette histoire, à toute cette dispute. Oui, à ce que M. le Maire appelle « le péché contre nature » qu'est le célibat forcé... Vous, vous ne pouvez pas savoir, dit-il avec une brusque tendresse : vous êtes un ange. Enfin, moitié-démon, moitié-ange, ajouta-t-il en riant.

— Écoutez, Simon, je sais de quoi il retourne, croyez-moi. Bien sûr, il faut qu'un homme s'éprouve avant de consentir à ce pacte-là, – mais s'il en a la force et le courage, que cela l'aidera à son avancement ! Songez à l'immense avantage dans cette montée qui commencera de ne pas traîner après vous des enfants. Le célibat ? Mais il constitue votre meilleure chance.

— Oui, mais c'est de pureté qu'il s'agit. Si vous entendiez M. Duport sur ce sujet...

— M. Duport, avec ses deux faux ménages et toutes ces ouvrières qu'il s'envoie, ce n'est pas mieux.

— Peut-être, mais est-ce pire ?

— Le problème posé par la chair, par la cohabitation de l'âme, capable de Dieu, et de l'instinct le plus bestial, ce n'est pas le mariage en tout cas qui l'a jamais résolu.

Simon murmura :

— Tout de même, il y en a qui s'aiment.

— Oui, Simon, il y en a qui s'aiment. Mais cela aussi, peut-être est-ce une vocation.

— M. Duport dit qu'on l'a détruite en moi, et aussi en vous. Enfin il le suppose...

— J'en ai moi-même souvent rendu responsable l'éducation que nous avons reçue, mon frère et moi. Mais justement, Laurent est pareil aux autres. Il a été plutôt précoce pour les filles. Moi, je suis né différent... Je suis né dégoûté... Non pas angélique, comme vous croyez... Mais je vais vous étonner : peureux jusqu'à la lâcheté. Il y a un petit fait vrai à la base de tout ça. Vous connaissez la foire de Bordeaux, sur les Quinconces, en octobre et en mars ?

— Eh ! Bé, si vous croyez qu'on nous mène à la foire, nous autres, séminaristes !

— C'est un endroit unique, d'une poésie merveilleuse.

— Quoi ? La foire de Bordeaux ?

Un paysan croit d'abord qu'on se moque de lui.

— Oui, chaque théâtre promet un spectacle singulier. Il est isolé dans sa musique et ignore celle des autres. Cela crée une cacophonie étrange, toute pénétrée d'une odeur de berlingots et de frites, – et le

côté louche d'un petit nom de femme au-dessus d'une minuscule baraque, et ce bras ou cette cuisse de la géante qui apparaît tout à coup dans un trou de la toile et ces peintures où des messieurs et des dames sablent le champagne, et le maître d'hôtel en habit a une tête de mort, il est la mort. Et comme toile de fond, il y a le fleuve, et un bateau qui glisse sur le ciel...

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

Simon se méfiait. J'allais le faire s'envoler, alors que je n'avais cherché qu'à l'appâter. Je vis encore bouger les élytres du hanneton. Je repris très vite :

— C'est à cause du petit fait vrai qui a contribué à créer en moi ce que vous appelez un ange. À cette foire de Bordeaux, je suis entré un jour au « musée Dupuytren ». C'étaient des pièces anatomiques en cire. Les intentions apparentes étaient moralisatrices, mais il y avait aussi un accouchement.

— Madame vous avait permis ?

— Non, j'étais sorti par grande exception seul avec un camarade. Et tout à coup j'ai vu... Je le verrai toujours, oui, jusqu'à mon dernier souffle... L'étiquette portait : « verge de nègre, rongée par la syphilis ».

Nous restâmes quelques instants sans rien dire. Simon me demanda tout à coup :

— Qu'est-ce que ça signifie pour vous, la pureté ? Qu'est-ce que vous diriez à un séminariste qui vous demanderait pourquoi il faut être pur ?

— Pour pouvoir se donner. C'est ce que m'a répondu un jeune prêtre à qui je m'étais confessé par hasard. Le don de soi à tous, me disait-il, qui est notre vocation, exige un absolu de pureté. Alors on peut y aller à fond et même être imprudent.

— Non, mais dites-donc, Monsieur Alain ! Vous vous payez ma fiole ? Il y a un instant, c'était un triomphe temporel que vous m'annonciez, que vous me promettiez. Et maintenant, c'est de se donner qu'il s'agit, d'être pur pour pouvoir se donner...

Il ricanait, fier de me mettre le nez dans mes contradictions. Je lui pris la main. Elle était humide. Je sentais le sixième petit doigt sans phalange, pareil à une bête que j'aurais pu écraser et qui aurait eu du jus, comme disait Laurent quand il était petit. Je surmontai mon dégoût, je lui dis :

— Vous ne me comprenez pas. Certes, sur le plan où a lieu le débat avec M. Duport, je ne puis rien vous promettre d'autre qu'une réussite temporelle qui à la limite fera de vous peut-être un prince..., et un grand prince, à la fois selon le monde et selon Dieu ; car l'épiscopat, le cardinalat, seraient, le cas échéant, votre devoir d'état et de charité à l'égard des fidèles et de toute l'Église ; — mais attention ! à chaque instant, au long de cette course aux honneurs, à chaque tournant de

cette voie triomphale, vous pouvez la quitter, renoncer à tout, devenir ce saint que vous aspirez à être aussi, je le sais.

Comment le savais-je ? Sinon parce que la prescience appartenait à mon personnage ?

— Moi un saint ? Ah ! Putain !

— Oui, un saint. Peut-être ne la supporterez-vous pas, cette course aux honneurs, vous ferez le plongeon dans une paroisse de banlieue, peut-être dans un noviciat. Mais je vous vois plutôt dans une paroisse de pauvres, jeté à eux comme un morceau de pain à des carpes dans un vivier.

— Et pourquoi n'aurais-je pas cette possibilité à Paris, dans le milieu laïque où je vais être à l'essai ?

Je ne lâchais pas sa main, bien qu'elle fût maintenant mouillée, trempée.

— Non, Simon, si vous entrez là, laissez toute espérance, l'eau se refermera sur vous. Je ne dis pas que vous n'y trouverez pas certains avantages, mais plus aucune possibilité d'évasion du côté de Dieu.

Il se rebiffa :

— Qu'en savez-vous ? Dieu ne vous demanderait pas la permission. Nous sommes payés pour savoir que ses voies ne sont pas nos voies. On nous en a assez rebattu les oreilles.

— Je le sais, voilà tout, dis-je. Vous n'êtes pas obligé de me croire ; mais si vous choisissez Paris, vous êtes perdu.

Je savais qu'il avait choisi. Je savais que tout finirait mal pour lui. Il retira sa main, j'essayai la mienne à mon mouchoir. Il dit à voix basse : « Je pars demain matin avant le jour. » Prudent le mènerait en carriole à Villandraut où il prendrait le train ; personne ici ne s'apercevrait de son départ :

— Si du moins vous ne parlez pas.

— Non, Simon, je ne parlerai pas.

Un troupeau passait sur la route, j'entendais crier le berger. Simon toussa. Je dis la phrase rituelle de maman : « on sent la fraîcheur du ruisseau ». Simon insista : je ne dirais rien ? Il admit qu'il y aurait avantage à ce que je prépare le Doyen et maman de sorte qu'ils sentiraient moins le coup, mais sans les avertir que c'était si proche. Il s'éloigna par un sentier. Je remontai vers la maison au moment où Laurent en sortait, qui me dit qu'il « s'esbignait » : il y avait le curé, et en plus la mère Duport !... La mère Duport ? Ça n'étonnait pas Laurent, rien ne l'étonnait.

Dans le vestibule, la suspension était allumée bien qu'il fût jour encore. Je vis d'abord, assise en face de M. le Doyen et de maman, pétrifiée, M<sup>me</sup> Duport sous son crêpe, l'œil jaune, avec je ne sais quoi de désordonné et de hagard, en dépit de l'attention qu'elle avait dû donner à sa toilette pour venir chez nous : une femme qui boit, il y a

toujours quelque mèche qui la trahit. Le regard de maman sur cette ivrognesse, et qui avait peut-être une inclination, un penchant pour Simon ! C'est à ne pas croire, ce qui se passe dans les autres, devait-elle songer. C'était à ne pas croire, que M<sup>me</sup> Duport fût là, chez nous.

— Vous connaissez mon fils Alain ?

M<sup>me</sup> Duport arrêta sur moi son masque mort, en dépit de l'œil d'oiseau ou de vache qui faisait songer au fruit de quelque accouplement mythologique. Elle répondit sans me quitter des yeux que Simon lui avait parlé souvent de moi. Le Doyen dit alors qu'elle pouvait en effet tout dire en ma présence, qu'il fallait que je fusse au courant. Mais M<sup>me</sup> Duport n'avait plus envie de parler. Elle me fixait de son œil large de vache sacrée. Elle appartenait à l'espèce pour laquelle je sais que je suis comestible.

Ce fut M. le Doyen qui me résuma ce que M<sup>me</sup> Duport venait de leur rapporter : Simon ferait sa licence en un an si possible à Paris, où il aurait une place au secrétariat du Parti radical, rue de Valois ; mais derrière cette façade se développait un plan que M<sup>me</sup> Duport avait surpris et qui consistait à exploiter à fond tous les souvenirs du petit et du grand séminaire de Simon. Il n'y en avait aucun, selon M. Duport, dont il n'y eût beaucoup à tirer. Il s'était fait prêter les cahiers de cours de Simon, il faisait passer au crible les manuels d'Histoire et de Philosophie.

— Comment Simon y a-t-il consenti ?

— On lui a fait croire que l'examen de ses cahiers de premier élève de sa classe aiderait beaucoup à sa nomination.

M<sup>me</sup> Duport intervint alors : « Simon était trop fin pour ne pas avoir compris qu'il trahissait. » Je protestai :

— Simon n'a pas cru que ses cahiers de classe pussent tirer à conséquence.

En fait, que pouvait-on en tirer ? Des manuels, oui peut-être. Ceux de mon collège, à l'usage des maisons d'éducation chrétienne, étaient truffés de cocasseries dont nous avions dressé le répertoire, Donzac et moi. En tout cas ce n'était pas trahir que de communiquer ce qui était déjà à portée de tout le monde. Simon voulait tâter du fruit défendu. Le Doyen me demanda s'il me l'avait dit.

— Je l'ai compris : les jeux sont faits.

Le Doyen protesta : « Non ! Il nous reviendra ! » Je secouai la tête. Je murmurai : « Il est perdu. »

— Perdu pour nous, peut-être, dit ardemment le Doyen, mais pas perdu, le pauvre enfant, non ! non ! Pas perdu.

Je l'ai aimé, ce pauvre prêtre, à ce moment-là. Je l'assurai que je le croyais comme lui. Quant à maman, elle se tairait tant que M<sup>me</sup> Duport serait là ; mais M<sup>me</sup> Duport paraissait faire corps avec le fauteuil qu'elle emplissait de sa masse. Elle me regardait non pas furtivement :

je sentais ses yeux sur moi. Alors maman, qui, en toutes circonstances, savait ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, se leva et nous obligea tous à nous lever, sauf M<sup>me</sup> Duport qui dut sentir le congé que lui signifiait maman, adouci d'une formule de gratitude pour les renseignements qu'elle nous avait donnés. M<sup>me</sup> Duport se leva enfin, vint vers moi et me dit : « Vous viendrez me voir avant la rentrée. Nous parlerons de lui. »

Je m'excusai, la rentrée des classes était dans quinze jours.

— Mais non, pas pour vous cette année : vous êtes bachelier. Simon m'a dit que vous resteriez à Maltaverne pour la chasse à la palombe.

Ils parlaient donc de moi ! C'étaient ces êtres-là que j'intéressais. M<sup>lle</sup> Martineau ne parlait de moi avec personne.

— Oh ! La chasse et moi !

— Alors justement vous aurez le temps.

Elle avait le sourire hermétique des personnes qui ont des dents à cacher. Le Curé, outré, dit sur un ton d'autorité : « Je vous accompagne, madame ! » et l'entraîna jusqu'au perron. Comme je descendais derrière M<sup>me</sup> Duport et le Doyen, maman m'ordonna : « Non, reste ! » Nous rentrâmes au salon. Elle se laissa tomber sur un fauteuil, mit sa tête dans ses mains. Pour prier ou pour rager ? Je crois qu'elle essayait de prier et qu'elle luttait contre la rage qui enfin éclata.

Pauvre maman, tout ce que je redoutais qu'elle dît sortait d'elle à flots pressés. Elle fit le compte de ce qu'elle avait payé pour Simon depuis dix ans. Plus on en fait, plus ils vous volent. Ah ! Nous aurons été bien roulés.

— Non, j'exagère, je n'ai pas été roulée puisque je n'avais aucune illusion. Comme dit M. le Doyen, il faut se donner et se donner en sachant qu'on ne recevra rien en échange.

— C'est peut-être vrai pour M. le Doyen, dis-je, mais pas pour nous. Rassure-toi, tu te seras bien payé sur la bête.

Maman interloquée me demanda : « Sur quelle bête ? »

— Sur cette vieille bête de somme de Duberc, qui gère tes dix métairies, pour trois cents francs par an, seul à connaître les limites des propriétés, de sorte que s'il nous quittait aujourd'hui nous serions à la merci de tous nos voisins...

— À qui la faute si ton frère et toi, vous êtes des propres-à-rien, si vous n'êtes pas capables de connaître les limites...

— Tu sais bien que ça ne s'apprend pas, qu'il faut être du pays et y avoir toujours vécu. Tu as vu souvent Duberc battre les fourrés, creuser la terre à un endroit que rien ne signale, et la borne apparaît entre les ronces tout à coup. Tu ne pourrais pas te passer de lui. Il pourrait te faire chanter, exiger le triple de ce que tu lui donnes, ce serait encore incroyablement peu.



— C'est trop fort ! Il est logé, éclairé, chauffé, il a le lait, la moitié du cochon.

— Oui, il ne saurait que faire de l'argent que tu ne lui donnes pas. Alors lui te donne son travail pour rien.

Elle gémit : « Tu es toujours de leur côté contre moi... » A ce moment, le Doyen reparut. Il avait ramené M<sup>me</sup> Duport chez elle et avait fait semblant de continuer jusqu'à la cure.

— Mais me revoilà, il faut que nous parlions.

— Pas en tout cas avec ce petit nigaud qui se vantait de faire changer d'avis Simon et qui maintenant l'approuve, me donne tort.

— Je n'avais rien promis. Je croyais savoir ce qu'il fallait dire à Simon. Je ne me trompais pas, mais c'était trop tard.

— En tout cas, nous aurons fait ce que nous pouvions, vous et moi.

Maman s'adressait au Curé. Elle exigeait son approbation, un satisfecit. Il se taisait, pareil à Simon par la forte ossature paysanne et par la maigreur : une grande charpente décharnée – et cette face pétrie et repétrie ressemblait à de la terre glaise, avec les deux yeux comme des gouttes vitrifiées. Il se taisait, elle insista : « Oui ou non, n'avaient-ils pas fait l'impossible ? » Le Curé répondit à mi-voix par un mot de patois de chez nous que je ne sais comment orthographier : *Beleou* (le « ou » terminal à peine appuyé et qui signifie « peut-être »). Ce *Beleou*, aucun paysan ne le comprendrait au-delà de vingt kilomètres autour de Maltaverne.

— Nous avons voulu donner un prêtre à l'Église.

— C'est mal poser la question, dit le Curé. Nous ne disposons pas de la vie d'un autre, fût-ce pour la donner à Dieu, surtout s'il dépend matériellement de nous. Ce que nous pouvions faire, enfin c'est ce que je croyais vouloir faire pour Simon, c'était de déceler la volonté de Dieu sur cet enfant, c'était l'aider lui-même à y voir clair en lui.

Je fus frappé de ce que le Curé disait : « Ce que je croyais vouloir faire. » Je ne pus me contenir et murmurai : « Oui, mais voilà, vous aviez d'autres motifs ! » Maman eut de nouveau une « bouffée » :

— Fais des excuses à M. le Doyen, tout de suite !

Le Curé secoua la tête : Pourquoi des excuses ? Je ne l'avais pas offensé.

Je le regardai, j'hésitai, je lui dis enfin :

— Vous, M. le Doyen, vous paraissez vous agiter comme nous tous dans cette comédie dérisoire, mais il y a ce presbytère lépreux, salpêtré, où vous êtes seul le soir, il y a cet autel où vous officiez le matin dans une église presque vide. Vous, vous savez.

— Quel rapport cela a-t-il avec Simon ? demanda maman.

— Il y a cet échec, ce monotone échec qui frappe moins avec les adversaires qu'avec les prétendus fidèles. Les ennemis, eux du moins, témoignent par leur haine que l'Église est encore capable de susciter

une passion.

Le Curé m'interrompit :

— Il vaut mieux que je m'en aille, tu vas déparler, comme dit Madame.

Il se leva. Laurent entra à ce moment. Je détestai son odeur à la fin d'un jour d'été, mais j'étais content qu'il fût là. Il créait, par sa seule présence, une zone où tout se désamorçait. Rien n'avait plus d'importance que les collets qu'il avait tendus, que le petit de Diane qu'il dressait en s'aidant d'un collier de force, comme une brute qu'il était. Cette opinion bonne pour les goujats : qu'il y a au monde quelque chose d'important... C'est un mot de Barrès que Donzac aime à répéter. Je dis :

— Je vous accompagne jusqu'au portail, monsieur le Doyen.

Le brouillard du ruisseau n'avait pas encore atteint l'allée. Le curé dit : « Ça sent l'automne. » Je murmurai, pitoyable ou méchant, je ne sais : « Tout cet hiver devant vous... » Il ne réagit pas. Après un temps de silence, il demanda si je savais quand Simon partait.

— Je ne te le demande pas. Mais tu le sais ?

Je ne répondis rien. Il n'insista pas, mais comme nous approchions du portail, je lui demandai s'il célébrait toujours sa messe à sept heures.

— Puis-je venir vous la servir demain matin ? Il comprit, me saisit la main ; il m'attendrait.

— J'arriverai un peu avant pour me confesser. Il y aura peut-être maman.

— Non, ce n'est pas son jour.

Il me fit cette réponse un peu vite, comme pour me rassurer et se rassurer lui-même. Nous ne parlâmes plus jusqu'à la porte du presbytère. Là, il dit à mi-voix : « Je me suis trompé. » Comme je protestais : « Mais non, monsieur le Doyen ! » Il insista : « Je me serai trompé sur tout. »

— Sauf sur l'essentiel, monsieur le Doyen.

— Que veux-tu dire ?

— Vous croyez à ce que vous faites. Peut-être aurez-vous versé le vin nouveau dans de vieilles outres, celles qu'on vous a passées au séminaire. Mais ce vin nouveau, vous le renouvelez chaque jour, en dépit des vieilles outres, d'une vieille théologie qui crève de partout.

Le Curé soupira, me tira doucement l'oreille en grondant : « Petit moderniste ! » et me dit avec tendresse : « A demain ! »

Ce que fut cette messe à l'aube, ce que fut la scène entre Duberc et maman quand elle découvrit que Prudent avait mené Simon au train, à Villandraut, tout cela a été recouvert dans mon souvenir par ce qui se passa à Maltaverne quelques jours plus tard. Mais où commencer ? Je me revois sur la route un de ces soirs-là, sur la route de Jouanhaut. Il me semble que la lune se levait. Du moins dans mon souvenir, la lune règne. Tel était le silence qu'en passant sur le pont j'entendais la Hure courir sur les vieilles pierres. C'était un clapotis très faible et très doux. Il y avait partout à cette heure, du moins si j'en croyais les livres que j'aimais, des êtres qui se rejoignaient. Puisque le décor existait, la pièce existait. Pourquoi pas pour moi ? Parce que le décor seul nous est fourni, et que pour le reste, nous devons en faire les frais et que moi, je n'avais pas la force, à dix-huit ans... La force de quoi ? Ni de mourir, ni de vivre. Le crapaud que j'entendais me fit penser à ce que disait ma grand-mère peu de jours avant sa mort (une sainte femme, pourtant) qu'elle aimerait mieux être un crapaud sous une pierre que de mourir. Comme si être un crapaud sous une pierre n'était pas le bonheur, comme s'il y avait d'autres bonheurs en ce monde que d'appeler doucement sa femelle et que de se rejoindre sous les pierres ou dans l'herbe enchevêtrée ! Il me semble aujourd'hui que je pressentais qu'il allait se passer quelque chose cette nuit-là. Ce froid du ruisseau sur ma figure était l'haleine de la mort... Mais il se peut que je l'invente.

Maman errait dans l'allée, enveloppée d'un châle. Sans doute disait-elle son chapelet. Elle m'avertit que Laurent souffrant était allé se coucher, qu'il faudrait veiller à ne pas faire de bruit.

— Quand je pense que tu nous obliges à partager la même chambre, comme si les chambres manquaient dans cette baraque ! Je me demande à quoi ça correspond dans ton esprit.

Elle ne se fâcha pas. Elle s'excusa.

— Vous n'avez jamais été séparés.

— C'est toi qui l'as voulu, alors que nous n'avons pas un goût commun, Laurent et moi, que nous n'avons jamais rien eu à nous dire.

Maman répéta son reproche habituel : « Tu trouves tout le monde bête ! »

— Un imbécile en tout cas, reprit-elle avec une brusque rage, c'est Simon. Quand je pense à tout ce qu'il a jeté par-dessus bord...

— Mais non, il ne jette rien de l'essentiel. Il garde ce qu'il a appris,

son diplôme de bachelier – tout ce qu'il te doit, dont d'autres profiteront, si cela doit te consoler.

— Il ne s'agit pas de cela, tu le sais bien !

— C'est en tout cas ce dont tu ne supportes pas la pensée. Pour ce qui est du destin de Simon, il ne t'importerait pas plus qu'un autre, puisque tu ne l'aimes pas. Tu ne vas pas me dire que tu aimes Simon ? Et même si tu l'aimais, ce qui s'appelle aimer, enfin comme M<sup>me</sup> Duport l'aime...

— Va te coucher !

— C'est pour le coup que le destin éternel de Simon, tu t'en moquerais bien, puisque c'est ce qui est périssable en lui que tu aimerais...

Elle me poussa vers l'escalier : « Monte, fais doucement pour ne pas réveiller ton frère et que je ne t'entende plus... Cet enfant me tuera. »

Je protestai qu'il était trop tôt pour dormir. J'allais faire le tour du parc.

— Couvre-toi. J'ai assez d'un malade. Et quand tu te coucheras, n'ouvre pas la fenêtre. Laurent tousse.

— Il tousse souvent la nuit, dis-je. Il tousse en dormant.

— Comment le sais-tu ? Tu dors sans jamais te réveiller.

— Je l'entends dans un demi-sommeil.

Je suis sûr de ne pas l'inventer, je me souviens d'avoir été impressionné moi-même par ce que je disais, et que j'eus peur pour Laurent tout à coup, comme si à force de vouloir impressionner les autres, je devenais victime de mon maléfice, mais ce ne fut qu'une angoisse de quelques secondes. Je me retrouvai dans cette ténèbre lactée d'un soir de lune, tel que je suis toujours en ces heures-là, attentif au ruissellement de la Hure, à cette calme nuit murmurante, pareille à toutes les nuits, à cette même clarté qui baignera la pierre sous laquelle le corps que je fus finira de pourrir. Ce temps qui coule comme la Hure et la Hure est là toujours et sera là encore et continuera de couler... Et c'est à hurler d'horreur. Comment font les autres ? Ils n'ont pas l'air de savoir.

Et moi je ne savais pas que cette nuit qui commençait, avec toutes ses agonies innombrables... Mais il faudrait parler de ces choses sans les inventer et faire pour Donzac un rapport exact, un constat. Je suis rentré. C'était la dernière année avant que maman eût fait mettre l'électricité. Une seule lampe demeurait allumée au-dessus du billard. Je pris un des bougeoirs et gagnai notre chambre au-dessus de celle de maman, la chambre des garçons. Une chambre à deux fenêtres très grande et nos deux lits étaient « tête-bêche » de sorte que Laurent et moi, nous pouvions passer toute la nuit ensemble sans même nous voir et qu'il se levait presque toujours à l'aube. Le soir, quand nous étions enfants, il tombait de sommeil à table même, et il fallait quelquefois le

porter dans son lit. Depuis deux ans « il courait », disait-on, et c'était moi qui dormais quand il rentrait furtivement, ses souliers à la main. Quand je m'éveillais, Laurent était depuis longtemps envolé.

J'étais bien résolu à ouvrir la fenêtre malgré la défense de maman. L'atmosphère était lourde. Je ne reconnaissais pas l'odeur habituelle de Laurent, son odeur canine, mais saine. La fièvre a une odeur que je sentis d'abord. Il dormait sans ronfler, mais bruyamment. Je commençai à me déshabiller quand maman entra en robe de chambre, avec sa tresse, s'approcha du lit de Laurent et après l'avoir tâté, au front et au cou, sans qu'il se réveillât, me dit à voix basse que je ne pourrais dormir, que Laurent aurait peut-être besoin d'elle, qu'elle allait prendre mon lit et moi le sien. Je ne me fis pas prier et sans jeter un regard à mon frère, je gagnai la chambre de maman au premier étage, moins grande que la nôtre, parce qu'on y avait ménagé dans deux angles un cabinet de toilette et une garde-robe qui formaient ainsi l'alcôve où était le lit. J'ouvris avec délices une des fenêtres et me glissai dans le lit où j'avais été conçu. Pensée étrange, fascinante à la fois et insoutenable, que je chassai par ce mouvement naturel qui m'était resté de mon enfance scrupuleuse, persuadé que notre éternité pouvait dépendre d'une seule pensée.

Pour vaincre l'obsession, j'eus recours à ce qui me servait aussi pour glisser lentement vers le sommeil, je me racontai une histoire : j'en avais toujours une sur le chantier. Celle qui était en cours à ce moment-là me ravissait. C'était l'année où j'avais lu pour la première fois dans la *Comédie humaine* de Balzac *Splendeurs et Misères des Courtisanes* et, désolé du suicide dans sa prison de Lucien de Rubempré, j'avais réinventé son histoire : Lucien de Rubempré n'était pas compromis, ni emprisonné, Carlos Herrera réussissait son coup, escroquer le baron de Nucingen de la somme énorme exigée pour que Lucien pût épouser la fille du Duc de Grandlieu. J'allais au-devant des difficultés. Grâce à l'appui du Duc et de Carlos Herrera, Lucien était attaché à l'ambassade de Rome, de sorte que le mariage se faisait presque à la sauvette, dans la chapelle de l'ambassade, sans que Paris le sût, et que tout ce qui aurait pu surgir contre Lucien était conjuré. Peu après, Carlos Herrera décida de mourir et de redevenir Jacques Colin, le forçat évadé qu'il était réellement. Il feignit d'avoir une de ces tumeurs qui ne pardonnent pas. Tous ceux qui le virent alors le crurent perdu. Il alla se faire opérer dans un hôpital privé en Suisse qui dépendait de la bande. Le cadavre d'un autre opéré devint celui de Carlos Herrera et Jacques Colin prit le large... Et moi je glissai, je somnais dans un sommeil épais, profond, peuplé d'un monde fourmillant d'où j'émergerais quand me toucherait le premier rayon fusant à travers les persiennes.

Cette nuit-là, je m'éveillai en pleine nuit, comme perdu dans ce lit qui n'était pas le mien et qui avait l'odeur de maman. Je sus tout de suite qu'il se passait un événement grave. Oui, je sus tout de suite que c'était grave. Des pas hâtifs retentissaient dans l'escalier que l'on ne songeait pas à étouffer, des portes demeuraient ouvertes et battaient. Le drame était au-dessus de ma tête. Laurent ? Je me rassurai : ce bruit de broc, de cuvettes, il avait dû vomir. Je me tournai du côté du mur. À ce moment-là, maman entra, une lampe à la main qui éclairait en plein sa grande figure échevelée et grise. Elle demeura sur le seuil : « Écoute, il vaut mieux que tu saches... » Laurent avait eu un crachement de sang qui durait encore. Le docteur Dulac et le Doyen étaient auprès de lui. Je fis le geste de me lever, elle me supplia de ne pas bouger jusqu'à l'aube.

— Alors tu partiras chez les demoiselles, à Jouanhaut. Il faut fuir, fuir, répétait-elle, hagarde. Je ne respirerai que lorsque je te saurai loin.

— Mais Laurent...

— Il ne s'agit plus de Laurent, il s'agit de toi.

— Mais maman, Laurent ? Laurent ?

Elle demeurait pétrifiée, sa lampe à la main avec cette grande mèche blanche qui lui barrait le front. Elle me regardait ardemment.

— Prie pour ton pauvre frère, mais notre premier devoir, c'est de t'isoler. Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard. Quand je pense que tu partages sa chambre à Bordeaux et à Maltaverne depuis des années. Et la nuit dernière encore, tu respirais le même air que lui.

— Mais lui, maman, mais Laurent...

— Nous ferons l'impossible, tu penses bien. Dès demain il y aura une consultation. Mais il faut que tu saches...

Elle hésita : « Le docteur croit... » Elle s'interrompit, recommença d'entrer dans le détail de ce qu'elle avait résolu à mon sujet. On eût dit que ce malheur me concernait seul, qu'il n'avait d'importance et de conséquences que par rapport à moi. Je partirais sans linge, sans habits que ceux que j'aurais sur moi, toutes mes affaires étant dans la chambre contaminée.

— Je ne t'embrasserai même pas, et bien entendu tu n'approcheras pas de la chambre de Laurent. D'ailleurs il n'est pas en état. Il vaut mieux que tu ne gardes pas cette image...

— Pas la dernière, maman, pas la dernière !

— Mais oui ! Tu sais que je vois toujours le pire. Je vais te chercher du café. Recouche-toi.

Je me laisserais faire, je ferais ce qu'elle voudrait. Elle avait fait peur au garçon de dix-neuf ans comme elle faisait peur au petit garçon pour qu'il obéît. Il y avait eu à Maltaverne la chambre, le lit où Bon-

papa était mort, et à Bordeaux la chambre, le lit où papa était mort. Il y aurait ici la chambre, le lit où Laurent... Il se détachait tout à coup de sa nullité de dernier de la classe pour commencer de vivre en moi sa nouvelle existence. Il n'avait jamais dit une parole qui n'eût trait aux palombes, ou à la bécasse, ou au lièvre, ou à ses chiens. Il préparait Grignon, mais aussi indifférent à l'agriculture qui s'apprend dans les livres, qu'au latin ou qu'à l'hébreu. Il avait toujours dit : « Je serai le paysan de la famille... » Mais il ne s'occupait de rien à Maltaverne.

— Vous me laissez tout faire ! gémissait maman qui n'eût pas souffert que nous mettions, si peu que ce fût, le nez dans ses affaires – qui en fait étaient les nôtres puisque Maltaverne était à nous, qu'elle était notre tutrice.

Ainsi vaguait ma pensée et elle buta tout à coup sur ceci : « Il n'y aura plus que moi, je serai seul à Maltaverne, face à maman. » Oui, j'ai eu cela dans l'esprit mais Dieu m'en est témoin, pas pour m'en réjouir, parce qu'il était impossible que maman n'y pensât pas, elle aussi, avec sa passion maniaque de la terre, qu'elle n'en fût pas obscurément touchée. Elle adorait la terre, mais pas à ma manière, elle haïssait les partages... Donzac pour qui j'écris n'a pas besoin que je l'en avertisse : rien de tout cela n'était clair en moi durant cette nuit sinistre, rien n'était avoué, consenti, reconnu. J'applique sur ces heures qui m'ont marqué à jamais la grille de mes pensées, telles que je les ai dégagées dans leur enchaînement et dans leur ordre au long de la semaine qui a suivi à Jouanhaut, chez les demoiselles.

En attendant qu'il fit jour, je demeurai étendu tout habillé, sur le lit de maman. Elle revint une fois sans passer le seuil de la chambre pour m'apporter du café et m'avertir que Marie Duberc était occupée à repasser mon linge et que rien ne me manquerait. Je n'avais qu'à rassembler mes livres et mes paperasses, comme elle appelait tout ce que j'écrivais. Je m'assoupis. J'entendis les roues de la carriole de Duberc dans un demi-sommeil. Marie entra avec un plateau, la tête comprimée dans le foulard noir des vieilles, – toute noire elle-même, de ce noir luisant des poules dont elle avait l'œil effaré, le croupion. Depuis la fuite de Simon, dont ils s'étaient faits les complices, maman ne parlait plus aux Duberc que pour leur donner des ordres. Marie m'assura que Laurent reposait maintenant, que Madame ne le quittait plus. Le docteur ferait venir une sœur de l'hospice de Bazas. Elle gémissait : *Ah ! Lou prauou moussu Laurent !* C'était lui le préféré chez les Duberc : *Ah ! Lou prauou !*

Cette fuite, sans avoir revu mon frère mourant, je ne me la pardonnerai jamais. Maman montait la garde pour m'empêcher

d'entrer dans la chambre dont l'espace d'une seconde j'aperçus par la porte entrebâillée, à la lueur vacillante d'une veilleuse, les meubles déplacés, les linges épars. Je me laissai faire. Tout se passa comme maman l'avait décidé. À dix-neuf ans, je me laissais porter par elle comme un nouveau-né. Je protestai faiblement, elle ne m'écoutait même pas. Elle disait : « Dès que la crise sera surmontée, tu le reverras. Je te le promets. Je t'enverrai chercher. Tu lui parleras de loin, il y aura encore de beaux jours. Nous l'installerons au soleil dans le parc. La forêt, c'est encore ce qu'il y a de plus efficace. »

Ah ! Le brouillard de ce matin de septembre, son odeur... Moi je ne mourrai pas, moi je vivrai. Maman avait fait parvenir aux demoiselles une lettre qui leur annonçait mon arrivée et notre malheur. Mademoiselle Louise et Mademoiselle Adila m'attendaient dans le désarroi du plaisir inespéré que leur causait ma venue, de la commisération et du chagrin. Mais la joie dominait, surtout chez M<sup>lle</sup> Adila, condamnée à vivre avec une sourde « qui comprenait tout au mouvement des lèvres », à sept kilomètres du bourg, dans ce quartier perdu où l'unique route venait mourir et au-delà, c'était la grande lande déserte jusqu'à l'océan. L'une de ces antiques métairies au bord d'un immense champ de millade, j'aime à penser que nous sommes issus de l'une d'elles. Ce matin-là, les alouettes chantaient au-dessus du champ, ces alouettes que Laurent ne tirerait plus. On avait ouvert pour moi au soleil levant une vaste chambre qui sentait le moisi, où je savais que le père des demoiselles s'était suicidé après sa ruine, mais on ne savait pas que je le savais. Je déposai sur la table le *Pascal* de Brunschvicg, une copie dactylographiée de l'*Action* de Maurice Blondel que m'avait prêtée Donzac et *Matière et Mémoire* de Bergson ; et j'allai aussitôt fouiller dans la bibliothèque du « salon de compagnie » qui m'avait dispensé, quand j'étais enfant, un bonheur tel qu'il me semble que ceux qui ne l'ont pas connu ne savent pas ce qu'est le miracle de la lecture, quand rien du dehors ne vient rider la surface d'un jour de grandes vacances, quand le paysage réel s'accorde au paysage rêvé et que l'odeur même de la maison est déjà telle en nous qu'elle sera à jamais quand, depuis bien des années, la maison n'existera plus.

Ce n'était pas Bergson que je lisais, ni Pascal ni les *Annales de Philosophie chrétienne*, mais *Les Enfants du capitaine Grant*, *l'Île mystérieuse*, *Sans famille*. La chambre de Laurent, telle que je l'avais entrevue par la porte entrebâillée, à la lueur tragique de la veilleuse, demeurait pourtant en moi. Je n'en perdais jamais conscience, j'en nourrissais mon angoisse et mon chagrin, mais peut-être aussi le bonheur d'avoir dix-neuf ans et de déborder de vie.

J'entendis M<sup>lle</sup> Adila qui avait pris l'habitude avec sa sœur de crier à tue-tête, dire à la cuisinière : « Si un malheur arrive, quel parti sera M.



Alain avec ses trois mille hectares... »

— Eh ! bé ! oui, mais tant que sa maman vivra, elle sera maîtresse...

— Tais-toi, *Pecque !* cria M<sup>lle</sup> Adila. Sa maman a son bien à elle, près de mille hectares, une maison toute montée à Roaillan et de l'argent liquide, Dieu sait !

— Oui mais...

Je suis sorti pour ne plus entendre. Laurent était vivant, il vivait. Maman nous aimait tous les deux. Le Doyen vint m'apporter des nouvelles dans l'après-midi : « Ta mère est comme toujours admirable. Elle ne quitte pas Laurent une partie de la nuit pour que la sœur du Bon Secours puisse dormir. Elle est résolue à ne pas te voir, même de loin. Elle consent à ce sacrifice. Hélas, il n'y aura pas longtemps à attendre. » Pour la première fois ce jour-là j'entendis le nom fatal : « phtisie galopante ». J'entendis ce galop retentir en moi, qui emportait mon frère aîné à jamais dans une ténèbre où je le suivrais moi aussi, non peut-être au galop, mais au pas ; et si lentement que j'avance, je finirais par devenir pareil au vieux de Lassus avec mes trois mille hectares et une meute d'héritiers qui me harcèleraient, que je haïrais, que je tiendrais comme lui à distance. Horreur de la possession. La possession, mal absolu. Comment faire pour s'en dégager ? Je renoncerais volontiers aux biens de ce monde, non au monde lui-même, non à cette joie panique dont je débordais ce jour-là, sous les chênes de Jouanhaut, pendant que mon frère était emporté au galop dans la nuit qui ne finira pas.

Dès le lendemain, je crus voir à l'œil nu chez les demoiselles, comme tombé du ciel, le microbe de la propriété : une affreuse petite fille de dix ans, Jeannette Séris, leur héritière, qui à ce titre venait faire des séjours chez les demoiselles et recevoir les adorations des métayers. Le plus étrange est que, fille unique, ce monstre posséderait un jour l'un des plus vastes domaines de la lande et que la propriété des demoiselles s'y perdrait comme une goutte d'eau. Mais chaque hectare comptait pour ces boulimiques de la terre. Jeannette me faisait horreur. Petite fille blafarde et tavelée, on eût dit que deux de ses taches de rousseur étaient devenues phosphorescentes pour tenir la place des yeux, sans sourcils ni cils. Un peigne rond maintenait en arrière du front ses quelques cheveux. On faisait venir les enfants des métayers pour jouer avec elle. « *Qué diz à mamizelle ?* » Ils lui étaient soumis comme les petits moujiks aux petits boyards du temps du servage. Le lendemain matin, au réveil, j'entendis M<sup>lle</sup> Louise crier à M<sup>lle</sup> Adila : « ... Mais il n'a même pas dix ans de plus qu'elle. Il attendra ! » M<sup>lle</sup> Adila dut répondre par le seul mouvement des lèvres, car je n'entendis rien. La sourde insista : « Il ne se mariera pas sans la permission de sa mère. Il attendra le temps qu'il faudra... » Oh ! Dieu ! C'était de moi qu'il s'agissait et de Jeannette. On en parlait dans le

pays, comme autrefois des fiançailles du dauphin de France et de l'infante d'Espagne. Mais cette fois j'étais seul désigné, Laurent ne partageait plus le risque horrible. Que ce fût déjà résolu dans l'esprit de maman, je n'en doutais pas. Pour comble, la petite me recherchait, cette horreur, elle me faisait des grâces. Elle y pensait elle aussi. Ce fut cette semaine-là que j'eus honte de mon ignorance, de mon indifférence pour tout ce qui touchait à la question sociale. Je résolus de lire Jaurès, Guesde, Proudhon, Marx... Ce n'étaient que des noms pour moi. En tout cas, je savais mieux qu'eux ce qu'est la propriété. Qu'elle soit le vol, je m'en moquerais, mais elle est ce qui avilit, ce qui dégrade.

Après deux ans, je commence à Bordeaux un nouveau cahier. Le premier, Donzac m'a supplié de l'emporter à Paris où il est entré au Séminaire des Carmes. C'est pour lui que je me décide à reprendre ce journal. Un journal ? Non : Le récit composé, ordonné, de ce qui m'a été fourni au jour le jour par notre histoire, à maman et à moi, durant ces deux années – mais d'abord pour essayer d'y voir clair dans ce que je suis devenu depuis la mort de Laurent.

Ce que je suis devenu ? Suis-je devenu un autre ? Le garçon de vingt et un ans qui prépare sa licence de lettres à Bordeaux est-il différent de l'adolescent que j'étais ? Le même, condamné à rester le même, si je ne meurs comme Laurent. Le vieux de Maltaverne que je porte en moi succédera dans l'histoire secrète de la grande lande au vieux de Lassus et sera, octogénaire, ce même être que je suis, et quelque enfant poète de 1970 le regardera de loin, assis immobile sur le seuil et devenu minéral.

Ce n'est pas moi que la mort de Laurent a changé, ce sont les conditions de ma vie. J'ai été comme stupéfait pendant des mois. Maman prenait tout sur elle, n'ayant en ce qui me concernait d'autre souci que ma santé physique. J'avais « un voile sur le poumon gauche ». Elle n'a eu de cesse que je n'aie été réformé. Je m'en suis réjoui et j'en mourais de honte. Cela m'a rendu plus sauvage et je lui en ai voulu. Libérée de son inquiétude, elle a été prise chaque jour un peu plus par Maltaverne où, comme nous avons acheté cette année une automobile, une Dion-Bouton, elle se rend à chaque instant pour de brefs séjours. Il n'y a plus de distance. L'an dernier encore, il fallait changer deux fois de train pour atteindre Maltaverne. Le dépaysement commençait dès le hall de la gare du Midi. La grande lande, mon unique patrie, était aussi éloignée qu'une étoile. Aujourd'hui, je sais qu'elle commence aux portes mêmes de Bordeaux et que, par la route, s'il n'y a pas de panne de carburateur, ou si nous ne crevons pas, nous pouvons faire en moins de trois heures les cent kilomètres qui séparent Bordeaux de Maltaverne.

J'écris n'importe quoi pour ne pas toucher cette place envenimée depuis que Laurent s'est endormi. Que s'est-il passé entre maman et moi ? Qu'ai-je à lui reprocher ? Elle assume tout, me décharge de tout. Quand elle est à Maltaverne, comme en ce moment, je suis aussi libre

à Bordeaux qu'un étudiant a jamais pu l'être, avec une cuisinière et un valet de chambre à ma dévotion. Si je suis incapable d'en tirer profit, ce n'est pas à maman que j'en puis faire reproche.

— Pourquoi n'as-tu pas d'amis ? Pourquoi refuses-tu les invitations ou demeures-tu dans les embrasures et ne dances-tu pas ?

Je ne danse pas comme je ne chasse pas. Tout est pareil...

Non, rien n'est pareil. Ce que je vais raconter, c'est du déjà vécu et non pas de l'histoire en train de se faire, bien que pourtant l'histoire continue. Donzac saura faire la différence entre le document interprété, retouché par moi, et ce qui prend forme au jour le jour, et de page en page d'un destin inéluctable. Donzac saura interpréter mes mensonges par omission et leur fera dire la vérité à mon insu – cette vérité que je voudrais pourtant arracher de moi, que je cherche avec une passion qui m'effraie, non à cause de moi mais parce que c'est de maman qu'il s'agit, et que je la démasque lentement et qu'à mesure que je découvre sa vraie figure, elle me fait peur.

Mais je ne suis plus seul. Je ne lui suis plus livré. Quelqu'un est venu. Quelqu'un. Tout a commencé chez Bard, le libraire des Galeries, celles qui joignent la rue Sainte-Catherine à la place de la Comédie. Je n'ai connu qu'assez tard cette obscure caverne à livres. Mon libraire à moi, c'était Feret, Cours de l'intendance. Chez Bard, les Éditions du Mercure de France occupent la meilleure place. La littérature y est aimée. Les poètes modernes sont dans la vitrine.

J'y suis venu au retour de la Faculté, presque chaque jour depuis ce premier jour où j'avais commencé de feuilleter un livre nouveau : *L'Immoraliste*, tellement captivé par ma lecture que je sursautai quand j'entendis une voix de femme à mon oreille : « Même si vous n'avez pas beaucoup d'argent, je vous conseille de l'acheter. C'est l'édition originale et les originales de Gide... »

Je levai les yeux et vis dans cette demi-ténèbre de la caverne M<sup>lle</sup> Marie qui dirige la vente et qui mène tout le magasin (Bard, le patron, ne quitte guère la caisse et Balège, le commis bossu, fait la grosse besogne). M<sup>lle</sup> Marie, vêtue d'un sarrau noir, se rend invisible, sauf de ceux sur qui elle pose son regard comme, ce premier jour, elle le posait sur moi. Ce qu'était ce regard... tendre à la fois et moqueur et terriblement perspicace. Attirée et touchée en moi, comme tous ceux qui m'aiment, par ce qui fait fuir les autres. Je l'ai trompée pourtant, malgré moi. J'aime tant les livres et j'en achète si peu, et j'hésite si longtemps avant de m'y résoudre, et pour tout dire je suis si incapable de dépenser un franc, et en plus je m'habille si mal, avec toujours la même cravate en ficelle, qu'elle me prit pour un étudiant pauvre. J'ai su plus tard qu'elle avait été pourtant frappée de ce que mon pardessus, tout usé qu'il paraissait, n'était pas de confection, que

ma serviette était de beau cuir et portait des initiales. Mais je semblais ne disposer d'aucun argent de poche. Elle me crut le fils de campagnards ruinés ou avarés et mit de côté pour moi les éditions originales. « Vous paierez le mois prochain », me disait-elle.

Ce n'est pas un sentiment vil qui m'a retenu de la détromper. Une espèce de honte ? Non, plutôt ce bonheur d'être aimé pour moi-même, de savoir que je pouvais plaire à une fille de cette qualité-là, qui ne savait pas que j'étais l'héritier de Maltaverne. Dans les rares soirées où maman m'oblige à aller regarder danser les autres, je sais bien qu'elles posent toutes sur moi le même regard ; une étiquette invisible est épinglée à mon smoking : des milliers d'hectares de landes, des immeubles. Le même sourire docile chez toutes, le même effort pour parler « de ce qui paraît d'intéressant ». L'idée que ces idiots se font d'un « intellectuel »... Non, je ne veux pas y arrêter ma pensée. Il suffit que Donzac comprenne ce bonheur inespéré dès le premier jour, de cette fille qui regardait avec tant d'amour le pauvre étudiant qu'elle croyait que j'étais. Mon refus de sortir avec elle, j'ai su depuis qu'elle l'attribuait à la peur que j'avais de la compromettre, tant je lui apparaissais angélique, et depuis nous en avons ri ensemble. Mais la vraie raison, je ne la lui dis pas, je ne suis pas sûr moi-même de la connaître. Il y avait sans doute l'impossibilité, dès que nous serions hors de la grotte obscure de la librairie, de maintenir longtemps le mythe de l'étudiant pauvre ; il y avait surtout que je ne la séparais pas plus de la librairie à laquelle je l'incorporais que je n'avais séparé M<sup>lle</sup> Martineau de son cheval. C'était ce qui me défendait d'elle, tout en me permettant de jouir d'elle, comme s'il n'y avait eu pour moi d'autre jouissance imaginable que la contemplation dans cette demi-ténèbre enchantée de la librairie ; aucun problème sordide du dehors ne se posait que j'aurais été bien incapable de résoudre.

Cette situation eût pu durer indéfiniment parce que Marie s'y était elle-même adaptée, qu'elle correspondait à l'image de moi dans son cœur, ce qu'elle appelait : mon côté *noli me tangere*. Sans le hasard d'une rencontre... Mais je ne crois pas au hasard et les coïncidences prouvent peut-être que nos vies sont réellement machinées.

Bien qu'elle fût l'âme de la librairie Bard, le patron et Balège n'approuvaient pas la permission qu'elle laissait à trop de clients, dont j'étais le plus fidèle, de venir tripoter des livres qu'ils n'achetaient pas. Elle se faisait d'une librairie la même image qu'Anatole France dans *L'Orme du Mail* où il nous montre M. Bergeret rencontrant chaque jour ses amis chez le libraire Paillot. Elle me confia qu'elle devait se battre surtout pour moi, mais aussi pour un jeune professeur du petit lycée de Talence qui passait chez Bard tous ses après-midi du jeudi, son seul jour de liberté. C'était le jour où moi-même je n'y venais pas parce

que le jeudi la librairie était envahie. « Il est aussi sauvage que vous, il ne connaît personne... »

— Mais il vous connaît ! répliquais-je avec dépit.

Un dépit qui la fit sourire, elle me crut jaloux. L'étais-je vraiment ? En tout cas je le fus aussitôt, grâce à l'air de souffrance que j'affectais : je croyais que l'on devient amoureux, comme on devient religieux selon Pascal, en inclinant l'automate.

Je m'inquiétais de l'âge qu'avait ce rival inconnu. Il était de plusieurs années mon aîné. Il lui faisait pitié à cause de sa totale solitude et d'une amertume sans remède que trahissaient certains de ses propos comme si, depuis sa jeunesse, il avait subi déjà quelque désastre irréparable. Elle en parlait avec une complaisance accrue à mesure que j'en montrais plus de chagrin – un chagrin dont je ne jouais plus, que je ressentais réellement et que bientôt Marie ne put plus supporter. Nous étions seuls à ce moment-là, derrière le rayon des livres d'occasion. Pour la première fois, elle me prit la main et la garda un instant dans la sienne.

— Quand je pense, me dit-elle, que je ne connais même pas votre prénom. J'en connais l'initiale, je l'ai vue sur votre serviette. Les prénoms qui commencent par A... Vous ne vous appelez tout de même pas Arthur ou Adolphe ? ou Auguste ?

— Peut-être Augustin.

J'approchai mes lèvres de sa petite oreille : « Alain... » murmurai-je comme s'il s'agissait d'un grand secret et, elle répéta Alain, comme si elle avait eu peur de l'oublier. Je lui demandai : « Comment m'appeliez-vous quand vous pensiez à moi ? »

— Je ne vous appelais pas. Les jours où vous ne veniez pas, je me disais : « L'ange n'est pas venu aujourd'hui... »

— Ah ! soupirai-je, vous aussi ?

Je me souvins à ce moment-là de ce crépuscule à Maltaverne où Simon m'avait dit : « Oh ! Vous, vous êtes un ange. » Que j'ai pensé à lui à cet instant précis où il allait resurgir dans ma vie ! Cela m'apparaît à moi-même si étrange que je me soupçonne d'arranger à mon insu l'histoire, de la mettre en forme. Mais non, c'est bien ainsi que tout s'est passé. Je me souviens d'avoir gagné la sortie sans un adieu, suivi de Marie qui répétait à mi-voix : « Qu'avez-vous ? Je n'ai pas voulu vous blesser... »

— Les filles n'aiment pas les garçons angéliques, dis-je. (Nous étions tout près l'un de l'autre, sur le seuil. Il n'y avait plus aucun client dans la librairie.) Elles ont raison, d'ailleurs.

— Parce qu'il y a de mauvais anges ? demanda Marie. Elle se forçait à rire, cherchait à dissiper ce nuage.

— Non, un mauvais ange, elles l'aimeraient, elles souffriraient par lui...

— Ça dépend des filles, dit-elle. Je n'ai jamais eu de goût pour les brutes, vous savez. J'en ai toujours eu peur.

— Tandis que moi, je vous rassure.

— Tout ce que je dis vous blesse.

— Le petit pion de Talence qui vient chaque jeudi vous fait-il peur, lui ?

— Ah ! Si c'est à cause de lui que vous vous tourmentez ! Pauvre garçon, j'ai tellement de mal et je crains de n'y pas réussir, à lui dissimuler qu'il me répugne. Je me force pourtant à lui prendre la main et même à la garder dans la mienne quelques secondes et j'y ai du mérite. C'est à ne pas croire, mais il a six doigts à chaque main. Ce que je ressens au contact de cette chose molle, de ce cartilage...

Je m'étais appuyé contre la vitrine. Je demandai : « Simon ? il est à Bordeaux ? »

— Vous le connaissez ? Comment le connaissez-vous ?

— Vous savez qu'il a aussi à chaque pied un orteil de trop ? Eh bien, Marie, jeudi, dites-lui qu'un de vos clients s'appelle Alain et qu'il est un ange, alors vous saurez tout sur moi, sur ma mère, sur mon enfance, sur mon pays qui est aussi celui de Simon Duberc. Moi je ne vous parlerai pas de lui aujourd'hui parce que je ne pourrais le faire sans vous livrer le tout de ma pauvre vie et que je n'y parviendrais pas. Je vais le laisser déblayer... Je n'aurai qu'à retoucher sa déposition. À partir de ce qu'il vous aura raconté, ça me sera moins difficile de vous introduire dans cette histoire sans intérêt pour personne.

Elle murmura : « Sauf pour moi. » J'appris à ce moment-là le peu qu'elle savait elle-même de Simon. Il n'avait pu supporter Paris et à peine sa licence passée, avait obtenu des protecteurs puissants qu'il se vantait d'avoir, une nomination dans la région bordelaise.

— Mais il m'assure que sa solitude serait pire ici qu'à Paris, s'il ne m'avait pas.

— Ne va-t-il pas chez ses parents ?

Elle l'ignorait. Il n'en parlait jamais, comme s'il en avait eu honte. Je songeai que s'il était venu à Maltaverne, ma mère n'aurait pu ignorer son retour. Je dis : « Adieu ! », poussai la porte. Je vis tout à coup devant moi cette soirée et j'en frémis. Tout ce qui m'avait détourné de sortir avec Marie s'effondra d'un coup. Elle allait bientôt tout savoir de moi et des miens. Je ne lui demandai même pas si elle était libre, je lui dis : « Il ne faut pas me laisser seul ce soir. Maman est à la campagne. Elle m'a abandonné. Je vous raconterai. » Je jouai à inquiéter Marie ; mais sa joie l'emportait sur son inquiétude. Elle me dit de l'accompagner jusque chez elle : « Je monterai un instant, le temps d'avertir ma mère et de passer une autre robe. » Le magasin fermerait dans une demi-heure. Nous nous donnâmes rendez-vous

devant le Grand Théâtre.

C'était mon premier rendez-vous et j'avais vingt et un ans ! Je ne serais pas seul ce soir. J'entrai au café de Bordeaux et téléphonai à Louis Larpe, notre maître d'hôtel, pour l'avertir que j'amènerais une amie à dîner. J'imaginai sa stupeur. « Une dame, monsieur Alain ? — Oui, une dame. — Je crois qu'il n'y a qu'un tournedos pour Monsieur. — Vous ouvrirez une boîte de pâté de foie gras et Chambrez une bouteille de ce que vous voudrez. »

J'attendis dans le brouillard, devant la porte de la maison sans étage qu'habitait Marie rue de l'Église-Saint-Seurin – le temps qu'elle changeât de robe. Quand elle reparut, c'était elle et c'était une autre, évadée de son métier, de la librairie ténébreuse, et moi, pour la première fois de ma vie, j'avais, glorieux, pareil à tous les autres garçons, dans ce soir de novembre dont je sentirai toute ma vie l'odeur au-dedans de moi, pressé d'atteindre la place Gambetta et le Cours de l'Intendance – oserai-je l'avouer ? – oui, pour être vu avec cette jeune femme. Ce qui me fit demander à Marie : « Cela ne vous gêne pas d'être vue sur l'Intendance escortée d'un jeune homme ? Mais nous pouvons faire un détour par les petites rues... » Elle rit : « Oh ! Moi, vous savez... C'est plutôt vous qui pourriez me trouver compromettante... » Je lui dis que nous étions de la campagne bazadaise, que nous n'avions à Bordeaux que peu de relations. Il fallait tout de même, durant les dix minutes que nous mettrions pour atteindre la rue de Cheverus, où j'habitais, la préparer au logement luxueux, au maître d'hôtel... « Nous avons deux mille hectares de pins, vous savez ! » dis-je bêtement. Ce chiffre ne parut pas l'impressionner. Stupide, j'ajoutai :

— Sans compter le reste.

— Il n'y a pas de quoi se vanter.

— Je ne m'en vante pas, mais je vous l'avais caché. Il faut bien maintenant vous avertir...

— Non, Alain, ça change tout. Je ne dînerai pas chez votre mère en son absence, et à son insu. Je vais vous amener à un petit restaurant que je connais sur le port, chez Eyrondo.

Je protestai que c'était impossible, que j'avais téléphoné chez moi pour que le dîner fût digne d'elle.

— Eh bien, vous donnerez un contrordre de chez Eyrondo.

— Vous ne connaissez pas Louis Larpe, oui, le maître d'hôtel. Je n'oserai jamais... Il a ouvert une boîte de foie gras. Pour lui c'est un acte religieux. D'ailleurs j'ai horreur de téléphoner. Je l'ai fait pour vous, mais je ne m'y habitue pas. Je ne téléphone presque jamais.

— Vous n'avez pas honte ?



— Oui, j'ai honte. Maman me répète : si intelligent que tu te croies, tu n'es qu'un pauvre être.

— Il était temps que je vienne.

— Je vous dégôte...

— Non, parce que malgré vos milliers d'hectares, vous ne serez jamais accordé à ce monde-là, vous ne serez jamais l'un d'eux... J'en vois quelques-uns dans mon métier, pas beaucoup, car ils n'aiment guère lire. Mais enfin j'ai des clients qui recherchent les éditions rares. Je les observe : quelle barricade, un comptoir de magasin ! Je les écoute, je les épie au travers, je les connais.

— Mais moi, Marie, vous ne me connaissez pas. Quand vous me connaîtrez...

Nous étions assis au fond du restaurant qui avait dû être une auberge à matelots et où l'on venait maintenant manger des coquillages, de la lamproie, des cèpes à la saison des cèpes. Marie était allée au comptoir téléphoner chez moi. Elle était revenue en riant, comme je ne savais pas qu'elle pouvait rire : « Rassurez-vous ! J'ai entendu le maître d'hôtel crier à la cuisinière : "Il se décommande ! J'ai bien fait de ne pas ouvrir la boîte de pâté." Vous voilà rassuré ? »

— Je suis grotesque, dis-je piteusement.

Quand je songe à cette soirée, je suis stupéfait de cette fringale de confidences, de l'indiscrétion avec laquelle je parlais de moi, intarissable, comme si cette jeune femme, ou cette jeune fille, dont j'ignorais tout, n'avait rien eu à me confier de sa vie, comme s'il allait de soi que de nous deux je fusse le seul intéressant. Elle m'écoutait ce soir-là sans me poser aucune autre question que celles dont j'avais besoin pour me délivrer de ce qui m'étouffait.

— Simon Duberc vous en dira plus long que je n'oserais...

— Mais si vous le souhaitez, je ne lui parlerai pas de vous. Je protestai que je désirais au contraire qu'elle eût de cet ennemi, car il était devenu notre ennemi, une peinture de Maltaverne poussée au noir.

— De moi, d'ailleurs, il ne vous dira pas de mal, à moins qu'il ne soit devenu un autre : il m'aimait.

Je demandai, après un silence :

— Vous a-t-il avoué qu'il avait été élevé au séminaire, qu'il avait porté la soutane ?

— Ah ! Je comprends mieux maintenant cet air qu'il a d'être en marge... Il a été pétri et repétri par les prêtres, et puis jeté au rebut...

J'hésitai avant de demander :

— La religion, Marie, ça existe pour vous ?

— Et pour vous, Alain ? Je vous le demande mais je le sais.

Comment le savait-elle ? Je répétais : « Mais vous, Marie ? »

Elle dit : « Moi, c'est sans intérêt » et ajouta :

— Pour moi, les jeux sont faits sur tous les tableaux, j'ai vingt-huit ans. Je tiens à vous dire mon âge, au cas où vous me croiriez capable de rêver à propos de vous.

Je demandai : « Pourquoi non ? » et brusquement me levai comme pris de panique : « Sortons d'ici ! »

— Et l'addition, mon petit Alain ?

Quand nous fûmes sur le trottoir des quais, presque déserts déjà, où nous croisions des êtres louches, j'eus hâte de me retrouver sur la place de la Comédie. Il y a beaucoup d'attaques, le soir, dans les rues après minuit. Elle me dit en riant que j'avais bu à moi seul presque toute la bouteille de margaux et qu'elle ne se fiait pas trop à ce que je lui avais raconté de Maltaverne.

— Il faut me croire, Marie. D'ailleurs, vous verrez bien que c'est une histoire que personne ne pourrait inventer, et puis Simon vous la confirmera. Jusqu'à la mort de mon frère, j'avais toujours cru, et tout le monde le croyait, que j'étais le préféré de ma mère. C'était mon bonheur de le croire. Quand Laurent nous eut quittés, cette pensée me fit honte, à laquelle je m'arrêtais avec complaisance, qu'il n'y aurait plus qu'elle et que moi, oui, j'ai été capable de penser cela : que personne au monde ne serait plus entre nous. Ce fut tout le contraire : je dus très tôt me rendre à l'évidence que jamais, à aucun moment de ma vie, je ne m'étais senti aussi loin d'elle, que jamais nous n'avions été plus séparés. Ce qui se dressait entre nous, ce n'était pas quelqu'un. Vous ne me croirez pas si je vous dis que c'étaient les propriétés...

— Quelles propriétés ? demanda Marie d'un ton de lassitude et moins par intérêt que par politesse.

— Les nôtres, je veux dire les miennes, puisque Maltaverne vient du côté de mon père et que j'avais hérité de la part de Laurent. Mais maman qui y mène tout, à qui j'ai transmis tous mes pouvoirs, s'en considère comme la maîtresse absolue. Certes je connaissais son amour, non de la terre au sens où moi je l'aime, mais de la propriété...

— Quelle horreur ! dit Marie.

— Non, ce n'est pas si bas que vous croyez. C'est un goût de domination, c'est le goût de régner sur une vaste étendue.

— ... Sur un peuple de serfs. Vous en êtes resté au servage. Oh ! Ramenez-moi. Je n'ose rentrer seule...

— Mais moi, Marie, je suis du côté des victimes dans cette histoire. Oui, je vais vous ramener, mais écoutez-moi encore : jusqu'à la mort de Laurent, et tant que nous étions des enfants, la passion de maman ne se trahissait que dans de rares circonstances. Elle était notre

tutrice. Les propriétés, c'était son devoir d'état. Ce qui changea tout je crois après la mort de mon frère, ce fut la certitude qu'il n'y aurait pas de partage, que l'empire ne serait pas divisé.

— C'est monstrueux.

— Plus que vous ne sauriez l'imaginer. Un de nos voisins à Maltaverne, Numa Sérís, qui est un peu notre cousin, possède un domaine, le plus étendu après le nôtre ; c'est un veuf qui a tué sa femme de chagrin...

— On ne meurt pas de chagrin, dit Marie avec irritation.

— Que Numa Sérís ait résisté aux apéritifs, aux verres de fine, au vin rouge qu'il absorbe toute la journée, à ce qui constitue son unique bonheur en ce monde, c'est un mystère qui n'a jamais éveillé ma curiosité. En revanche, je m'étonnais de voir ma mère le fréquenter. Elle prétendait avoir des conseils à lui demander pour des ventes de bois ou dans ses différends avec les métayers ; mais j'eus vite fait de découvrir ce qui la rapprochait de cet être abject. Il a une affreuse fille que nous haïssions, Laurent et moi. Elle s'appelle Jeannette mais nous ne l'appelions que « Le Pou ». Je me souviens de ce que Laurent m'avait dit, peu de temps avant sa mort : « J'ai de la veine d'être trop âgé pour épouser le Pou. C'est toi qui épouseras le Pou. » L'horrible farce est devenue une menace directe tout à coup...

— Pourquoi une menace ? Vous n'êtes pas, vous, une petite fille qu'on marie de force ; avouez qu'il y a en vous un complice de votre mère qui rêve de cette alliance abominable et que c'est lui, ce complice, qui vous fait peur.

Nous étions devant sa porte. Elle tenait sa clé à la main. Elle dit : « Adieu, Alain. Ne venez pas à la librairie avant vendredi. J'aurai vu la veille Simon Duberc. Tout m'apparaîtra peut-être différent. » La porte claqua. Je demeurai seul sur le trottoir de cette étroite rue du quartier Saint-Seurin. Je m'accroupis sur la marche de l'entrée, les coudes aux genoux, et pleurai. Mon désespoir n'était pas joué et pourtant, au sens strict, il l'était. Ma douleur jouissait d'elle-même. C'étaient tout de même de vraies larmes qui coulaient entre mes doigts, de vrais sanglots que j'essayais en vain de retenir.

La porte se ouvrit derrière moi. Je me redressai. Marie parut, tenant une lampe à la main. Elle avait encore son chapeau sur la tête. Elle dit : « Heureusement que je vous ai vu à travers le judas. » Elle me fit entrer en me recommandant de faire le moins de bruit possible, bien que la chambre de sa mère fût sur la cour, et m'introduisit dans une pièce étroite qui devait être le salon. Il y faisait froid et il avait l'odeur de l'inhabité. Les quelques sièges disparaissaient sous des housses. Même le lustre était enveloppé de lustrine. Marie me fit asseoir près d'elle sur le canapé. Je continuai de pleurer et elle dit :

— Quel enfant vous êtes ! Et pas même un garçon de quinze ans ! C'est dix ans que vous avez. On a envie de vous demander : « C'est fini, ce gros chagrin ? »

Ce fut elle qui me prit dans ses bras. Je cachai ma figure entre son épaule et son cou. Elle ne bougeait pas plus que si un oiseau s'était posé sur son doigt, et moi j'étais étonné de ce repos, de ce bonheur. Je faisais mes premiers pas. Je me laissais « toucher » enfin, au sens littéral. Je consentais à n'être plus « intact ». Elle avait d'abord séché mes yeux avec son mouchoir, et puis elle y posa brièvement les lèvres, et plus longuement une main qui était froide. À un moment, elle me caressa légèrement la joue : rien d'autre. Je recommençai de parler et elle, patiente, d'écouter.

— J'ai honte, lui dis-je, de vous avoir donné cette idée atroce de ma pauvre maman. L'histoire que je vous ai racontée, je vois bien ce qu'elle a d'insoutenable. Comment vous faire comprendre ce qu'est ma mère ? L'unique fois où j'ai osé moi-même lui parler de son projet touchant cette petite Sérís, lui donner les raisons de ma répulsion, elle n'est entrée dans aucune, parce qu'en toute bonne foi, et si incroyable que cela vous paraîtra, elle a toujours été persuadée que ce que j'appelle l'amour physique n'existe pas pour les êtres d'une certaine race dont nous sommes elle et moi, que c'est une invention des romanciers, qu'il est un devoir exigé de la femme par Dieu pour la propagation de l'espèce, et comme remède à la bestialité des hommes ; elle ne m'a pas caché que c'est ce qui la dérouta le plus dans la création. Je tombai d'accord avec elle que d'avoir si étroitement lié une âme capable de Dieu à un corps de chien, ouvrait devant l'esprit un abîme. Elle protesta avec violence que c'était une épreuve qu'un chrétien devait surmonter et d'abord en ne se laissant pas séduire par ce que racontent les livres, qui étaient toute ma vie : « ... Mais tu es mon fils, ajouta-t-elle, et je te connais, et je sais bien que tu auras le même dégoût de ces choses, de cette chose... Tu ne peux pas savoir... »

À ce moment-là, je pensai à mon père, ce père que je n'avais pas connu, le plus doux et le plus tendre des hommes. Je murmurai : « Pauvre papa... » Elle dit avec rancune presque à voix basse : « Oh ! Je te jure qu'il ne m'a rien épargné. Je n'ai jamais reculé. » Je répétais : « Pauvre papa. » Après un silence, je me souviens d'avoir demandé à ma mère si elle ne se faisait pas scrupule de livrer cette misérable Jeannette à un mari tel que moi qui à coup sûr la fuirait. « Mais mon pauvre petit, heureusement pour elle ! après qu'elle t'aura donné un fils, tu lui laisseras la paix et il lui restera l'orgueil d'avoir servi à créer ce domaine qui sera le plus important du Bazadais par l'étendue, par la qualité des terres, qui lui permettra, à cette petite Sérís, d'agir pour le bien sur toute une population dépendant d'elle : le seul plaisir

légitime qui soit accordé en ce monde à une femme de nos familles... »

Ma pauvre mère ! Comme Marie s'étonnait que je ne lui eusse pas mis le nez dans cette idolâtrie de la terre scandaleuse chez une chrétienne aussi affichée qu'elle était :

— Oh ! De ce côté-là, elle était pourvue de raisons et le devoir d'état a bon dos. Le mal pour maman tient dans cette convoitise que précisément elle ne ressent pas et qu'elle appelle concupiscence, qui correspond chez elle à une répulsion. Elle ne conçoit pas que le péché puisse être lié à cet orgueil de posséder et de régner. A-t-elle jamais lu, enfin je veux dire médité, certaines paroles du Seigneur qui, moi, me font trembler ?... Non, ce n'est pas vrai : je ne tremble pas plus qu'elle.

Nous nous tûmes à ce moment-là.

Un peu plus tard, je murmurai : « Que dirait maman, si elle nous voyait ? »

— Est-ce que tu n'as pas froid ?

— Non, tu es chaude comme un nid.

Marie dit à voix basse : « Le premier *tu* qui sort des lèvres bien-aimées. » Je corrigeai : « Le premier *oui*... »

Encore un peu plus tard, elle rejeta mes cheveux en arrière, y posa les lèvres et ce fut mon tour de lui rappeler Verlaine : « ... *et qui parfois vous baise au front, comme un enfant* ».

Nous demeurâmes un peu de temps sans faire d'autre geste. Tout à coup elle se redressa, prit ma tête à deux mains :

— Laisse-la ! Oui, ta mère, quitte-la, abandonne-lui tout et va vivre seul.

Je dis tristement : « Rien ne peut faire que tout ne soit à moi. »

— Tu es la propriété de tes propriétés. Tu seras le mari de Pou.

Je me blottis contre elle. Je dis après un silence : « Comment quitter maman ? Elle a été toute ma vie. Le drame pour moi, comprends-le, ce n'est pas qu'elle accapare les propriétés qui m'appartiennent, c'est qu'elle les préfère à moi. »

— C'est qu'elle te trompe avec elles !

— C'est si vrai que peut-être avec ton aide je finirai par lui échapper.

— Que puis-je pour toi, mon pauvre petit ? Te rendre plus conscient, donc plus malheureux, mais non t'insuffler la volonté que tu n'as pas...

Je lui protestai qu'elle m'avait changé pourtant plus que je n'eusse pu seulement l'imaginer il y a quelques semaines, que maintenant, je concevais que le bonheur serait d'échapper à ma mère, mais que je ne voyais pas comment je pourrais me passer d'elle, incapable de m'occuper du domaine. Certes j'y tenais, je n'en rougissais pas, plus que tout au monde. Maltaverne était tout ce que j'aimais. En

revanche, les terres de Numa Séris ne représentaient rien à mes yeux. Pourtant le Pou me faisait peur. J'avais toute ma vie entendu ma mère se glorifier d'avoir toujours atteint ses buts. Quand elle avait envie d'une pièce de pins, elle attendait parfois des années mais finissait par l'obtenir. La moindre parcelle à vendre, le notaire l'en avertissait, ou Numa Séris. Ils étaient à deux de jeu, l'un s'effaçant devant l'autre à tour de rôle. Je me trouvais être la carte maîtresse de leur suprême combinaison – celle à laquelle, depuis la mort de Laurent, ma mère tenait avec une passion qu'elle ne dissimulait plus, mais qui éclatait parfois si violemment qu'il ne paraissait pas de l'ordre du possible que j'y échappe jamais.

Marie me demanda l'âge du Pou et se rassura quand elle sut qu'elle n'avait que douze ans.

— Mais mon pauvre petit, tu as au moins sept ou huit ans pour parer le coup, et d'abord en te mariant. Le Pou ne vaudrait même pas que tu arrêtes sur lui une seule pensée si tu n'étais à la fois le fils de ta mère et celui de cette terre, Maltaverne : elles te tiennent toutes les deux.

— Oui, mais maintenant, tu es là.

Elle s'écarta un peu et chantonna « Il faut nous séparer. C'est l'heure du sommeil », et m'ouvrit la porte de la rue.

Je marchais à grands pas au milieu de la chaussée déserte.

Cette joie, cette force en moi, ma mère en devenait la victime. Il y avait eu à son égard comme un retard de mes sentiments sur le jugement que j'avais prononcé contre elle. Voici que ce soir tout concordait : la répulsion que Marie n'avait pu se défendre de manifester, je l'éprouvais, moi aussi, et en plus, tandis que mon pas retentissait dans notre vieil escalier solennel, une rancune démesurée à cause de cet abandon où maman me laissait : le crime de ne pas me préférer à tout...

Mais c'était pire encore. Elle me préférait infiniment le bonheur de régner, vieille régente, sur le royaume de son fils – et ce fils, elle l'immolait d'avance, elle l'avait déjà immolé en pensée, en l'accouplant au Pou, sans excuse, sans même l'excuse d'ignorer ce qu'est l'amour des corps. Elle avait vu souffrir mon père. Mon père ! Père ! Inconnu bien-aimé. Je me souviens, j'avais dix ou douze ans, un soir, au retour du collège, l'idée me vint, me posséda que tu n'étais pas mort. Je ne sais plus quelle histoire j'inventai, que tu étais revenu d'un long voyage, que j'allais te retrouver à la maison. Je courus comme un fou, bousculant les passants. Je montai quatre à quatre ce même escalier que j'étais en train de gravir. Sous la lampe chinoise, maman faisait réciter le catéchisme à Laurent. En face d'elle le fauteuil du pauvre papa était vide. Père, il ne restait de toi accrochée au-dessus du lit de maman que ta photographie agrandie par Nadar...

Je fus dès cinq heures à la librairie, et bien qu'elle fronçât les sourcils, je vis au premier regard que Marie était heureuse que je lui eusse désobéi ; mais les derniers clients la harcelaient. Elle me dit de revenir la chercher dans une demi-heure. Il pleuvait, je promenai sous mon parapluie ce bonheur, cet orgueil. Je me regardais dans les vitrines. Je ne ressemblais plus à un ange mais à un garçon qu'une fille aimait. Pas n'importe quelle fille. L'amour ne m'aveuglait pas : elle était très au-dessus de sa condition (cette idée bourgeoise de condition, comme s'il était étonnant que Marie l'emportât sur les idiots de mon milieu !). Elle avait plus de lectures que je ne le crusse possible pour une femme : celles de ma famille ne lisaient guère que les romans de l'Œuvre des Bons Livres. Mais ce qui frappait surtout chez elle c'était le jugement, et ce qu'elle possédait en commun avec ma mère, le goût, la volonté de diriger et même de dominer. Le commis Balège répétait : « Si le patron ne l'avait pas... »

Ce fut ce jour-là, quand elle m'eut rejoint sous le péristyle du Grand Théâtre, où je l'avais attendue à cause de la pluie, et que nous fûmes assis dans un café, au coin de la rue Esprit-dès-Lois, dans l'odeur que je haïssais de l'absinthe, qu'elle me livra à sa manière nette, presque brutale, ce qu'elle estimait que je devais savoir à son sujet : « Ce que je t'ai déjà dit, qu'il ne saurait y avoir en moi aucune arrière-pensée te concernant, que je ne rêverais jamais de ce à quoi rêvent toutes les jeunes filles qui sont aimées et qui aiment... » Son père, un percepteur du Médoc (je me souvenais de cette histoire), avait abandonné sa femme, joué, dilapidé plusieurs millions, et on l'avait trouvé pendu dans une grange.

Que faire ? Que dire ? Je lui pris gauchement une main qu'elle retira. Alors elle ajouta posément :

— Mais je n'ai pas fini (d'un ton neutre, comme elle eût déposé à la barre, après le drame).

Un ami de ses parents l'avait fait entrer chez Bard. « Cet ami avait l'âge de mon père, qu'il connaissait depuis l'enfance. Il nous demeura fidèle les premiers temps. Mais ce fut plus fort que lui et il fallut à la fin que je le paie. Il me harcela ; ma mère fermait les yeux, et moi, en ces jours-là, tout m'était égal. Je n'imaginais pas ce que cela allait devenir pour moi. Je vais t'étonner : je comprends ta mère plus que tu ne pourrais le croire, non son idolâtrie de la terre, mais son dégoût de la chair. Je te bénis, toi surtout, de ne pas ressembler à ces chiens qui

m'ont harcelée. Même Balège ! Oui, ce bossu. Il se glorifie de ses bonnes fortunes et il en a. »

Elle avait appartenu à un vieil homme. Elle y avait consenti. Je n'osais pas lever les yeux vers Marie. Je demandai à voix presque basse : « Qui vous a délivrée de lui ? »

— L'angine de poitrine. Il a eu peur de mourir. Peut-être pleurerait-elle, mais je ne voyais pas ses yeux.

J'éprouvais surtout de la gêne, j'étais choqué. Je répétais avec contrainte : « Ne pleurez pas. »

— Je ne pleure pas à cause de ce que j'ai fait, mais parce que vous venez de me dire « vous ».

— Oh ! C'était sans intention. Écoute, Marie, je comprends mieux maintenant pourquoi tu me préfères. Tu es une fille qui a été livrée aux bêtes, qui leur a échappé, qui en aura toujours peur désormais.

Elle ne me répondit pas, elle avait quelque chose d'autre à me dire, je le sentais. Après un silence assez long, elle se décida :

— Ce qui m'inquiète aussi, c'est que tu es un petit chrétien. Alain, vais-je te couper de ce qui est ta vie ?

Je répétais : « ma vie ? ». Ce propos m'étonna : non le scrupule qu'il manifestait, mais je ne sais quoi d'apprêté, une certaine inflexion de voix. Je ne le démêlai pas au moment même, c'est une heure plus tard, comme je montais lentement l'escalier de la rue de Cheverus que je fus tout entier investi, puis occupé par le trouble qu'elle avait éveillé en moi. Il ne tenait pas aux difficultés d'ordre religieux à quoi elle avait fait allusion, mais au fait qu'elle les avait invoquées, suggérées ; et tout à coup, sur le palier du premier, qui sentait le gaz, où je reprenais souffle, je prononçai à voix haute : « Elle parlait faux. » L'intuition fulgurante joua tout à coup.

Je me débattis. Ce don, que je me flattais de posséder, n'était-ce pas moi qui l'avais inventé ? Ou plutôt Donzac qui m'en avait persuadé ? J'étais fou de me duper moi-même. J'essayai de me rassurer. Je repris point par point tout ce que Marie m'avait dit dans ce café, et les motifs et les causes se dégagèrent dans une lumière cruelle : entrevue préparée, c'était l'évidence, pour que j'apprenne de sa propre bouche le vol commis par son père, ce fait divers sinistre, et ce qui s'en était suivi pour elle. Aucun ragot ne la menacerait plus désormais. Elle était parée. Sans doute s'était-elle attendue à une autre réaction de ma part, une fois le coup reçu. Pourquoi ajouta-t-elle ce propos tellement inattendu de : « Tu es un petit chrétien... »

« Tu es un petit chrétien, tu es un petit chrétien... » Parbleu ! cela signifiait qu'en dehors du mariage, à quoi certes elle assurait avoir renoncé, ou plutôt à quoi elle prétendait n'avoir même pas arrêté sa pensée, rien n'était possible entre nous. C'était cela dont il fallait bien



me persuader. Je lui avais répondu légèrement de ne pas s'inquiéter du petit chrétien, qui se résignerait à être pécheur, comme il y était déjà habitué à sa manière.

— Non, Marie, ne t'inquiète pas : *Félix culpa* ! Si jamais faute fut une heureuse faute...

Pourtant Marie ne se trompait pas : je ne m'étais jamais coupé de la vie sacramentelle. Je ne pouvais en supporter l'idée. C'était étrange qu'elle l'ait deviné. Comment le savait-elle ? Qu'une femme de ce milieu, indifférente autant qu'elle devait l'être, en matière de religion, ait conclu, du peu que je lui avais dit de moi à ce sujet, que la participation aux sacrements m'était plus nécessaire que le pain et le vin non consacrés, comment le croire ? Elle le savait. Elle le tenait d'un autre. De quel autre ?

Oh ! Dieu ! Dieu ! Sur ce palier sinistre je le voyais, j'en étais ébloui. Elle m'avait menti. Simon Duberc avait dû me voir à mon insu dans la librairie et il avait dit à Marie : « Je le connais, votre pauvre étudiant, je le connais, votre ange. » Ils étaient de mèche. Après tout, elle n'avait aucune raison de me savoir atteint du mal des garçons qui croient qu'aucune femme ne peut les aimer pour eux-mêmes. M'étais-je jamais confié à Simon sur ce sujet ? Non... Oui ! Je me rappelle à propos de la foire de Bordeaux, de ces pièces anatomiques de cire, je m'étais confié. « Il le lui a répété. Et elle aussitôt a mis l'accent sur son propre dégoût. Elle joue à coup sûr contre moi. » Je me répétais : « Tu n'as aucune preuve ! Tu es victime de ce conteur arabe qui habite au-dedans de toi et qui invente indéfiniment des histoires, pour boucher les interstices entre les livres que tu lis, pour qu'un mur sans fissures te défende contre la vie. Mais cette fois, l'histoire que tu te racontes, c'est ta véritable histoire. Vraie ou inventée ? Quelle est la part de l'imaginaire ? À quel endroit précis recoupe-t-il le réel ? »

Je traversai le petit salon de maman qui séparait nos deux chambres. Bien que nous ayons depuis deux ans l'électricité, je grattai une allumette et allumai la lampe à pétrole, la même depuis l'enfance, qui avait éclairé mes lectures de ce temps-là, les leçons apprises, les préparations d'examens. Je m'assis sur le lit, tenant sous mon regard intérieur un ensemble de faits dont je me répétais : « Cela ne prouve rien... » sans m'en convaincre : oui, Marie avait préparé avec soin sa confession de ce soir au café ; oui, elle espérait avoir fait coup double, ou plutôt coup triple par son aveu : elle neutralisait d'avance tout ce qu'on pourrait me répéter sur sa vie passée ; elle se donnait les gants de paraître n'avoir aucune arrière-pensée de mariage ; mais en même temps elle m'avait rappelé ma vie sacramentelle et m'avait fait savoir sa résolution de ne pas la détruire, de sorte que si je ne pouvais me

passer de Marie il faudrait bien en revenir à l'idée de mariage... Oui mais c'était peu vraisemblable qu'elle pût l'espérer. Et puis, le goût demeurerait qu'elle avait de moi. De cela je me croyais sûr. Je ne plaisais pas souvent, mais quand je plaisais, je le savais. Je ne me trompe jamais sur le désir des autres.

Je m'aperçus que le courrier était posé sur mon lit : des journaux, une seule lettre, de maman. Je l'approchai de la lampe. Je n'ai pas le courage de la recopier. Pourquoi en imposer la lecture à Donzac ? Ce ne sont pas ces spéculations-là qui l'intéressent. Maman retardait son retour de quelques jours. Le jeu, m'écrivait-elle, en valait la chandelle. Numa Sérís renonçait à acheter la Tolose, qui est de loin la plus belle terre de l'arrondissement. (C'était son tour de traiter l'affaire.) « Il prétend ne pas avoir les capitaux nécessaires. Il les a, bien entendu, mais il se dit que la Tolose finira par lui revenir sans bourse délier, quand tu épouseras sa fille. Il n'attache aucune importance à ce que je lui ai laissé entendre de ton peu de goût pour le mariage. Évidemment il ne se doute pas de la violence de ton antipathie. À quoi bon l'en avertir ? Nous avons au moins dix ans devant nous. Tu peux changer. Tu changeras... »

Rien d'autre n'existait – pas même sa religion pharisienne et fétichiste dont il ne restait que l'écorce. Tout avait été dévoré du dedans. Mais le dedans n'avait jamais existé. Je regardai cette chambre qui était ma chambre et que rien ne marquait de mon signe en dehors des livres et des revues. C'était le papier marron qui avait toujours régné chez les miens : « Votre grand-mère adore le marron. » Aucun objet que de Saint-Sulpice : la pire des laideurs – celle que crée le manque de culture.

Je pris sur mon bureau les dernières photographies de peinture moderne que Donzac m'envoyait de Paris « pour faire l'éducation de mon œil ». Mais comment se faire une idée d'un tableau sans la couleur ? Je n'avais jamais vu d'autre toile que *Le Tintoret peignant sa fille morte* ou *Chacun sa chimère* d'Henri Martin, au musée de Bordeaux où nous allions nous abriter quand il pleuvait.

Je ne sais pourquoi j'ai pensé à ces misères, à ce moment-là, dans cette maison morte, où ce qui subsistait de vie tenait à deux vieux domestiques endormis dans une chambre des combles.

Comme chaque fois que je suis malheureux à mourir – je dis à mourir à la lettre (parce que Donzac le sait, qu'on s'est beaucoup tué dans notre famille) – je me mis à genoux contre mon lit et j'ai encore pleuré, mais cette fois le front sur une épaule invisible. Toute ma

religion ne tenait qu'à ce geste d'enfant malheureux qui pour tant d'autres serait à la fois une absurdité et une lâcheté : comme si le cerf aux abois était lâche d'entrer dans l'étang pour y échapper aux chiens ! Et moi je savais qu'il allait se faire un grand calme, et que, vivrais-je un siècle, et même si tous les philosophes et tous les savants reniaient le Christ, et même s'il ne restait plus personne avec lui, moi j'y serais encore ; non pour servir les autres, comme les vrais chrétiens, non parce que j'aime les autres comme moi-même – mais seulement parce que j'ai besoin de cette bouée pour flotter, pour me maintenir à la surface de ce monde atroce – pour ne pas couler.

C'était bien la direction de mes pensées ce soir-là, aussi longtemps que je demeurai à genoux, la figure dans mes draps. Je m'attendris. Je resongeai à cette pensée que j'avais eue à maintes reprises et même à une certaine époque, au lendemain de ma première communion, jusqu'à en être obsédé : le séminaire. Mais maman avait souverainement décidé que je n'avais pas la vocation, et mobilisé contre ces velléités tous les prêtres à qui je pouvais avoir affaire. Aujourd'hui j'avais vingt et un ans, personne n'avait pouvoir sur moi. Je me dépouillerais de tout d'un seul coup. Les propriétés, je les arracherais de moi, je les laisserais à maman. Elle les aurait toutes à elle, mais elle en mourrait. Car sa folie, c'était l'héritage éternel, c'était la mort vaincue par l'héritage. Moi écarté, nous n'avions que des cousins... L'État dévorerait tout. « Et puis, concluait-elle, la question ne se pose pas. Tu n'as pas la vocation, ça crève les yeux. » Tout ce qui était dans l'intérêt de sa passion était hors de tout débat, crevait les yeux. Mais quoi ! Je n'avais qu'à partir sans tourner la tête...

Mon Dieu, autant que je l'aie aimée, et je l'ai aimée à la folie, ce n'est pas ma mère que j'aime plus que Vous. Je ressens à son endroit une rancune qui est envenimée à jamais. Le vrai est que moi aussi, tout comme elle, je vous préfère Maltaverne, mais pour d'autres raisons que maman : ce ne sont pas les propriétés en tant que propriétés, ce n'est pas la possession au sens où elle l'entend ; je n'oserais l'avouer à personne qu'à Donzac. Je ne peux pas abandonner cette terre, ces arbres, ce ruisseau, ce ciel entre les cimes des pins, ces géants bien-aimés, cette odeur de résine et de marécage qui est pour moi (c'est fou !) l'odeur même de mon désespoir.

Telle était ma pensée de ce soir-là. J'arrachai de moi mes vêtements, je ne fis aucune toilette, je me jetai dans le sommeil, j'y coulai.

Le plateau du petit déjeuner, les rideaux tirés sur un pâle soleil d'été de la Saint-Martin, ne réveillèrent pas le même garçon désespéré. Je me sentais lucide et sec, avec une idée nette, dégagée du sommeil et de la nuit : sachant ce qu'il fallait faire, ou du moins ce qu'il fallait tenter. Marie m'avait donné rendez-vous un peu avant la fermeture de la librairie : vers six heures, je retrouverais Simon, qui lui aussi, assurait-elle, arriverait vers ce moment-là. Mais elle avait oublié ce qu'elle m'avait dit, que Simon Duberc passait à la librairie tout son jeudi après-midi, qu'il y arrivait directement de Talence, à peine avait-il déjeuné. Je devrais donc pouvoir le guetter et l'approcher avant qu'il ait pénétré dans le magasin.

C'était mon unique chance de savoir s'il y avait eu complot entre Marie et lui et si c'était le complot que j'avais imaginé. Certes il chercherait à me tromper, mais il n'y parviendrait pas, je le savais. Il était de ce petit nombre d'êtres sur lesquels j'ai reçu pouvoir – j'ai reçu pouvoir au sens absolu. C'est fou ce que j'écris là, mais je n'écris que pour Donzac qui sait de quoi je parle : « Un de ceux que tu méduses... » comme il dit. Je saurai tout très vite, si je puis demeurer une demi-heure avec lui ailleurs que dans la rue. Mais comment le rencontrer à coup sûr ? Venant de Talence par le tramway, il remontera à pied la rue Sainte-Catherine. « Je ne puis le manquer si je fais le guet dès deux heures au coin de la rue Sainte-Catherine et des Galeries, à moins qu'aujourd'hui, pour préparer leur plan de bataille, ils n'aient décidé de déjeuner ensemble... Non, elle peut dîner hors de chez elle, mais pas déjeuner, à cause de sa mère. Elle m'en a averti et c'est arrangé entre elles deux. Sa mère prépare leur déjeuner... » Donc c'est bien à la librairie que Simon à deux heures la rejoindrait. Il suffisait de commencer le guet assez tôt.

J'y fus dès une heure et demie, à l'entrée des Galeries, du côté de la rue Sainte-Catherine. Le difficile, malgré la cohue, était de passer inaperçu. J'avais l'air d'attendre quelqu'un, mais aussi d'attendre n'importe qui : un être jeune immobile sur un trottoir, c'est un appât. J'aurais pu regarder les vitrines, mais il ne fallait courir aucun risque de manquer Simon. Je souhaitais de le voir avec une passion démesurée et me défendais d'y croire, par cette superstition que j'ai depuis l'enfance que les choses n'arrivant jamais comme nous les attendons, il ne fallait pas les fixer d'avance dans notre esprit telles que nous exigeons qu'elles soient.

Elles s'accomplirent pourtant : vers trois heures, Simon fut là tout à

coup dans le champ de mon regard (il ne me voyait pas), raide comme il avait toujours été, redressé, rengorgé, avec cette attitude qui en impose, apprise au séminaire, un col dur et douteux, peut-être de celluloid, un chapeau mou noir à larges bords – pédagogue des pieds à la tête, incroyablement vieilli. Quel âge avait-il ? Quatre ans de plus que moi : vingt-cinq ans, était-ce possible ? En fait, l'expression : ne pas avoir d'âge, prenait en lui un sens absolu. C'était le vieillissement de la souffrance, d'une souffrance ininterrompue dans laquelle il baignait déjà petit garçon, qui le recouvrait visiblement aujourd'hui. Ai-je vu tout cela à ce moment-là, au premier regard ? Non, j'invente, j'invente, et pourtant ce devait être vrai. Je l'ai toujours connu comme immergé dans un liquide qui le brûlait. Ce que je n'invente pas, c'est l'étrange matière minérale fossilisée des méplats de sa face. Ce que je n'invente pas, ce fut lorsqu'il me vit le jeune sang qui tout à coup pour un instant embrasa cette figure pétrifiée et ce sourire de quelques secondes, et tout à coup cette panique : « Non, pas maintenant, monsieur Alain, pas encore », insista-t-il, comme je lui prenais la main. Je ne m'étais pas trompé : il ne fallait pas qu'il me vît avant notre rencontre à la librairie.

— Écoutez, Simon, il faut que je vous voie seul...

— Non, j'ai promis.

— Mais vous ne saviez pas que vous me rencontreriez. Cette rencontre n'a pas dépendu de vous et elle a été voulue...

— Vous voulez dire : par Dieu ? Vous êtes resté le même, monsieur Alain... Il n'y a qu'à vous regarder.

— Voulu par Dieu ? Je ne sais. Par moi, en tout cas. Je vous guette depuis une heure, je ne vous lâcherai pas. Vous direz ce que vous voudrez à Marie ou vous ne lui direz rien...

Tout à coup, à ce moment-là, je reçus l'inspiration de la parole qu'il attendait :

— Que nous importe, à vous et à moi ? C'est une autre histoire que la sienne. C'est notre histoire, Simon, c'est l'histoire de Maltaverne, c'est notre secret...

De nouveau le sang embrasa sa face fossilisée. Il répéta : « Notre secret, monsieur Alain, notre pauvre secret... »

— Écoutez, vous connaissez peut-être Prévost, le chocolat Prévost, tout près d'ici, sur les allées de Tourny. Il n'y a personne à cette heure-ci. Nous y resterons aussi peu que vous voudrez.

Il ne résista pas. Nous gagnâmes la place de la Comédie. Il tournait sa tête raide vers moi et me parlait. Il me dit qu'il n'avait rien à reprocher à M. Duport, qu'il avait pu, grâce à lui, faire à Paris sa seconde année de licence, et que grâce à M. Gaston Doumergue il avait été nommé professeur de sixième dans un collège de Seine-et-Oise : « Mais c'était compter sans mon accent. Je ne me serais jamais

douté de l'effet que ferait mon accent à Paris, surtout dans une classe de garçons de douze ans. Vous à qui j'ai entendu dire plusieurs fois : je n'aime que les arbres, les animaux et les enfants, je vous conseille de supprimer ce dernier article : vous ne savez pas de quoi ils sont capables ! » Il avait été chahuté féroceement. « Nous ne savons pas en Gironde l'effet que nous faisons à Paris dès que nous ouvrons la bouche. » Alors on l'avait nommé à Talence : « Mais même à Talence... » Marie avait promis de le corriger. Elle connaissait une méthode. Je lui dis qu'il y avait déjà un grand changement et que son accent ne choquait plus. Allait-il quelquefois à Maltaverne ?

— Pensez-vous ! Ça coûte gros... Non, ce n'est pas tant ça. Le vrai est que Madame y est tout le temps, vous le savez du reste. Il ne faut même pas lui parler de moi. Moi non plus, je vous demande pardon, mais je ne peux plus voir Madame, à la lettre... Sans compter M<sup>me</sup> Duport. Celle-là ne dessoûle pas et me fait peur. Mes parents sont venus deux fois à Talence. J'ai payé le voyage. Prudent est venu une fois, il a couché dans ma chambre, dans mon lit... Vous imaginez...

Nous entrâmes chez Prévost. Il n'y avait en effet qu'un couple à cette heure-là, qui déjeunait d'une tasse de chocolat.

« Ça va vous rappeler les goûters de M<sup>me</sup> Duport ! » dis-je en riant. Mais il ne rit pas, fermé à toute ironie, déjà méfiant et hérissé. Il beurrerait son pain avec soin, le trempait dans le chocolat, mangeait voracement, ne parlait plus. Il ne restait pas beaucoup de temps.

— C'est étrange que Marie ait voulu me tromper, dis-je. Pourquoi m'a-t-elle caché que vous lui aviez parlé de moi, qu'elle savait tout de moi par vous...

— C'est une fille qui ne dit que ce qu'elle veut dire...

— Et qui a une idée de derrière la tête en ce qui me concerne. Oui, je suis épousable, après tout !

— Oh ! Dites donc ! Elle n'est pas folle ! Le fils Gajac, cette commise de librairie ! Sans compter tout ce qu'on sait d'elle. Intelligente comme elle est... Et puis elle vous connaît, quoiqu'elle m'ait lâché un jour (vous ne lui direz pas que je vous l'ai répété) : « Si je le voulais, votre ange, si je le voulais, je l'aurais... » Même je crois qu'elle a dit : « Quand je le voudrai, je l'aurai. » Mais ça pouvait vouloir dire aussi bien...

Il parlait, la bouche pleine de pain et de chocolat. Je dis : « Me voilà sorti de la nasse. »

— Quelle nasse ? Il n'y a pas de nasse. Elle vous aime, vous savez ? Ça, en tout cas, c'est sûr. J'ai été assez jaloux, je vous en ai assez voulu... Non, ce n'est pas vrai, je ne vous en voulais pas. Au fond, j'ai toujours pensé que tout vous était dû. Alors, dites donc, on se sera rencontrés au coin de la rue Sainte-Catherine et des Galeries, c'est la vérité, après tout. Ce qu'on ne lui dira pas, c'est cette conversation

chez Prévost...

Je payai, je me levai. Il y avait à peine cinq minutes de marche jusqu'à la librairie.

— Elle ne nous croira pas, dis-je tout à coup, pas plus que moi je ne l'ai crue. Vous mentez sur les deux tableaux, Simon. À elle encore, je comprends que vous mentiez. Mais à moi !

Il murmura : « Que suis-je donc pour vous ? » Je ne répondis pas. Comme nous entrions dans les Galeries, à la dernière minute, nous décidâmes de ne jouer aucune comédie et de rapporter à Marie les circonstances réelles de notre rencontre. Dès le seuil de la librairie, pleine des clients du jeudi, elle nous vit, nous enveloppa d'un rapide et intense regard, sans répondre à notre sourire, et revint aux clients qui la harcelaient. Nous demeurâmes debout près d'une vitrine. Simon me dit : « Elle ne me le pardonnera pas. Pas plus qu'elle ne se pardonne à elle-même de vous avoir caché qu'elle savait tout de vous grâce à moi. C'est tout de même vrai que vous lui avez plu quand elle vous croyait pauvre. »

À ce moment, elle eut quelque répit et s'approcha de nous. Cette fois elle souriait et fit le geste de nous pousser vers la porte :

— Maintenant que vous vous êtes retrouvés, vous n'avez rien à faire ici. Et moi je vous gênerais.

Comme je protestais que nous reviendrions la chercher à la fermeture du magasin, elle nous l'interdit sèchement. Elle nous parlait à tous deux, en fait elle ne regardait que moi. J'existais seul. Elle me toucha le front de l'index : « Dieu sait ce qui se passe là », dit-elle, « tout ce que vous allez inventer... Mais tant pis ! En tout cas, M. Duberc n'a rien à vous dire de moi, il ne sait rien de moi. »

Un client la happa. Je croyais que Simon ne l'avait pas entendue, mais il s'exclama avec rage dès que nous nous retrouvâmes dehors :

— Ah ! Je ne sais rien d'elle ? J'en sais bien plus qu'elle n'imagine et ce qu'elle désire le plus au monde vous cacher et dont elle me croit à mille lieues...

Être celui des deux que la femme ne regarde pas, je l'ai été plus souvent qu'à mon tour et je n'en ai jamais ressenti qu'une vague jalousie – rien de cette amertume dont Simon débordait, presque de désespoir, parce que ce serait toujours ainsi pour lui, croyait-il : « Moi, mon lot, c'est la mère Duport. Adieu... » Je le retins par le bras et lui demandai de m'accompagner rue de Cheverus : « Vous vous reposerez un instant dans ma chambre... » Il me suivit, mais de mauvais gré, la tête basse. Que savait-il ? Qu'avait-il insinué sur Marie ? Je ne souffrais pas. Je voulais savoir. Oui, que tout soit au clair sur elle. C'était une curiosité détachée, comme indifférente. Mais j'avais laissé passer le moment où Simon aurait parlé par vengeance. Il ne fallait rien

hasarder. Il montait notre escalier presque avec religion. Il était impressionné.

— Oui, dis-je, l'escalier n'est pas mal. À Bordeaux, il y a deux cents ans, on savait bâtir... Mais les appartements ! Ce que nous en avons fait !

Je l'avais introduit dans le salon où Mounestet, le tapissier de ma mère, avait habillé les fenêtres, comme il disait, avec une abondance de relevés, de glands, de franges et de pompons, dont Simon était ébloui :

— C'est grandiose.

— C'est hideux. Songez, Simon, à ce qu'est la cuisine des Duberc, votre cuisine, à ces jambons pendus aux solives, à cette horloge paysanne qui bat comme son cœur, à ce vaisselier, à cette pauvreté des assiettes de terre, des couverts d'étain, à l'odeur de farine et de graisse de confit, mais surtout à cette ombre sainte où Dieu habite, celle des « pèlerins d'Emmaüs ».

— Eh bé, ça, alors ! Vous avez l'air de croire ce que vous dites...

— Un intérieur bourgeois comme le nôtre, c'est la laideur absolue. Dès qu'un paysan commence à s'élever et se soucie d'avoir un salon, il entre en bourgeoisie, c'est-à-dire en laideur.

Simon répétait : « Eh bé, alors ! »

Je l'introduisis dans le petit salon de maman :

— C'est ici que vit Madame ! dit-il avec un accent de révérence et de haine.

— Elle n'y vit plus beaucoup. Songez, Simon, à ce qu'est ma vie dans ce vieux logis mort. Nous en habitons seuls toute une aile. Mais c'est moi, je le reconnais, qui crée ce désert. J'ai toujours eu peur des autres...

— Des filles surtout ?

— Pas plus que des garçons.

— Mais pas de Marie ? Elle dit de vous : « Je l'apprivoise... »

Il eut un bref sourire aux lèvres serrées que je lui connaissais depuis son enfance.

— Ce que vous savez d'elle, Simon, qu'elle ne sait pas que vous savez...

— Oh ! monsieur Alain, oubliez ce qui tout à l'heure m'a échappé dans la colère. Ce serait mal de vous raconter... Pourtant, ajouta-t-il, ça vous aiderait aussi à la comprendre. Elle ne vous a pas tout dit de ce qui la concerne mais ce qu'elle a caché vous la rendrait peut-être plus chère, ou peut-être plus horrible... Comment savoir avec vous ?

— Qui a pu vous parler d'elle à Talence ? Et ici vous ne connaissez personne. Je ne vous crois pas.

— Eh bé ! Ne me croyez pas. Je ne vous demande rien, moi !

Il s'était raidi.



— Mais moi, Simon, je vous demande tout. Venez à mon secours, vous qui savez ce qui me la rendrait plus chère ou plus horrible. Impossible de me laisser dans ce doute. Que vais-je imaginer, maintenant ?

L'angoisse que je ressentais vraiment, je la jouais en même temps pour vaincre la dernière hésitation de Simon. Ce furent de vraies larmes qu'il vit sur mes joues et que peut-être je n'aurais pas versées si j'avais été seul. Tel je suis. Que Dieu me pardonne.

Il n'y avait rien d'étrange au hasard qui avait appris à Simon ce qu'il savait. Balège, le commis bossu, habitait le quartier Saint-Genès. Après la fermeture du magasin, le jeudi soir comme chaque soir, il rentrait chez lui par le tramway de Saint-Genès qui est celui de Talence et que prenait Simon. Ainsi échangèrent-ils d'abord quelques paroles.

— Mais lui aussi, ce Quasimodo, Marie l'occupe, le possède. Il vit seul, sans parents ni amis, je suis le premier vivant qui l'écoute, avec intérêt et même, il l'a deviné, avec une passion égale à la sienne, parler de Marie, intarissablement.

Je ne vais pas refaire ici à l'usage de Donzac le discours de Simon. Je ne vais pas recomposer la scène dans sa fausse vérité de « narration » : Que l'excès de malheur qui avait frappé cette fille, dont elle était encore accablée, dès que j'en fus informé m'ait apporté à moi un soulagement, un allègement, que je respire mieux depuis ce moment-là, c'est cela seul qu'il importe à Donzac de connaître. Cette prémonition que Marie semble avoir eue, et des scrupules du chrétien pratiquant que je suis et de ses exigences, j'en connais maintenant les raisons à travers ce que Balège a rapporté à Simon. Il n'y a eu, du moins au départ, chez Marie, aucun calcul, aucune idée de chantage au mariage dans le rappel de mes pratiques chrétiennes et de mes habitudes sacramentelles. Il aura suffi du tableau que Simon lui a retracé de mon enfance scrupuleuse, de ma mère et de sa religion espagnole, de l'atmosphère étouffante de Maltaverne, pour que cette fille qui comprend tout, qui pressent tout, ait connu mon drame, car il recoupait le sien. Fille d'un perceuteur débauché, elle l'était aussi d'une mère très dévote mais d'une religion semble-t-il plus éclairée que celle de maman. C'est qu'un religieux éminent, dont je ne dirai rien qui puisse permettre à Donzac de l'identifier avec certitude, passait chaque année les mois d'été à Soulac-sur-Mer, où résidait la famille de Marie. En fait, il dirigeait la mère et la fille. Marie devint sa secrétaire bénévole et mieux encore : un disciple aimé. Elle lui doit son goût des idées, sa culture, si inattendue chez une petite provinciale mais aussi, selon Balège, à cette époque-là, un dévouement total à ce qu'elle croyait être l'Église et qui, en fait, était un homme.

Je n'ai certes aucune raison de croire ce que Simon m'a rapporté, peut-être en les déformant, des ragots de Balège. Il me suffit de pressentir que ce tragique reflux de la Foi qui se retire d'un seul coup d'une âme qu'elle recouvrait entièrement dut être, dans le cas de Marie, lié à cette découverte (que de jeunes chrétiens l'auront faite !) que le saint à qui ils avaient cru se fier n'était lui-même en réalité qu'un pauvre être de chair, pareil aux autres, pire que les autres à cause du masque qu'il était condamné à ne pas arracher de sa face. Déconvertis par leur convertisseur... oui, j'en ai connu plus d'un. Mais je me laisse entraîner : j'invente ici ce que j'insinue. De quoi suis-je sûr dans cette histoire ? Qu'après le scandale du suicide paternel, Marie dut se retirer de certains postes qu'elle occupait dans des œuvres de jeunesse patronnées par le Père et qu'elle en souffrit, que l'ami qui la plaça chez Bard, et qui était lui aussi un dirigé et un fanatique du Père, se brouilla avec lui à cause d'elle. Ce qui s'est passé réellement, Balège n'en détient aucune preuve. Ne se serait-il rien passé entre ces deux quinquagénaires, et dont l'un était entièrement soumis à l'autre, que ce qui éclate entre deux garçons dans un bar ou sur un trottoir à propos d'une fille, j'imagine qu'il n'est besoin de rien imaginer d'autre pour expliquer l'irréligion actuelle de Marie, et en même temps la connaissance, l'expérience vécue qu'elle a de mon drame personnel...

— Et vous-même, Simon, lui dis-je, et moi-même, nous sommes victimes comme elle de ce que la parole du Fils de l'Homme, du Fils de Dieu, ne peut nous être transmise que par des pécheurs. Mais pas seulement sa Parole. Il s'identifie à eux. C'est la raison de cet échec qui dure depuis deux mille ans.

— Vous, monsieur Alain, vous avez sauvé votre foi.

— Et vous, Simon ? Croyez-vous donc l'avoir perdue ?

Il ne répondit pas, masqua un instant sa face de ses deux mains monstrueuses. Il soupira :

— Qu'est-ce qu'avoir la foi ? Qu'est-ce que la perdre ? J'ai cru que je l'avais perdue. M. Duport m'avait fait faire par un de ses amis professeur à la Sorbonne un tableau synoptique de toutes les impossibilités que Dieu soit. Ne riez pas : vous ne connaissez rien aux sciences modernes, monsieur Alain, ni moi non plus...

— Mais il y a pour nous deux une autre impossibilité : c'est qu'il n'y ait pas eu à un moment donné, quelqu'un qui a dit certaines paroles...

— À qui on prête certaines paroles.

— Oui, et certains gestes.

— Nous sommes les derniers à y attacher de l'importance. Vous n'êtes jamais sorti de votre trou, monsieur Alain. Si vous saviez ce que tout ça est inexistant à Paris, à quel point c'est une affaire finie...

— Mais vous et moi, nous savons que ça existe...

— Qu'est-ce que vous appelez « ça » ? ce qu'on vous a seriné depuis

l'enfance, et qu'à moi on m'a ingurgité dès le petit séminaire ?

— Non, Simon : ce qui résiste au contraire à ces formules, à ces mécaniques verbales, à ce dressage, et qui ne relève pas de l'automate en nous... Mais vous me comprenez. Vous êtes le seul à pouvoir me comprendre !

Il me demanda à mi-voix avec une ardeur contenue : « Qu'est-ce qui vous le fait croire ? »

Mais à quoi bon servir à Donzac une conversation arrangée et retouchée et dont l'essentiel d'ailleurs me venait de lui ? Ce qui a compté dans la rencontre de ce soir-là, ce qui a peut-être changé ma vie, ce qui l'a rendue à jamais différente de ce qu'elle eût été si ce spectre, Simon, n'y avait pas reparu, je voudrais le cerner, l'isoler du contexte... ou plutôt non ! Il faudrait écrire : ce qui a empêché ma vie de changer au moment où Marie allait en dévier le cours, ce qui a fait rentrer dans son lit le ruisseau landais entre ses aulnes pareils à des gardiens incorruptibles... Je suis sûr que c'est ce soir-là, et non plus tard, que Simon m'a rendu capable de traiter ma mère en ennemie, car c'est bien dans ce petit salon de la rue de Cheverus qu'il m'a ouvert les yeux ; or il n'en a jamais plus passé le seuil, ma mère étant revenue de Maltaverne, le surlendemain, après l'achat de la Tolose.

Désormais, j'allai chaque jeudi, vers quatre heures, chez Bard où Simon m'attendait. Marie en proie aux clients me souriait de loin. Nous sortions, Simon et moi. Je l'amenais chez Prévost. Je ne m'asseyais pas en face de lui pour ne pas le voir tremper son croissant beurré dans le chocolat. Nous retrouvions Marie après la fermeture de la librairie, non plus dans son café du coin de la rue Esprit-des-Lois (depuis le retour de ma mère nous étions devenus prudents) mais dans le salon glacé de la rue de l'Église-Saint-Seurin.

Mais il faut d'abord que Donzac sache ce que Simon m'avait livré, ce soir où il vint rue de Cheverus. Ce secret, lui-même le tenait de Prudent, son frère, qui le lui avait raconté lors de son unique visite à Talence. Ma mère n'était point si persuadée que je l'avais cru de ma soumission et de sa victoire finale. À vingt et un ans, je pouvais être la proie du premier venu, de la première venue. Le risque était que quelqu'un, attiré par ma fortune, me mît le grappin. Mon hostilité au mariage ne la rassurait plus parce qu'elle comprenait que le mariage était pour moi l'unique défense sûre contre le Pou. Les années dangereuses, croyait-elle, c'étaient celles de ma vie d'étudiant à Bordeaux. Que je ne fusse pas une proie facile, elle le savait. Elle connaissait cette force d'inertie que j'opposais à toute tentative de séduction. Mais il suffirait d'une rencontre pour éveiller en moi un homme pareil aux autres, pire que les autres. Tant que je ne serais pas

revenu à Maltaverne, que je n'y serais pas revenu pour toujours, rien ne serait gagné. Quand elle m'y aurait ramené enfin, que j'y aurais jeté l'ancre à jamais, alors tout s'accomplirait de ce qu'elle avait résolu.

L'important, comme elle l'expliqua au vieux Duberc (c'est de lui que Prudent tenait tout ce qu'il rapporta à son frère), était de ne pas se laisser surprendre. « Je ne l'ai plus en main, répétait-elle, je sens qu'il m'échappe. » Si je décidais de me marier, selon maman, le pire serait que je fisse un choix convenable qui ne soulèverait aucune critique. Mais même alors, elle saurait bien découvrir des impossibilités : il y a toujours des impossibilités. Je devrais me soumettre à son veto qui serait absolu. Elle tirait toute sa force de mon incapacité à mener mes affaires, à y arrêter seulement ma pensée. En dépit de mes succès scolaires dont elle s'enorgueillissait le jour de la distribution des prix, elle me jugeait selon l'échelle de valeurs qui avait cours chez les siens : la même que celle du Père Grandet. Rien n'a changé en France depuis Balzac. « Un pauvre être », voilà ce que j'étais pour maman en dépit de toutes mes lectures.

Si donc je m'obstinais, elle se retirerait sur ses terres de Noaillan, et me laisserait seul avec mes deux mille hectares sur les bras. Ce ne serait pas le pire : pour que je n'aie aucun recours, elle avait obtenu la promesse des Duberc qu'ils la suivraient à Noaillan, de sorte que je n'aurais rien d'autre à faire que de me soumettre, ne pouvant me passer à la fois de ma mère et de mon régisseur. Ce serait pour mon bien, elle me sauverait malgré moi. Je croyais l'entendre : « Je t'ai porté et je te porterai jusqu'à la fin de ma vie. »

Simon avait d'abord parlé d'un ton détaché et comme par devoir : « Il faut que vous sachiez, monsieur Alain... » Mais une rancune accumulée depuis sa petite enfance contre « madame » sourdait peu à peu à travers chaque mot. Quant à ce que je ressentais moi-même... Maman n'avait pas besoin d'être là pour me frapper d'une sorte de stupeur. Elle me tenait, elle avait raison de n'en pas douter. Je soupirai : « Il n'y a pas de remède ! »

— Mais si ! monsieur Alain, il y a un remède. C'est Marie qui en a eu l'idée. Elle vous délivrera si vous y consentez.

Il s'entêta à ne rien vouloir m'en dire : c'était à elle, et non à lui de m'exposer le plan qu'elle avait conçu. Tout à coup, après un silence, il me dit avec une brusque passion, comme assourdie : « Pour moi je vous jure, monsieur Alain, que si jamais vous vous trouviez sans régisseur, sans personne, eh bien, vous savez je connais les limites aussi bien que mon père. Faites-moi signe, j'accourrai. Oh ! ne croyez surtout pas que je quitterais tout pour vous. Non, mais je renoncerais à l'enfer qu'est ma vie à Talence pour retrouver Maltaverne... »

— Et Maltaverne, c'est moi.

Il détourna la tête, se leva : « À jeudi, à la librairie. »

J'écoutai décroître le bruit des pas de Simon dans l'escalier, puis se refermer la lourde porte. J'émergeai de ma stupeur qui était à demi jouée, ou enfin qui était celle que je laissais paraître dès que maman entrait en scène. Mais ce soir-là, quand je fus seul, je cédaï à une sorte de rage froide non pas contre elle seule, mais contre Marie qui se permettait d'avoir un plan : c'était l'irritation de celui qui passe pour le plus faible et qui inspire de la pitié aux femmes, alors qu'il déborde au-dedans de lui d'une force infinie. « Elles verront ! elles verront ! » Que verraient-elles ? L'important serait de garder ma tête froide. Ce que j'avais appris d'heureux ce soir-là c'était que Simon quitterait tout à mon premier appel. « Pour échapper à son enfer », m'avait-il dit. Peut-être... Mais il ne le ferait pour personne d'autre. Quoi qu'il pût advenir, je ne serais pas seul.

Ma mère revint de Maltaverne le surlendemain, encore toute fumante du combat soutenu pour l'achat de la Tolose : cent hectares de pins et de chênes centenaires à cinq kilomètres du village. Numa Séris en avait jugé le prix excessif. Elle ne doutait pas quant à elle d'avoir fait un excellent placement. Après le dîner, nous nous assîmes au coin de son feu dans le petit salon. Je lui demandai, du ton distrait que je prends quand il s'agit de questions de cet ordre, d'où venait l'argent qui lui avait permis d'acquérir la Tolose.

— Oh ! j'ai pris dans les réserves que j'ai toujours.

— Oui : les poteaux de mine, la récolte de gemme de cette année. Sans compter cette coupe de pins au Brousse...

Elle me regarda. J'avais ce visage absent qui lui était familier et qui sans doute la rassura.

— L'important, dit-elle, c'est d'avoir l'argent, non de savoir d'où il vient...

— C'est important pour moi. Si tu as payé la Tolose sur tes revenus personnels de Noaillan, la Tolose est à toi. Si c'est sur les revenus de Maltaverne...

Elle eut une « bouffée ».

— Qu'est-ce que tu vas chercher ? Nos intérêts sont confondus, tu le sais bien.

— Mais ils ne se confondent pas avec l'intérêt de l'État. Ce serait tout de même raide d'avoir un jour à payer des droits de succession sur la Tolose qui en fait m'appartient. Et puis nos intérêts ne se confondront pas toujours : je n'ai pas fait vœu de célibat.

Le silence qui suivit, je me gardai de le rompre. Il dura longtemps, enfin il me semble. Puis maman dit à mi-voix : « Quelqu'un te monte la tête. Qui te monte la tête ? »

Je pris l'air le plus étonné dont je fusse capable. Je rappelai à maman que je venais d'avoir vingt et un ans, que je n'avais besoin de personne pour me poser certaines questions. Là-dessus, elle éclata, dénonça mon ingratitude : elle avait géré notre fortune avec une prudence et un bonheur qui étaient partout cités en exemple, elle l'avait incroyablement accrue ; elle se retirerait à Noaillan si je le souhaitais et ne se mêlerait plus de rien. Je demeurai froid devant cette menace. Je hochai la tête et même je souris. Maman quitta le petit salon, gagna sa chambre et en poussa le verrou selon un scénario immuable, dont j'étais résolu, ce soir-là, à rompre l'ordonnance : je n'irais pas, comme d'habitude, frapper à la porte et supplier : « Maman

ouvre-moi ! »

Je mis une bûche au feu et demeurai immobile dans un état de désespoir calme qui était comme l'envers de la paix que donne Dieu et dont j'avais eu à certaines heures le pressentiment. Mais je m'en éloignais chaque jour un peu plus ; ou plutôt « les biens de ce monde » épaississaient leur cocon autour de moi qui m'érigeais contre ma mère en juge implacable, et pourtant nous étions à deux de jeu pour la possession de cette terre qui est à tous et à personne, et qui, elle, nous possédera.

Cette fois elle ne gagnerait pas. Maman ne gagnerait plus jamais. Peut-être le pressentait-elle. Je me rappelai son exclamation : « Quelqu'un te monte la tête ! » Comme elle faisait toujours, à peine débarquée elle avait dû interroger Louis Larpe et sa femme sur mon comportement. Le dîner commandé pour une dame puis décommandé au téléphone une heure plus tard par la dame elle-même, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour bouleverser maman. J'en eus la preuve à ce moment même. J'entendis le bruit du verrou de sa porte qu'elle ouvrit. Elle n'attendait pas que je vinsse lui demander pardon, elle faisait les premiers pas. Elle reprit sa place en face de moi comme si rien ne s'était passé entre nous.

— J'ai réfléchi, Alain. C'est vrai que j'oublie ton âge et que je te traite trop comme le petit garçon que tu n'es plus. Je te déchargeais de tout, je ne t'associais à rien. C'était ce que tu voulais. Mais quel bonheur si tu consentais enfin à t'intéresser à ce qui sera ton devoir d'état ! Tu ne m'auras pas toujours.

Elle se tut, croyant que j'allais me lever pour l'embrasser, mais je demeurai immobile et silencieux. Elle me rappela alors que jusqu'à la mort de Laurent, elle n'avait pas acheté un hectare ni fait le moindre placement que ce ne fût comme notre tutrice et en notre nom à nous deux. Depuis que Laurent n'était plus là et jusqu'à l'achat de la Tolose, il ne s'était agi que de lopins sans importance. Pour la Tolose, il avait fallu faire vite, le vendeur menaçant de se raviser. Elle avait dû signer l'acte et verser l'argent le jour même, mais elle reconnaissait qu'elle avait eu tort d'agir avec tant de hâte. Elle allait faire le nécessaire et restituerait sur ses biens propres à la caisse de Maltaverne le prix de la Tolose.

— Et si jamais tu te maries, la Tolose sera mon cadeau personnel. Mais on ne se marie pas à vingt et un ans.

— Parce que c'est l'âge de la caserne. Cela aussi m'aura été épargné : j'aurai coupé à tout. Peut-être ne couperai-je pas au mariage.

— Non, je l'espère bien.

Je ne manifestai mon accord par aucun mot, par aucun signe, le silence entre nous devint insupportable. Nous nous levâmes, et nous souhaitâmes une bonne nuit.

Dix heures n'avaient pas encore sonné. Je songeai que chacun dans notre chambre nous aurions l'esprit occupé du même être : pour maman c'était la créature inconnue que j'avais invitée un soir en son absence et qui m'avait changé au point que je venais de lui demander des comptes à propos de la Tolose ; mais à moi aussi cette femme m'était inconnue bien que je l'aie tenue quelques instants dans mes bras, que j'aie cru être aimé d'elle : elle m'avait menti, elle savait que je le savais et n'avait encore rien tenté pour connaître ce qui se passait en moi...

Depuis ma rencontre avec Simon, je n'étais pas revenu à la librairie : trois jours déjà ! Marie avait dû y voir le signe de sa condamnation et elle ne luttait pas. Le ramier sauvage qu'elle avait apprivoisé avait pris peur, s'était envolé : elle tâcherait de m'oublier. Telle était la réaction que je lui prêtais. Et puis je me souvenais de ce que Simon m'avait dit du plan de Marie pour que je ne fusse pas réduit à épouser le Pou. Le plan de Marie, conçu par Marie.

J'avais résolu de faire le mort jusqu'au jeudi, jour de notre rendez-vous avec Simon. Mais le lendemain, au retour de la Faculté, je n'y tins plus. J'essayai de résister. Je fis halte, comme presque chaque jour, à la cathédrale qui se trouve sur ma route : c'est même un raccourci que de la traverser. Moi, je m'y attardais. C'était l'endroit du monde où je me sentais le plus à l'abri du monde et comme immergé dans cet amour sans rivage dont j'étais séparé à jamais, moi le jeune homme riche « qui s'éloigna triste parce qu'il avait de grands biens ». Ce jour-là, je ne m'y attardai pas. Je remontai la rue Sainte-Catherine jusqu'aux Galeries Bordelaises. Je n'avais pas encore passé le seuil de la librairie que Marie m'avait vu ; et moi je vis au premier regard qu'elle avait souffert. La souffrance l'avait vieillie. Ce n'était plus une jeune fille, non plus une jeune femme : une créature souffrante depuis des années mais en ce moment souffrante à cause de moi. Je connais, et Donzac connaît ce trait de ma nature, je ne sais s'il est très singulier ou s'il est commun à beaucoup d'hommes : quand je tiens à quelqu'un, ce besoin que j'ai de sa souffrance pour être rassuré. Je ressentis à l'instant même une grande paix, avant que nous ayons échangé aucune parole. Il n'y eut entre nous qu'un furtif serrement de mains. Je lui dis de me retrouver chez Prévost dès qu'elle serait libre et tuai le temps jusqu'à ce moment-là, errant comme un chien perdu à travers le labyrinthe de ces quartiers morts de Saint-Michel et de Sainte-Croix. Puis j'attendis chez Prévost, devant ma tasse de chocolat, tout à la joie animale du repos. Enfin elle entra. « Elle s'était mis du rouge » comme aurait dit ma mère sur un ton de condamnation.

— Je ne suis pas venue pour me défendre. Vous croirez ce que vous



voudrez... Mais non que j'ai obéi à des motifs inavouables. Je savais que si vous retrouviez Simon Duberc sans que je fusse là, notre histoire serait finie avant d'avoir commencé...

— Moi aussi Marie, je vous ai menti. Nous nous sommes trompés mutuellement pour ne pas nous perdre.

— On ne perd que ce qu'on a possédé. Non, Alain, je ne t'ai pas perdu.

Elle ne m'avait pas perdu, mais elle voulait me sauver. Elle me croyait menacé de mort, si la mort pour un homme est de se trouver malgré lui lié à une femme qui lui fait horreur, au degré où le Pou me ferait horreur. Ma mère savait que le temps travaillait pour elle, que chaque année gagnée la rapprochait de l'accomplissement d'un rêve caressé à toutes les minutes de sa vie.

— Il faut la prévenir puisque nous avons la chance de savoir par où elle attaquera... Mais d'abord, Alain, il faut que vous-même, de qui tout dépend, sachiez si vous êtes avec nous qui voulons vous délivrer. Simon Duberc m'assure que vous y êtes résolu. Peut-être l'étiez-vous le soir de votre rencontre et l'êtes-vous moins aujourd'hui ?

Elle cherchait mon regard, mais comme nous étions assis côte à côte, il m'était facile de le dérober. Je lui dis que j'étais résolu à tout et à rien, que je ne retournerais plus jamais sous un joug auquel j'avais déjà échappé en esprit, mais que je réservais mon jugement sur les moyens qui allaient m'être proposés.

Je ne sais trop comment à partir de là, ce fut surtout de Simon Duberc qu'il fut question entre nous. Elle me parla de lui avec abandon et je crois sans arrière-pensée, et ce qu'elle m'en rapporta donnait son sens à cette offre de Simon de tout quitter non pour me suivre « mais pour échapper à l'enfer de Talence ». Pauvre Simon. Son enfer était au-dedans de lui. Il avait été à Paris au bord du suicide. Il l'était toujours, retenu seulement par ce qui subsistait de foi en lui et qui l'avait gardé contre toutes les tentatives de ses nouveaux maîtres pour se servir de lui. Ils lui avaient suggéré d'écrire les confessions d'un petit paysan détourné de sa vraie voie par une dévote riche. Le plan du livre lui aurait été fourni, et il n'aurait eu qu'à en remplir en quelque sorte les casiers. Simon se cabra, on n'insista pas, et comme il donnait toute satisfaction au secrétariat, on le supporta... J'éclatai soudain :

— C'était donc pour parler de Simon que je vous aurai attendue plus de deux heures cet après-midi, que je me serai crevé dans le dédale de ces quartiers sinistres...

— Oui, c'est vrai que je vous parle de lui parce que je n'ose pas vous parler de nous, parce que je sais ce que vous allez croire... mais comment pourriez-vous le croire ? Vous savez de qui je suis la fille, les années que j'ai de plus que vous, ce que j'en ai fait, ou plutôt ce qu'on

a fait de moi durant ces années-là – ce que de vieux hommes ont fait de moi. Ah ! Ce que j'étais à votre âge, Alain, ce que j'étais...

Non, elle ne jouait pas à ce moment-là, ou alors quelle comédienne ! Ce qui dut lui être horrible, ce fut mon silence. Je ne protestai pas, non par insensibilité mais parce que mes paroles de garçon bien élevé, les seules qui me venaient à l'esprit, eussent été pires que des injures.

Il fallait, me dit-elle, que je fusse assuré qu'en se mêlant de cette intrigue elle ne cherchait pas son intérêt, sinon cette sorte de plaisir que nous avons à délivrer une mouche avant que l'araignée l'ait dévorée. Enfin elle en vint à son plan de bataille : dès le prochain séjour de ma mère à Maltaverne, je lui annoncerai par lettre mes fiançailles avec « la libraire de chez Bard ». Marie consentait à ce que je me serve d'elle qui était bien en effet le genre de femme dont ma mère pouvait avoir le plus horreur : son milieu, son âge, ce que maman aurait vite fait de découvrir sur cette famille, sur le passé de Marie, il n'en fallait pas tant pour qu'elle me mît le marché en main ; et comme je lui tiendrais tête, pour qu'elle se retire sur sa terre de Noaillan et qu'elle emmène avec elle les Duberc.

Ici j'interrompis Marie : il me paraissait incroyable que les Duberc pussent être détachés de Maltaverne : ils y adhéraient comme l'huître à sa valve. Selon Marie, il n'y avait rien à redouter de ce côté-là : le vieux Duberc savait qu'il ne s'agissait que d'une ruse pour m'empêcher de tomber dans les filets d'une mauvaise femme de la ville. Lui aussi, comme « la mistress », rêvait de régner un jour sur le domaine de Numa Séris, et il se croyait irremplaçable. Il ne doutait pas que dès la première semaine je le rappellerais.

Je demandai après un silence :

— Croyez-vous qu'elle ne parera pas le coup ? Vous ne connaissez pas ma mère.

— Je vous connais, vous, Alain. Sa force est faite de votre faiblesse. Vous êtes le maître de tout. Vous tenez tout, mais elle vous tient.

Je ne protestai pas. Marie se leva et sortit seule. Il ne fallait pas qu'on nous vît ensemble. Nous convînmes de nous retrouver jeudi avec Simon à la librairie.

Bien que je ne fusse pas en retard pour le dîner, maman, sur le palier, guettait mon retour. Je vis sa grande figure blême penchée sur la rampe : « Ah ! te voilà ! » Elle ne s'éloignerait plus, elle me garderait à vue, voilà ce que serait sa première défense. Or je n'imaginai réalisable le plan de Marie que durant un séjour de maman à Maltaverne. Il fallait que ce fût par lettre qu'elle apprît mes fiançailles. L'affronter à visage découvert, je n'oserais jamais. L'oserais-je, ce serait courir le risque d'être très vite démasqué. Je ne lui avais jamais menti sans qu'elle m'en fît honte aussitôt.

Durant tout l'hiver, sans me faire espionner, sans recourir à aucune filature, elle sut chaque jeudi que je sortais d'un conciliabule avec ses ennemis inconnus. Les soirs où Marie me guettait derrière sa porte, rue de l'Église-Saint-Seurin et m'introduisait dans le salon glacé, et qu'au retour j'allais donner à ma mère, si tard qu'il fût, le baiser rituel et obligatoire, j'avais beau d'abord m'arrêter au lavabo de l'office, me laver la figure et les mains, ma mère m'attirait à elle, me flairait, reconnaissait sur moi une odeur étrangère. Non qu'elle m'en ait jamais rien dit. Je savais qu'elle savait. Nous étions atrocement transparents l'un à l'autre.

Elle eut d'ailleurs cet hiver-là une preuve irrécusable que je la trompais. Moi qui détestais de danser, j'acceptais sans rechigner toutes les invitations, et presque chaque soir revêtais mon smoking ou mon habit. Ma mère qui, au départ, m'avait dit : « Tu me raconteras... » m'interrogeait à mon retour. Elle voulait tout savoir de la fête et avait vite fait de deviner que je ne savais rien parce que je n'y avais pas été ou que je n'y étais demeuré qu'un instant : ce qu'une facile enquête lui confirmait. Je ne faisais jamais que traverser les bals. Il y avait cette autre preuve, qu'elle ne me voyait plus communier, que je m'arrangeais pour n'assister jamais aux mêmes messes qu'elle. Même à Noël, je fus invité par un camarade à un réveillon à la campagne.

Louis Larpe remettait toujours à maman le courrier qu'elle triait elle-même. Il n'y eut jamais aucune lettre suspecte. Elle ne releva ni la piste de Marie, ni celle de Simon. Nous ne sortions plus jamais ensemble. Nous avions renoncé à nous rejoindre chez Prévost ou au café de Marie, au coin de la rue Esprit-des-Lois. Nous nous retrouvions soit à la librairie, après la fermeture, dans le « cagibi » de Marie, soit dans le salon de la rue de l'Église-Saint-Seurin. Comme il n'était pas question pour Simon de remettre les pieds rue de Cheverus, ce fut moi qui, à la belle saison, allai quelquefois le retrouver à Talence. Il y avait pris pension chez une veuve dans une de ces maisons sans étage que les Bordelais appellent échoppes. Il avait résisté longtemps à l'idée de m'y recevoir : incroyable distance qui s'établit entre les classes avec le consentement des pauvres et souvent contre la volonté des riches honteux de leur richesse, comme je l'étais.

C'était une chambre banale, meublée d'acajou, qui donnait sur un jardin de curé, et au-delà il y avait la route de Bayonne. Partout des revues, des livres, non des romans ni des poèmes, mais le *Pascal* de Boutroux, la *Vie de sainte Thérèse* par elle-même, le *Saint François d'Assise* de Joergensen, un saint Jean de la Croix... Il me dit à ma première visite, comme je m'étonnais de ces livres : « Je refais mon éducation religieuse, grâce à vous », et changea aussitôt de propos. Je me rendis compte, Ce jour-là, qu'il y allait de la vie pour lui que ce rêve s'accomplît : moi et lui à Maltaverne. C'était un rêve fou et

pourtant réalisable.

Bien qu'il fût le plus impatient de nous trois, il ne croyait pas que Marie eût raison de vouloir sans plus tarder entrer en action et que j'exige de ma mère qu'elle me laisse seul faire un voyage à Paris ou à Nice, d'où je lui annoncerai mes fiançailles. Il paraissait très important à Simon que la bombe éclatât durant un séjour de ma mère à Maltaverne qui n'est éloigné de Noaillan que de quelques kilomètres, de sorte que son déménagement immédiat et spectaculaire et celui des Duberc se feraient sur l'heure. Nous n'aurions pas longtemps à attendre : malgré son parti pris de ne plus me laisser seul, ma mère devrait se rendre à Maltaverne pour le règlement des gemmes et des poteaux de mine et pour compter les pins de diverses coupes.

Nous n'avions pas prévu qu'avec la De Dion elle pouvait partir à l'aube et être de retour à Bordeaux le soir même. Deux fois elle coucha à Maltaverne mais une seule nuit et n'y fit pas un vrai séjour. Ainsi s'écoula cette vingt-deuxième année où par degrés insensibles Marie fit de l'ange-enfant un être pareil aux autres hommes ; mais l'enfant survivait à ces actes, il revenait, à peine étaient-ils accomplis, non pour maudire Marie : il se blottissait contre elle, il se faisait bercer.

Du moins aurai-je eu la consolation, cette année-là, de voir Simon s'ouvrir à l'espérance. Ce que serait sa vie à Maltaverne, il l'envisageait comme une retraite où lui et moi, que je fusse présent ou absent, nous chercherions ensemble, nous finirions par trouver : oui, nous ferions ensemble la découverte. Quelle découverte ? Il disait que j'avais éclairé pour lui une évidence : c'est que presque tout de ce que les ennemis de l'Église haïssaient dans l'Église était en effet haïssable et l'avait toujours été, à tous les moments de l'histoire humaine, comme l'était la religion pharisaïque de Madame. Ils s'acharnaient contre des structures que d'autres adoraient, comme Huysmans, fou de grégorien. Et ces adorations étaient aussi vaines que ces malédictions. Nous deux nous savions qu'à un certain moment de l'Histoire, Dieu s'était manifesté et qu'il se manifestait encore dans des destins particuliers d'hommes et de femmes qui avaient un trait commun, celui d'épouser étroitement la croix.

— Ce qui vous est interdit à vous, monsieur Alain, parce que vous êtes le jeune homme riche. Mais non à moi. Moi je suis pauvre et je resterai pauvre. Il ne faudra pas que vous me donniez un sou de plus que ce que Madame donne à mon père. Je bénéficierai en plus de ces grâces de lumière que vous avez, de ces inspirations.

Je le mettais en garde contre l'illusion qu'il existe des méthodes assurées pour atteindre Dieu sensiblement ; je lui rappelai qu'il n'est rien au monde qui relève moins de notre volonté, et que le désir que

nous en avons trahit la recherche d'une délectation qui nous ramène à ce que nous voulions fuir.

Rien donc ne se passa. Comme c'était ma seconde année de licence, je trouvais un alibi à toutes mes difficultés dans la préparation de l'examen. Marie et Simon ajustaient leur plan de bataille aux occasions offertes par les grandes vacances. Ils ne pouvaient concevoir qu'un garçon de vingt-deux ans hésitât à voyager sans sa mère – et pas seulement à cause de la peine qu'elle ressentirait, mais parce que lui-même était encore cet enfant qui s'affolait lorsque sa mère le laissait seul un instant dans le wagon pour aller acheter un journal : en voyage plus encore que dans la vie de chaque jour, elle le déchargeait de tout. Mais elle ne m'avait jamais aidé dans mon travail d'étudiant comme le fit Marie durant cette période d'avant l'épreuve écrite où je la retrouvai chaque soir rue de l'Église-Saint-Seurin après la fermeture de la librairie. J'avais obtenu de ma mère que l'heure du dîner fût reculée.

Ainsi s'écoula cette année que nous avions voulue dramatique, et qui fut sans histoire – sauf la nôtre, au-dedans de chacun de nous, et dont je ne puis rien dire, pas même de la mienne, qui ne soit imaginaire, ou qui ne soit arrangé pour intéresser Donzac. Il me semble que mon âme était comme en veilleuse, que la préparation de l'examen m'avait fait mettre tout le reste, et même Dieu, entre parenthèses. Je ne m'interrogeais plus au sujet de Marie parce qu'elle souffrait.

Et même Dieu... Ici encore Donzac retrouvera son influence. Il professait qu'il fallait parfois accorder à la nature des vacances. Je savais que Marie était triste parce que, entre nous deux, tout devait finir, mais elle avait gardé du temps qu'elle travaillait pour le Père X..., le souvenir d'un mystique qui avait échafaudé une doctrine sur ce qu'il appelait « le sacrement du moment présent ». Elle me disait : « Cette minute m'est donnée, tu es là, je suis là, je ne regarde pas plus loin. »

Non que durant cette période, je n'aie parfois ressenti des doutes au sujet de Marie. Elle m'avait menti, elle pouvait me mentir encore. Je l'imaginais fort capable de jouer la créature souffrant à cause de moi qui était précisément celle dont j'avais besoin moi-même pour ne pas souffrir. Peut-être ne m'avait-elle pas tout découvert de son plan. Peut-être comportait-il des ruses connues d'elle seule et me trouverais-je un jour lié à elle pour le temps et pour l'éternité. Mais je me méfiais, je ne serais pas pris de court, elle ne me tiendrait qu'autant que je le voudrais... Seul de nous trois, Simon débordait d'espérance.

Ce fut à l'époque où nous nous y serions le moins attendus que tout commença. En juillet, j'avais été reçu à ma licence avec mention. Comme je refusais d'accompagner maman à Dax où elle aurait dû faire une cure, elle y renonça pour ne pas me perdre de vue, et nous nous retrouvâmes bec à bec, et sans presque nous parler en dehors des propos inévitables, dans ce Maltaverne d'août que le feu du ciel rendait inhumain ; et nous devenions pareils à ces oiseaux nocturnes qui ne sortent de leur repaire qu'au crépuscule.

Marie prisonnière de sa librairie m'avait dit adieu avec larmes, mais un projet fou que nous avait soufflé Simon lui donnait, disait-elle, le courage de vivre dans un Bordeaux où je ne serais plus. Elle me reverrait bientôt et elle connaîtrait enfin Maltaverne.

Ma mère s'était résignée à tenir la promesse qu'elle avait faite depuis longtemps au vieux Duberc de l'accompagner à Lourdes au pèlerinage diocésain du 17 au 20 août. Ce qui enchantait les Duberc, tout en leur faisant peur, c'est que le voyage se ferait dans la De Dion : Louis Larpe et sa femme étant en congé, je serais seul à Maltaverne avec Prudent (mais il était notre complice), servi par la femme de Prudent, marié depuis janvier dernier, une ilote tremblante devant lui et qui certes se tairait s'il lui donnait l'ordre de se taire. Les maisons bourgeoises du bourg seraient presque toutes vidées de leurs habitants, soit que ces dames fussent à Lourdes, vieilles brebis pressées autour de M. le Doyen, ou dans quelques villégiatures de la montagne ou de la mer.

Marie et Simon logeraient chez les Duberc. Nous ne regardions pas au-delà. Ce qui se passerait entre nous, puis avec ma mère à son retour, je m'interdisais d'y arrêter ma pensée. Je voyais bien qu'en revanche ma mère, à mesure que l'heure de son départ approchait, s'inquiétait de me laisser seul à Maltaverne. Pourquoi, me disait-elle, ne pas aller passer ces trois jours à Luchon où elle me rejoindrait après avoir confié les Duberc à M. le Doyen ? Je dus mettre dans mon refus une âpreté qui la froissa mais surtout, je le sais aujourd'hui, qui l'avertit qu'il y avait anguille sous roche. Je prétendis que je me faisais une joie de ce tête-à-tête avec un Maltaverne inespérément vidé de toute sa substance humaine. Elle ne m'appelait plus « diseur de riens », elle m'observait, cherchant ce que pouvaient recouvrir ces propos fous.

— Que feras-tu pendant ces trois jours ?

— Je marcherai. J'irai une fois encore voir le vieux de Lassus pour

observer ce que je serai dans soixante ans quand je serai le vieux de Maltaverne.

Je tremblais que maman ne se ravisât et trouvât un prétexte pour ne pas partir. Je ne respirai que lorsque j'entendis s'éloigner sur la route le bruit du moteur de la De Dion et que, seul sur le perron, je respirai avec délice la brume annonciatrice d'un jour torride, d'un jour interminable d'attente. Simon et Marie arriveraient par le train du soir. Prudent irait seul les accueillir à la gare et les amènerait à Maltaverne par un raccourci à travers bois, toujours désert le soir.

La femme de Prudent fit à fond la chambre de ses parents, mit au lit les plus beaux draps. Je lui dis de préparer à tout hasard au château (comme elle appelait la maison) la chambre à donner où la dame serait mieux à cause du cabinet de toilette. Elle obéit sans manifester d'étonnement.

Je ne voudrais rien écrire ici, concernant cette soirée et cette nuit, qui ressemblât à une de ces narrations dont André Donzac au collègue était jaloux. Pourtant il faut que ce témoin de ma vie sache que ce fut l'instant qui l'éclaire, cette vie, qui lui donne sa signification parce que ce fut une nuit de péché et pourtant une nuit de grâce.

J'avais pris sa valise et l'avais précédée dans la chambre d'amis sans lui demander son avis ni celui de Simon. Dans sa robe claire d'été, sous son chapeau de paille, elle était une autre Marie que celle de chez Bard, la jeune fille que je n'avais pas connue, que d'autres avaient connue. Ce ne fut qu'une brève souffrance.

Nous nous retrouvâmes tous les trois à la salle à manger pour un repas rapide et silencieux. Ce fut elle qui me demanda de faire le tour du parc. Elle s'arrêta sur le perron. Je jetai sur ses épaules ma vieille pèlerine de collégien. Elle descendit les marches lentement. Elle me dit : « Tout m'était connu d'avance par vous. Tout est bien pareil à vous. » Je lui assurai que si elle avait été déçue, je ne le lui aurais pas pardonné.

Elle ne connaissait que les pins de Soulac, souffletés par la mer, auprès desquels ceux de Maltaverne ressemblaient à des géants. Je lui tenais le bras pour qu'elle ne s'écartât pas de l'allée. « C'est le gros chêne ? » Elle l'avait reconnu, bien que ce fût un chêne pareil à beaucoup d'autres ; j'y appuyai mes lèvres selon le rite, puis nous échangeâmes avec Marie notre premier baiser.

« Ce que j'aime tant à Maltaverne... » Sur ce thème j'étais inépuisable et Marie avait eu déjà les oreilles rebattues de mon hostilité aux beaux sites et que la nature ne me touchait que là où j'étais seul à pouvoir être atteint par elle, moi seul et les êtres qui l'aimaient par moi, en moi. Nous n'allâmes pas jusqu'au ruisseau parce

que la prairie devait être mouillée, mais nous demeurâmes immobiles et sans parler, à l'écoute de ce ruissellement si furtif et qui dure et qui durera dans les siècles des siècles.

« Pourquoi, demandai-je à Marie, ce que je ne ressens pas au bord des grands fleuves ou même de l'océan, m'est-il donné par ce cours d'eau où enfant je lançais les bateaux que j'avais taillés dans une écorce de pin ? » Il y a loin de se connaître comme éphémère, à le sentir dans sa chair. C'est ce que le ruissellement de la Hure a appris à un petit garçon, dans ces nuits d'été d'autrefois où il s'arrêtait pour écouter le silence – ce silence tout vibrant de grillons et que traversait le sanglot d'un nocturne, l'appel des crapauds, où était perceptible le moindre froissement de branches.

Nous nous arrê tâmes au milieu de l'allée pour écouter le silence. Marie dit à voix basse : « Il me semble que quelqu'un marche, que j'entends craquer les aiguilles de pin. » Mais non c'était le vent, ou une belette : tant de bêtes s'entre-dévorent ou s'accouplent la nuit.

— Et nous aussi, que faisons-nous d'autre ? Et pourtant nous sommes autres.

Ce fut, cette nuit-là, l'heure de nos vies où peut-être nous approchâmes le plus de la vérité pressentie par nous deux (je le sais, parce que nous en parlâmes longtemps pieds nus sur le balcon, à l'heure du plus grand silence), que l'amour humain est la préfiguration de celui qui nous a créés – mais que quelquefois, comme cette nuit pour nous deux, et si coupable qu'il fût, il ressemblait à cet amour que le Créateur voue à sa créature, et la créature à son Créateur, et que le bonheur dont nous débordions Marie et moi était comme un pardon donné d'avance.

Je m'étais endormi. Je fus réveillé par un sanglot. Je la pris dans mes bras : pourquoi pleurait-elle ? Je ne compris pas d'abord ce qu'elle répétait à voix basse : « Plus jamais ! plus jamais ! »

— Mais non, Marie : pour toujours et à jamais. Elle protesta : « Tu ne sais pas ce que tu dis. »

Le plus étrange est qu'à ce moment-là rien ne subsistait de mes soupçons. Cette évidence qu'elle m'avait amené, non peut-être par ruse et assurément par amour, mais enfin qu'elle m'avait amené à cette promesse solennelle de me lier à elle pour toujours, ne tenait pas contre la révélation de cette nuit. Il n'y a pas de mensonge dans le bonheur que deux êtres se donnent. Cela du moins est vrai et l'était pour moi plus que pour un autre garçon de mon âge, puisque Marie m'avait guéri, m'avait délivré de je ne savais quel interdit. Peut-être pour un moment ? Mais non ! pour toujours ! pour toujours !

— Tu vois, lui disais-je, ce qui me déplaisait dans notre plan, et



même m'était odieux, c'était de mentir encore à ma mère, de lui faire croire que je voulais t'épouser. Eh bien, ma chérie, je lui dirai les yeux dans les yeux : « Je vais t'amener ma fiancée »... Et ce sera vrai. Tu pleures ? Pourquoi pleures-tu ?

— Ta fiancée... Tu as raison : cela au moins aura été vrai. J'aurai été ta fiancée « pour de vrai » comme disent les enfants.

Je lui demandai si cette nuit elle n'avait pas été ma femme « pour de vrai ».

— Oui, cette nuit... Il y aura eu cette nuit.

Je lui dis : « Et toutes les nuits de nos deux vies... » Les coqs de métairie en métairie annonçaient l'aube. La femme de Prudent allait se lever. Marie avant de regagner sa chambre voulut revenir avec moi sur le balcon malgré le brouillard que les branches des pins semblaient arracher d'eux. Elle soupira :

— Maltaverne, je te regarde, je te regarde comme si je risquais de t'oublier jamais.

Je dis : « Quelqu'un marche dans l'allée. » Nous rentrâmes dans la chambre. Ce devait être Prudent ou sa femme. Le brouillard en tout cas nous rendait invisibles et nous ne parlions qu'à mi-voix. Notre dernière étreinte fut brève. Elle regagna sa chambre et je me laissai couler avec délices dans le sommeil dont me tira la femme de Prudent portant le plateau du petit déjeuner. Elle avait déjà servi son café à la dame. Je lui demandai si c'était elle ou son mari que vers six heures j'avais entendu marcher devant la maison. Non, ce n'était pas eux. Ça devait être... Elle hésita. Madame avait permis à Jeannette Sérís de venir jouer dans le parc quand Monsieur n'était pas là. Elle y passait sa vie, elle y était comme chez elle. Ce matin, elle était sans doute venue lever les nasses qu'elle avait tendues hier soir dans la Hure.

— Elle était là hier soir ?

— Oh ! mais elle s'est bien cachée, elle n'a pas fait de bruit.

Je m'habillai en hâte et nous nous retrouvâmes tous les trois dans la cuisine des Duberc pour tenir conseil. Il n'y avait pas de doute que le Pou avait été chargé par ma mère de nous épier et qu'à peine débarquée, elle saurait tout. Nous n'avions plus le choix. Je résolus de partir avec eux pour Bordeaux et de confier à Prudent la lettre qui annoncerait à ma mère mes fiançailles. Simon viendrait habiter avec moi rue de Cheverus, il coucherait dans le lit de Laurent. C'est vrai que Bordeaux est inhabitable au mois d'août. « Mais notre hôtel de la rue de Cheverus est une glacière » selon maman. Si les opérations se déroulaient comme nous l'avions prévu, dès que ma mère et les Duberc auraient abandonné Maltaverne, nous nous y établirions pour ne plus le quitter.

De nous trois, Simon paraissait celui que l'ouverture des hostilités

émouvait le plus. Il ne pouvait ignorer ce qu'avait dû être cette nuit pour Marie et pour moi, mais ne paraissait pas en souffrir.

Nous passâmes la matinée dans la cuisine des Duberc à peser chaque mot de la lettre qui allait porter le premier coup à ma mère et que Prudent devait lui remettre dès sa descente d'auto. Il y eut une première rédaction qui était toute de moi, éloquente et furieuse, où ma rancune se dégorgeait, dont Simon fut enchanté mais non Marie, et je me rendis à ses raisons. Nous nous décidâmes pour une lettre courte et correcte : « J'ai reçu ici en ton absence la visite d'une jeune femme qui est ma fiancée et que j'ai hâte de te présenter. Nous nous connaissons depuis plusieurs mois. Elle travaille chez Bard le libraire et elle est très cultivée. Sa jeunesse a connu de grandes épreuves... » Je rappelai la triste fin de son père que ma mère connaissait sans doute. Simon demanda : « Vous n'avez pas peur qu'elle ait un coup de sang ? » Je sentais qu'il était lui-même choqué de ces fiançailles (tout imaginaires qu'elles fussent, croyait-il). Une commise de chez Bard épouser le fils Gajac ! C'était tellement incroyable que Madame ne le croirait pas et flairerait le piège.

Il fallait aussi s'assurer que Prudent ne trahirait pas. Il avait toujours été ambitieux pour son frère. Voilà que Simon revenait à Maltaverne et que tous ses diplômes ne lui serviraient à rien ! Prudent, bien qu'il fût l'aîné, ne pouvait prétendre à la succession de son père, ne sachant ni lire ni écrire, s'il savait compter ; mais ce retour de Simon, quelle faillite ce devait être à ses yeux !

Pendant que les deux frères discutaient dans la cuisine, Marie me dit qu'elle voulait aller voir couler la Hure dont elle n'avait qu'entendu le ruissellement dans la nuit. Mais le Pou nous épiait, nous suivrait peut-être en se cachant derrière les pins. Je ne pouvais supporter la pensée de me trouver nez à nez avec cette petite fille hideuse. « Je serais capable de l'étrangler ! »

Marie me demanda si nous ne pouvions atteindre la Hure en évitant le parc. Oui, certes, les chemins de sable ne manquaient pas, où il n'y avait aucune chance que le Pou fût aux aguets. Nous sortîmes. Un reste de fraîcheur persistait avec des lambeaux de brume, mais déjà une cigale, puis deux, puis trois se répondaient, ne s'accordaient pas. Je dis à Marie : « Ne crois pas que je t'obligerai à vivre dans ce climat inhumain. Nous viendrons nous y replonger à certaines époques... » Elle ne me répondit pas. Elle marchait péniblement dans le sable. La rédaction de cette lettre avait dû lui être horrible. Elle me dit :

— Ce que ta mère va ressentir en la lisant, eh bien elle aura raison de le ressentir. Elle ne sait pas que je suis ton aînée de dix ans... Et ce que j'ai été durant ces années-là... Et toi ce que tu es...

— Ce que je suis ? Où est le mérite d'avoir eu cette enfance

prolongée jusqu'à devenir ce monstre que tu appelles un ange ? Et toi, Marie, ceux qui auraient dû te garder étaient des loups dévorants...

Je vis qu'elle pleurait. Nous étions dans un pré au bord de la Hure. Nous nous assîmes sur un aulne abattu. Elle continua de pleurer contre moi. Je lui dis : « Fais attention aux orties. » Ces orties, autour de nous, deviendraient dans mon souvenir de la menthe dont je froisserais entre mes doigts les feuilles parfumées ; et ce maigre ruisseau sous ces aulnes dont plusieurs avaient été coupés, serait lié ainsi qu'il l'avait toujours été, à ce désespoir de l'écoulement éternel : il m'entraînait comme tout le reste et je ne comptais pas plus que les écorces de pin taillées en bateau que nous y faisions flotter, Laurent et moi. Et cette femme contre moi, et qui ne pleurait plus, ce pauvre corps qui avait servi à d'autres, dont j'avais consenti à me charger jusqu'à la fin de ma vie.

La brume ne se dissipait pas, mais le peu de soleil qu'elle laissait passer était accablant. Ce serait un jour d'orage. Peut-être pleuvrait-il enfin sur cette lande altérée où le feu prenait, ici ou là, chaque jour, allumé, disait-on, par les bergers, mais il suffisait d'un rayon de soleil sur un tesson de bouteille...

Quelle étrange alchimie au-dedans de moi transfigurait toutes ces choses de néant – comme si d'être passées leur donnait droit à la transfiguration !

Mieux valait attendre l'heure du train chez les Duberc où il faisait frais. Nous comptons le prendre à la gare du Nizan, à dix kilomètres de Maltaverne. Nous ferions le trajet dans la carriole de Prudent. J'avertis Marie qu'il faudrait partir, la dernière bouchée avalée, à une heure où la chaleur est telle que même le bétail ne sort pas. Marie murmura : « Pas même le Pou ! »

Sous le soleil de la deuxième heure, cette randonnée en carriole, dans un nuage de taons et de mouches, sur une route poussiéreuse et crevassée, ce fut le cauchemar auquel aboutissait pour nous le songe d'une nuit d'été. J'étais assis sur la banquette arrière à côté de Simon transpirant. J'avais mis la main entre le dossier et Marie pour lui amortir les cahots. Elle se tenait, raidie et muette, et moi, avec ce don que j'ai de ressentir ce que l'autre se retient d'exprimer, je savais qu'au-dedans d'elle le Maltaverne enchanté de la nuit s'était mué en une terre maudite et qu'il fallait la fuir sans tourner la tête. Nous entendîmes une trompe d'auto, puis ce fut le vacarme d'un moteur. Stella, la vieille jument, se cabra. Nous fûmes dépassés par une Serpollet qu'un monstre à lunettes pilotait. La poussière nous ensevelit au point que Prudent dut faire halte un instant au bord de la route.

Le train avait du retard. Nous attendîmes presque seuls sur le quai

brûlant d'une gare perdue, au milieu de cages où des poules mouraient de soif.

Marie me supplia de ne pas venir rue de l'Église-Saint-Seurin, en l'absence de sa mère qui était à Soulac. Nous nous verrions à loisir dans son cagibi de la librairie. Rue de Cheverus, notre escalier, au sortir de la rue, paraissait un lieu de délices. Durant les trois jours que nous vécûmes ensemble Simon et moi, attendant la réponse de « Madame », nous quittâmes souvent le petit salon pour aller nous asseoir sur les marches de cet escalier glacé.

Les nuits, pires que les jours, voyaient surgir l'armée innombrable des moustiques les plus gros, les plus venimeux qui aient jamais existé sous nos latitudes. Comme j'avais une moustiquaire, il ne s'agissait pour moi que de bien m'assurer avant de m'endormir qu'aucune bête féroce n'était enfermée avec moi dans la cage. Mais le lit de Laurent ne comportait plus de moustiquaire. Je vis le lendemain que Simon était défiguré par une piqûre à la paupière. Il s'étonnait de ce que j'en paraissais affligé.

— Mais ce n'est rien, monsieur Alain. Hé bé, s'il fallait s'en faire pour des moustiques, pour une *bouffiole* à l'œil !

Il avait tout de même dormi et il était sorti à l'aube. Pour assister à la messe ? Je n'osai le lui demander, mais en vérité je n'en doutais pas. Après le déjeuner, nous nous retrouvâmes à la librairie obscure et fraîche et où les clients étaient rares. Bard séjournait à Arcachon et se reposait de tout sur Marie. Balège était malade, ou prétendait l'être. Je découvris dans la vitrine des nouveautés une *Anthologie des poètes modernes*, de Léautaud et Van Bever, et j'y avançai de découverte en découverte. Il y avait surtout un poème d'un certain Francis Jammes : *Il va neiger dans quelques jours...* qui m'enchantait, me « navrait de joie », mais je ne pus partager mon bonheur ni avec Marie, insensible à cette poésie-là, ni avec Simon, insensible à toute poésie, et qui, beaucoup plus que nous, attendait dans l'angoisse la réponse de « Madame ». Il me pressait de rentrer : « Ça va être l'heure du courrier... »

Nous traversâmes la rue Sainte-Catherine et descendîmes l'étroite rue Margaux vers la rue de Cheverus. Je marchais un peu en arrière de Simon, l'esprit occupé de je ne sais quelle histoire que je me racontais, ne regardant que les pavés. Tout à coup ce cri retentit à mon oreille, bien qu'il fût poussé sourdement :

— Madame est là ! Madame est revenue !

Je levai une tête effarée. Oui, la De Dion, monstre familier, était

immobile devant la porte. Que devions-nous faire ? Je conseillai à Simon de revenir à la librairie et d'y donner l'alarme à Marie. J'affronterais seul ma mère et dès que possible je les rejoindrais. Il ne se fit pas prier pour prendre le large. Lâchement je l'enviais, moi qui devais m'avancer seul vers cette divinité redoutable et déchaînée. Comment avions-nous été assez stupides pour ne pas imaginer de sa part d'autre réponse qu'une lettre, pour ne pas prévoir qu'elle-même surgirait en chair et en os et qu'elle foncerait sur nous ?

En fait, telle n'avait pas été sa réaction première puisque trois jours s'étaient écoulés depuis que Prudent lui avait remis notre lettre. Je sus très vite ce qui l'avait décidée à me relancer rue de Cheverus. Dès que j'entrai dans le petit salon où elle se tenait debout, le chapeau encore sur la tête, elle m'attira à elle :

— Mon pauvre petit ! Heureusement que je n'arrive pas trop tard.

Elle ne doutait pas que ce qu'elle allait me dire de cette créature m'en détacherait et que je ne pourrais plus y penser qu'avec répulsion. Je sus qu'elle était restée deux jours comme assommée par notre lettre. Puis elle était allée à la cure demander conseil à M. le Doyen, et là, ce qu'elle avait appris dépassait, me dit-elle, en abomination l'histoire pourtant abominable du percepteur. M. le Doyen, au moment où le scandale éclata, était vicaire à Lesparre. Durant l'été, il avait des rapports intermittents mais assez étroits avec le Père X... Ainsi fut-il tenu au courant d'un autre scandale qui n'éclata pas : un scandale infiniment pire que l'autre.

Aux yeux de ma mère, une femme capable de séduire un prêtre, un religieux, de faire le mal avec lui ou seulement, se reprit-elle, de tenter de faire le mal (au cas où il ne se fût rien passé, comme les amis du Père X... l'assuraient, il ne fallait pas commettre le péché de jugement téméraire...), cette femme était une possédée, une créature maudite, dont le seul contact devait transmettre la malédiction, comme une maladie honteuse et sans remède.

— Toi-même, tu vois, tu en restes muet de dégoût...

— Mais non, ma pauvre mère, je le savais.

— Tu le savais !

La stupeur lui coupa la parole. Je le savais, et je voulais donner mon nom à cette créature, lui faire connaître ma mère, lui livrer Maltaverne, me lier à elle à jamais ? Elle cacha sa figure dans ses deux mains, en un geste de théâtre qui m'était familier : « Mon Dieu, gémit-elle, que vous ai-je fait ? » Ce murmure contre Dieu accompagnait presque toujours ce geste. Et cette fois encore.

— Essaie de comprendre, maman.

Je lui rappelai que le même événement changeait d'aspect selon le côté par où on l'observait. L'ordre auquel appartenait le Père X... s'était mobilisé tout entier pour sa défense, rejetant tout le mal sur

une mauvaise femme, sur une fille hystérique qui avait voulu le perdre, sans y réussir. C'était ce son de cloche qu'avait entendu notre doyen. Or il s'agissait d'une toute jeune fille, très pieuse, disciple fervente du Père, qu'un malheur atroce venait de frapper et qui n'avait d'autre recours que lui.

— Je sais ce qu'elle a été durant toute cette histoire dont tu ignores les prolongements sinistres : une petite fille martyre. Oui, voilà ce qu'elle a été. Et, ajoutai-je, elle aura été la femme que j'ai eu le bonheur de trouver sur ma route.

— Tu es devenu fou, mon pauvre enfant, elle t'a rendu fou ! Ce n'était pas la divinité courroucée que nous attendions, mais une mère accablée, une chrétienne atterrée, renforcée dans sa conviction plutôt qu'ébranlée par ce que je venais de dire. D'ailleurs jamais je n'avais vu maman se rendre à des raisons, avoir l'air seulement de les avoir entendues. Elle chercha un mouchoir dans son sac, debout au milieu de la pièce, regardant le monstre que j'étais devenu. Elle se moucha, s'essuya les yeux. J'essayai de la tirer à moi pour l'embrasser, mais elle se dégagea comme si elle redoutait mon contact. Peut-être en avait-elle vraiment peur ?

— Écoute, Alain.

Elle voyait bien que j'étais possédé, envoûté, qu'elle n'obtiendrait rien de moi, mais le moins que je pusse concéder à ma mère, c'était un temps de réflexion, un délai qui, étant donné mon âge, se fût imposé même s'il s'était agi de fiançailles normales avec une jeune fille de notre monde. Maman parlait sans hausser la voix, elle se sentait sur un terrain solide. Qui n'aurait jugé cette proposition raisonnable ? J'acquiesçai d'un geste vague :

— Disons une année... Dans un an nous en reparlerons. Je sentis la corde autour de mon cou. Je me débattis et ne concédai que les quatre mois qui nous séparaient du jour de l'an. Quatre mois, c'était tout de même le temps de respirer, de voir venir. Elle me demanda de les lui accorder entièrement, que je ne m'éloigne pas d'elle, que nous ne soyons plus séparés jusqu'à Noël.

— Sauf, dis-je à tout hasard, si à la rentrée mon travail m'oblige d'aller à Paris.

— Quel travail ?

— Ma thèse.

— Toi ? Une thèse ? Quelle thèse ?

— Mais je t'en ai parlé. Tu n'écoutes jamais quand je te parle de mon travail. C'est sur la naissance du mouvement franciscain en France. Mon professeur, Albert Dufourcq, me l'a conseillé.

Elle n'écoutait déjà plus. Elle enleva son chapeau, en tirant lentement les longues épingles. Je lui demandai si elle ne rentrerait pas à Maltaverne. Mais non, elle ne me laisserait pas seul. Elle avait

télégraphié à Louis Larpe et à sa femme. Ils seraient là ce soir.

— Et puis nous irons où tu voudras, ou nous resterons à Bordeaux. Je suis à tes ordres, comme au fond je l'ai toujours été.

Que faire ? Oh ! Dieu ! Comment avais-je pu céder à cette idée enfantine (mais nous avons été trois à la partager !) que le réel se conformerait forcément à un plan conçu par nous, que tout se passerait comme nous l'avions résolu, que les réactions de ma mère seraient ce que nous avons décidé qu'elles seraient.

— J'ai quelque chose encore à te demander, Alain, mais tu ne me le refuseras pas : c'est d'accepter de voir M. le Doyen. Il viendra déjeuner demain. Tu lui parleras ou tu ne lui parleras pas.

Tandis que ma mère passait dans sa chambre, j'allai dans celle de Laurent, fis en hâte la valise de Simon Duberc, enlevai les draps du lit que je cachai sous la commode. Ce fut avec cette valise que Marie et Simon me virent entrer dans la librairie accablé et transpirant. Marie, occupée à vendre un *Baedeker du Sud-Ouest*, vint nous rejoindre dans le cagibi où Simon me pressait de questions : « Ah ! mon pauvre Simon, lui avais-je dit, je vous jure que Madame ne se meurt pas, que Madame n'est pas morte. »

Je leur fis un rapport le plus fidèle que je pus de ce qui s'était passé entre ma mère et moi. « Comme toujours elle m'avait eu ; comme elle m'aura de tout temps à jamais... » Marie protesta :

— Mais mon pauvre petit, jamais vous n'avez été aussi maître du terrain, si vous en avez la volonté. Il n'est rien à quoi votre mère ne consente contre la rupture de nos fiançailles... du moins dans l'immédiat, car ne vous y trompez pas, ce à quoi elle ne renoncera jamais c'est aux mille hectares de Sérís, c'est de régner avant de mourir sur ce vaste empire de pins et de sable, sur cette fournaise...

— Mais Marie, protestai-je à mi-voix, nous sommes fiancés « pour de vrai ».

Elle secoua la tête, et comme Simon avait gagné le magasin pour nous laisser seuls, elle me dit :

— Oui, tu l'auras cru, au moins durant quelques minutes de notre nuit. Sois béni pour ces quelques minutes. Mais tu sais bien que ce n'était pas « pour de vrai »...

— Pourquoi, Marie ? Pourquoi ?

Mon soulagement me faisait horreur. Simon nous rejoignit sans nous voir, absorbé dans ses réflexions.

— Nous avons été idiots, dit-il. J'ai cru d'abord que Prudent nous avait trompés. Non, Madame avait bien dû avoir, durant quelques jours, cette idée de vous faire chanter en abandonnant Maltaverne et en amenant mon père avec elle. Mais elle sait que même sans quitter le bourg il y aurait plus de candidats à la succession de mon père que



vous ne pourriez en recevoir en une seule journée. Quant à la connaissance des limites qu'a mon père, elle est certes commode, mais enfin il y a le recours au cadastre.

— Peut-être aussi, dis-je à Marie, dès que ma mère a su par M. le Doyen qui vous êtes, ce que vous avez fait de la librairie Bard, elle a compris ce que vous sauriez tirer de Maltaverne. Entre nous ma mère a une réputation usurpée de femme d'affaires. Sa passion charnelle de la propriété se manifeste dans l'orgueil qu'elle a d'avoir des pins sur pieds, alors que beaucoup qui devraient être coupés, pourrissent, perdent de leur valeur. Si vous deveniez la maîtresse à Maltaverne, vous y trouveriez des centaines de milliers de francs à réaliser immédiatement sans que la propriété en souffre. Au contraire même...

Elle me demanda en riant si je cherchais à la tenter ou à lui donner des regrets. Et comme je protestais :

— Ah ! soupira-t-elle, vous êtes bien le fils de Madame (et à voix basse) ; tu n'as pas moins de volonté qu'elle au fond.

— Oui, murmurai-je en baissant la tête. Vous savez ce qui m'obsède ? Je sais à qui je ressemblerai en 1970. Je vous parle souvent du vieux de Lassus...

Marie me quitta appelée par un client, mais Simon m'avait entendu.

— Et moi, monsieur Alain, qu'est-ce que je serai en 1970 ? ou plutôt qu'est-ce que j'aurai été, parce qu'il ne restera plus de moi, en ces années-là, que quelques ossements. Moi, je n'aurai rien été. Tandis que vous, vous aurez vécu, je ne sais pas quelle vie, mais vous aurez eu une vie, une vie qu'on pourra raconter, que vous vous pourrez raconter, puisque moi, votre témoin, je ne serai plus là. Le premier prix de narration, en 1970, vous continuerez de l'avoir, vous verrez ! Mais moi...

— Vous, Simon, nous savons maintenant que vous vous retrouvez à votre point de départ. Ce royaume que vous aviez cru abandonner, vous l'aviez au-dedans de vous, et partout où vous êtes, il est aussi.

— Jamais ! protesta-t-il avec cette sourde violence que son accent rendait grotesque. Hé bé, si vous croyez que j'irai les supplier de me reprendre !

Je ne lui répondis pas, mais après un silence quand je le vis apaisé, je lui demandai sur un ton indifférent s'il voyait encore quelquefois M. le Doyen. Non, il ne le voyait plus : « Mais nous échangeons de temps en temps une lettre. Lui, il ne m'a pas lâché. »

— Il déjeune demain rue de Cheverus. Voulez-vous que je lui propose que nous passions à la librairie vers cette heure-ci ?

Cette fois, Simon n'éclata pas, et même un peu de sang colora sa face de pierre, comme le premier jour où il me reconnut, rue Sainte-Catherine. Il dit : « Je serais content de le revoir... mais l'ami hé ? pas

le directeur ! Ça, c'est fini. Je n'ai plus besoin de personne pour savoir ce que j'ai à faire. »

— De personne. Simon, sauf peut-être de lui. Il y a toujours quelqu'un, pour le bien et pour le mal, qui voit plus clair en nous que nous-même, qui nous déchiffre mieux. Moi, ce fut Donzac, puis Marie, ce fut vous aussi.

— Moi, monsieur Alain ? Moi ? qu'est-ce que je vous ai apporté ?...

— Vous êtes transparent, vous m'aidez à croire à la Grâce. Démuni de tout ce dont j'ai été comblé et accablé, de sorte que je m'enliserai sous le poids de mes grands biens, alors que vous...

Donzac comprendra que je mets ici en forme ce que fut la substance de nos propos dans cette arrière-boutique de librairie où s'accomplit entre Simon et moi un échange inoubliable : chacun de nous vit clairement et définit la vocation de l'autre. Ce n'est pas depuis ce jour-là que je songe à écrire : je n'ai jamais cessé d'écrire ; mais depuis ce jour j'envisage que je pourrais tenter d'être un écrivain, fût-ce à compte d'auteur. Ce que j'écris maintenant, ce que je suis en train d'écrire, je pourrais le publier. Ah ! le dernier chapitre ! Je n'aurais qu'à paraphraser celui de *L'Éducation sentimentale* : « Il ne voyagea pas, il ne connut pas la mélancolie des paquebots, les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Il ne revint pas, parce qu'il n'était pas parti... »

Quand j'atteignis l'extrémité des Galeries, je m'aperçus qu'une violente pluie d'orage inondait la ville bienheureuse. J'attendis la fin de l'averse avec d'autres passants qui se réjouissaient et se congratulaient. Mais moi je n'étais pas seulement délivré par cette pluie d'orage. Je reviendrais ici demain, nous nous y étions donné rendez-vous. Mais j'étais sorti de la librairie, j'en étais sorti absolument. Ce pourquoi j'y étais entré un jour achevait de s'accomplir. J'émergeais de Maltaverne et de mon enfance interminable et je voyais d'un seul regard cette vie que j'allais vivre, comme Simon venait de le prophétiser avec certitude, et voilà que je n'en doutais pas plus que lui, que j'en étais assuré, que j'étais certain de ne pas mourir, bien qu'autour de moi le mal qui avait frappé mon frère Laurent dévorait chaque jour tant de garçons et de filles et que moi-même j'avais ce voile sur le poumon gauche ; mais moi, je ne mourrais pas, je vivrais, j'allais commencer à vivre.

Lorsque la pluie eut cessé et que je pus traverser la rue Sainte-Catherine, et par la rue Margaux atteindre la rue de Cheverus, je savais qu'il n'était plus question pour moi de me replier avec Simon sur Maltaverne, mais de monter à Paris, pour que tout ce qui devait m'arriver m'arrive, chaque chose et chaque être à son heure. Et

pourtant je ne perdrais rien de ce Maltaverne d'où j'émergeais, je l'emportais avec moi, ce serait mon trésor comme celui qu'avec Laurent nous avions enterré au pied d'un pin, pour le retrouver aux prochaines vacances : ce n'était rien d'autre dans une boîte que quelques billes d'agate...

Donzac aura raison de ne pas croire que tout ait pu m'apparaître si nettement au sortir de la librairie et tandis que la pluie d'orage inondait la rue Sainte-Catherine ; mais les éléments de cette vision étaient en moi et cette sensation d'un seuil franchi, d'un commencement, j'en ressens la joie à mesure que j'écris. Joie ! pleurs de joie ! Traversée sans fin dont même les orages ne seront au fond que délices. J'ai vingt-deux ans. J'ai vingt-deux ans. C'est déjà assez terrible de ne plus en avoir quinze, de ne plus en avoir dix-huit pour que je songe à m'en réjouir. Je sais que chaque année maintenant sera une marche que je descendrai... Mais je m'arrête sur cette marche de mes vingt-deux ans, enfin je me donne l'illusion de m'y arrêter puisque en fait la Hure ni le temps ne s'arrêtent de couler.

Maman m'attendait sur le palier, mais non point inquiète ni tourmentée, comme je l'avais imaginée. Elle se dressait devant moi, furieuse et blême, telle que j'avais cru la trouver à sa descente de l'auto et telle qu'alors elle n'était pas. Dieu savait quoi en mon absence l'avait mise hors d'elle.

— Elle a couché ici ! Tu as osé la faire coucher ici, et dans le lit de ton pauvre frère ! Cette drôlesse !

Comment ne l'avais-je pas prévu ? À peine aurais-je tourné les talons elle entrerait en chasse et son flair l'amènerait tout droit à ces draps mal dissimulés sous une commode.

— Des draps sales, et pour être sales ils le sont. Tu y as couché toi aussi. Dans la maison de ta mère, dans le lit de ton frère. Si jamais j'avais pu croire que tu serais capable de cette ignominie ! Et tu oses rire, malheureux enfant ! Qu'est-ce qu'elle a fait de toi !

— Je ne ris pas, je souris tristement de te voir commettre une fois de plus ton péché d'habitude qui est le jugement téméraire. Cette jeune femme que tu insultes sans la connaître n'est jamais venue ici. Sache que si elle y était venue (j'hésitai un instant) nous n'aurions pas eu besoin du lit de Laurent.

Elle ne réagit pas. Elle n'avait pas dû comprendre.

— Alors qui a couché dans cette chambre, dans ces draps ? Qui as-tu ramassé dans la rue ?

— Mais quelqu'un que tu connais, maman, que tu connais, depuis qu'il est né.

Elle crut que je me moquais d'elle. Quand le nom de Simon Duberc lui éclata à la figure, elle demeura muette quelques instants.

— Ah ! il ne manquait plus que celui-là ! que ce renégat !

— La perte de la foi n'est pas un reniement. Un séminariste qui quitte le séminaire, c'est la victime d'une erreur d'aiguillage.

— Il est passé à l'ennemi, tu le sais bien.

— Et si je te disais que les deux matins qu'il a vécus ici, il a assisté à la messe de six heures ?

À la vérité, je n'en avais pas la preuve absolue. Il pouvait être sorti à l'aube par une habitude paysanne. Mais je ne résistai pas au plaisir de déconcerter ma pauvre mère qui à ce moment-là me fit pitié. Je lui dis qu'il fallait se réjouir et non être triste de ce qu'elle apprenait de moi.

— Pendant que tu menais ici une perquisition et recherchais les traces de mes crimes, je voyais Simon précisément avec qui j'avais rendez-vous et j'obtenais de lui qu'il consente à voir M. le Doyen. Pas

ici, rassure-toi.

Louis Larpe avec sa veste blanche de l'été ouvrit la porte et annonça : « Madame est servie. »

Je ne me souviens pas d'avoir vu ma mère désespérée comme je l'ai vue durant ce dîner, ébranlée dans ses certitudes, dans cette certitude essentielle d'avoir raison sur tout et d'abord que les êtres étaient bien tels qu'elle les voyait et qu'ils ne pouvaient être différents. Si je ne l'avais pas trompée, si le petit Duberc allait à la messe tous les matins, elle l'avait mal jugé. Ce que je lui avais raconté sur la drôlesse, il lui était aisé de le rejeter en bloc et de s'en tenir au cliché du garçon naïf qu'une mauvaise femme a ensorcelé : mais cette femme lui resterait à jamais inconnue. Simon, lui, reparaissait. Il n'avait jamais d'ailleurs quitté tout à fait la scène, il était demeuré entre M. le Doyen et maman un sujet de dispute.

Tout ce que je note ici sur elle, où l'ai-je pris sinon en moi et dans une certaine idée que je me fais de maman ? Qu'aurais-je tenté, pour Donzac, depuis que je rédige ce journal, que de lui proposer une vue imaginaire de Maltaverne, aussi irréaliste que la Belle, que la Bête, que Riquet à la Houppe ? Ce qui fut réellement ? Ma mère dont l'appétit est très régulier, toujours très attentive à ce qu'on lui sert et dont la cuisinière redoute les jugements sans appel, ne toucha à rien ce soir-là, se retira dans sa chambre, le repas à peine achevé, me laissant libre de sortir. Mais je ne sortis pas et comme je ne voulais rien perdre de la nuit rafraîchie par la pluie d'orage, j'ouvris toutes les fenêtres, ce qui à cause des moustiques me condamnait à demeurer dans le noir et à ne pas lire.

La lecture est tellement toute ma vie (je me demande parfois si elle ne m'aura pas dispensé de vivre) que peut-être je n'aurais pas su, à vingt-deux ans, ce qu'il y a derrière ce cliché « la vie intérieure », si je n'avais été condamné bien souvent par les moustiques de ma ville natale à l'immobilité devant ce pan de ciel fourmillant au-dessus des toits qu'encadrait la fenêtre. Peut-être n'aurais-je jamais su ce que je sais et qui est si incroyable que je n'en parle à personne parce qu'on me traiterait de présomptueux, ou d'idiot, ou de fou ; c'est que la parole : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous » est vraie à la lettre, qu'il n'y a qu'à descendre au-dedans de nous pour y pénétrer.

Si l'expérience que j'en fis ce soir-là marque une date dans ma vie, c'est que je l'ai atteint, ce royaume, comme jamais je ne l'avais atteint, bien que je ne pusse douter d'être en état de péché grave. Or j'avais été élevé dans cette croyance que le péché mortel vous coupait de Dieu absolument : ce qui incite le coupable à s'abandonner, à se dire : « perdu pour perdu... » et à ne plus lutter. Ce soir, entendant un appel

que je connaissais bien, et accablé par le sentiment de ma culpabilité, j'eus recours au subterfuge de Donzac qui consiste à se dire : « Si j'étais un de ces innombrables chrétiens fervents mais privés de la confession parce qu'ils sont calvinistes ou luthériens, je demanderais directement pardon à Celui qui est au-dedans de moi. La contrition parfaite n'est pas inaccessible comme on nous le fait croire, et réservée aux saints ; elle est à notre portée dans la mesure où l'est le royaume de Dieu : c'est le sésame qui en ouvre nécessairement la porte. »

Je commençai donc par penser à tout ce qui s'était passé entre Marie et moi et je constatai que je ne parvenais pas à en éprouver de regret, que je ressentais ce péché non comme une offense mais comme une grâce, que ce qui eût pu m'arriver de pire c'est qu'aucune femme ne fût intervenue dans mon histoire... Mais non, c'eût été alors cette absence qui aurait été une grâce. À partir de là, ce ne fut plus moi qui parlais à moi-même. Je demeurai dans un grand calme. Je me chantonnai par instants sur la musique de Mendelssohn qu'on nous avait apprise au collège ou sur celle de Gounod que M. le Doyen préférait, le cantique de Racine :

*D'un cœur qui t'aime  
Mon Dieu qui peut troubler la paix ?  
Il cherche en tout ta volonté suprême  
Et ne se cherche jamais.  
Sur la terre, dans le ciel même  
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix  
D'un cœur qui t'aime ?<sup>1</sup>*

Le matin, maman ne se leva pas. Ses volets demeurèrent clos. Une migraine, chez elle, ne ressemblait à aucune de celles qui atteignent les autres femmes. Elle demeurait dans la nuit, avec des compresses d'eau sédative sur le front. Elle me fit dire de l'excuser auprès de M. le Doyen. Peut-être exagérait-elle son mal pour rendre possible ce tête-à-tête, son dernier espoir. Le Doyen eut bien du mal à dissimuler le bonheur que c'était pour lui de déjeuner avec moi seul. Cette figure flasque qu'il pétrissait toujours comme de la mie de pain, soucieuse et sombre d'habitude, était éclairée d'une joie innocente, enfantine. Il avait pourtant beaucoup vieilli et n'avait plus besoin du coiffeur pour sa tonsure ; surtout il ne se rengorgeait plus : c'était cela surtout qui le rendait différent du prêtre que mon enfance avait connu. Il n'avait plus cet aspect redressé, sûr de soi.

Dès ses premières approches pour obéir aux directives de « Madame » et pour me faire parler, je me dérobaï. Je l'assurai que ma mère se montait la tête, qu'une seule femme occupait terriblement ma vie et que c'était elle, et qu'il n'y avait pas d'autre problème pour moi

que de m'en libérer, fût-ce au prix d'un mariage absurde selon le monde. Je me gardai de rassurer M. le Doyen, lui donnant seulement l'impression que rien n'était encore décidé dans mon esprit.

— Mais, lui dis-je, ce n'est pas moi qui suis intéressant pour vous (et comme il protestait), je veux dire qu'en ce moment ce n'est pas pour moi qu'il faut vous jeter à l'eau, mais pour Simon que je vois tous les jours. Oui, c'est le moment de le tirer sur la berge ; mais cette fois, ce sera lui seul qui ira du côté où il se sentira appelé et vous ne serez là que pour lui en rendre l'accès facile. Seulement méfiez-vous, rappelez-vous qu'il suffit de lui parler de « direction » pour qu'il se mette en boule.

Il m'écoutait avec une attention humble et qui me touchait. Chez le pauvre Doyen, un instinct paternel, passionné, inutilisé, s'était déversé sur ce garçon paysan non certes sans cœur mais durci et aigri, dont il ne se lassait pas de parler : « Je ne l'ai jamais perdu de vue, tu sais, j'ai toujours veillé de loin sur lui sans qu'il s'en doute. Il a eu durant son premier hiver à Paris, une congestion pulmonaire. Je m'étais mis en rapport avec sa logeuse à qui j'avais graissé la patte et qui m'envoyait un bulletin de santé, en cachette, bien sûr ! Simon se serait cru à l'article de la mort s'il m'avait vu rôder autour de son lit. »

Puisque ma mère était couchée, rien n'empêchait que le Doyen retrouvât Simon rue de Cheverus plutôt qu'à la librairie. Il y consentit « mais il fallait que Madame fût d'accord ». Quand je lui présentai notre requête à travers la porte entrebâillée, maman m'interrompit de sa voix des mauvais jours : « Tout ce que vous voudrez, pourvu que je ne le rencontre pas. »

L'entrevue eut lieu dans le petit salon et dura près de deux heures ; puis Simon fila de son côté, sans prendre congé de moi. Il avait été entendu entre eux qu'il resterait encore une année à Talence dont le curé « le saint abbé Moureau » était un ami du Doyen et prendrait Simon en charge et le préparerait à revenir, non certes au séminaire de Bordeaux mais peut-être à celui d'Issy-les-Moulineaux. Cela demandait beaucoup de réflexions et de démarches.

De mon côté, je promis au Doyen qu'il me verrait bientôt à Maltaverne : ma mère avait fini par me faire consentir au départ, mais du bout des lèvres. Je prétendis avoir d'abord à prendre des notes indispensables pour ma thèse à la bibliothèque municipale ; je doute si personne peut se vanter de m'y avoir vu durant tout ce temps...

Je rouvre ce cahier après deux mois écoulés. Ce que j'ai vécu ne relevait d'aucune écriture, n'était pas exprimable : une certaine honte est intraduisible. Ce que j'en pourrai dire ici sera comme tout le reste un arrangement, une mise en forme. J'essayerai pourtant : je dois tenir ma promesse à Donzac... Au vrai, à quoi bon ce prétexte que je me

donne ? Comme si je ne trouvais pas mon plaisir à cette honte revécue heure par heure jusqu'à la fin de l'histoire, ou plutôt de ce chapitre de mon histoire qui ne fait que commencer !

J'écris ceci le 20 octobre, le cahier sur mes genoux, à notre palombière au lieu-dit « la Chicane », que des kilomètres séparent de toute métairie, par un temps brumeux et doux, un jour qui devrait être de grand passage, mais les palombes ne passent pas : il fait tiède, elles s'attardent dans les chênes et se gorgent de glands. Je vois de profil le nez pointu et le menton en galoche de Prudent qui surveille, entre les cimes, ces avenues du ciel, par où les vols surgiront, s'ils surgissent. Un métayer, après avoir sifflé, rejoint Prudent et l'interroge :

— *Passat Palumbes ?*

— *Nade ! Nade !*

Comme la Hure, les quelques chênes énormes et bas qui abritent notre cabane m'ont toujours rendu l'éternité sensible, m'ont toujours pénétré de cette condition d'éphémère qui est la nôtre. Ce ne serait rien que d'être un roseau pensant – mais un moucheron pensant et qui, si peu d'instants qu'il ait à vivre, trouve tout de même le temps de s'accoupler, voilà l'horrible. De ce qui s'est passé, j'essayerai de fixer le peu qui ne m'en paraît pas indicible.

Si je ne fréquentais pas la bibliothèque municipale, ce n'est pas parce que j'allais presque chaque soir rue de l'Église-Saint-Seurin. Comme je ne retrouvais Marie qu'après la fermeture de la librairie, j'aurais pu accorder aisément les exigences de ma thèse et celles de ma passion. Mais durant ces heures lourdes et lentes dans la ville que la canicule engourdissait, je n'étais plus capable que d'attendre... Eh bien quoi ? Où est le drame ? C'est l'histoire de tous et de chacun, à un certain âge, à certains moments. Oui, il faut être chrétien comme je le suis, ou l'avoir été comme Marie, pour croire qu'il y va plus que de la vie pour nous de céder à l'instinct qui assure la propagation des espèces vivantes. Ou plutôt il faut appartenir à l'espèce de chrétiens intraitables de laquelle je relève : autant de permissions qu'ils se donnent, ils ne se cherchent pas d'excuse. S'ils se perdent, ils se perdront les yeux ouverts.

Ce dont je ne doutais plus, c'est de la bonne foi de Marie, le jour où elle m'avait manifesté son angoisse de me couper de Dieu et où il m'avait semblé « qu'elle parlait faux ». Elle avait renoncé à Dieu pour elle, non pour moi. Elle prétendait que je suis composé d'un alliage où ce qui vient du Christ se confond avec ce qui vient de Cybèle... Mais à l'entendre, c'est la part chrétienne qui l'emporte : « Je ne voudrais pas t'abîmer », me répétait-elle. Je protestais, en lui rappelant notre nuit à Maltaverne. Pourquoi nous demandions-nous, n'était-ce plus pareil ? Pourquoi ces retours rampants de presque chaque soir, rue de l'Église-



Saint-Seurin, alors qu'en nous quittant la veille nous étions d'accord pour décider que ce serait la dernière fois ? Pourquoi ces rechutes ressemblaient-elles si peu à ce songe de notre nuit d'été où tout le bonheur du monde m'avait été découvert en un instant – comme si nos deux âmes avaient eu ce soir-là, ce seul soir, la permission de s'unir en même temps que nos deux corps ? Mais de nouveau j'étais condamné au dégoût. Qui m'avait appris le dégoût ?

« Qu'est-ce que tu vas chercher ! » comme m'aurait dit ma pauvre maman. Marie ne ressemblait à aucune autre, peut-être, parce qu'elle avait été une fille pieuse. Cela non plus n'était pas un mensonge : sa souffrance dépassait infiniment la mienne. Cette souffrance la vieillissait, enfin lui rendait son âge alors que moi, selon elle, je gardais mon aspect angélique – les ailes pas même fripées, disait-elle, moqueuse et douloureuse.

Rue de Cheverus, maman m'attendait, errant à travers les pièces avec son masque tragique des temps de crise. Je fis durer le plus que je pus le prétexte de lectures à la bibliothèque municipale. Elle exigea de connaître au moins la date de notre départ. Je me refusai à en fixer aucune. Au bout d'une semaine, elle ne me demanda plus rien et ne fit plus semblant d'être dupe. Elle savait d'où je revenais chaque soir, et elle savait que je le savais. Elle ne m'embrassait si longuement que pour me flairer, mais elle demeurait aveugle sur ce qui l'eût comblée de joie si elle avait su le pénétrer : elle me croyait pris à la toile d'araignée et je l'étais en effet, ou plutôt mon corps l'était durant les heures où il attendait, et puis l'espace de quelques minutes. Qu'il ne fût plus question de nous lier pour toujours, Marie et moi, ma mère n'en avait aucun pressentiment : de ma sujétion dans l'immédiat, elle concluait à ma sujétion éternelle.

Je sortais le soir, après dîner, repu et las. Maman savait que ce n'était pas pour faire le mal : je lui demandais toujours de m'accompagner. Elle refusait, mais elle était tranquille. Parfois je rentrais au bout d'une heure, d'autres fois plus tard si j'étais allé au concert-promenade installé sur les Quinconces durant les mois d'été, mais le plus souvent je me contentais d'une glace au café de la Comédie, ou en dépit des moustiques j'allais errer sur la terrasse du Jardin Public, loin de la foule agglutinée autour de la fanfare du 57<sup>e</sup>.

À ce déclin du mois d'août, j'étais assuré de n'y rencontrer personne. Ce soir-là, il y avait un jeune fumeur de pipe sur le banc où je m'assis à l'extrémité de la terrasse. Je m'installai le plus loin possible de lui, sans le regarder. Il me demanda d'un ton moqueur :

— Toi à Bordeaux au mois d'août ? Tu n'es pas à Arcachon, ou à Pontillac, ou à Luchon ?

Je reconnus un étudiant de licence nommé Keller, un de ces chrétiens « qui vont au peuple », un « sillonniste », l'espèce de garçons que j'horripile sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche.

— C'est sans doute, dis-je d'un certain air, que j'ai mieux à faire ici.

Il grommela : « Ça ne m'étonne pas de toi. » Quand nous nous étions connus à la Faculté, il y avait deux ans, cet apôtre d'abord séduit, avait commencé de me prêcher ; mais c'était l'époque où pour moi *Sous l'œil des Barbares* de Barrès répondait à tout, me fournissait de formules pour me défendre des camarades « au large rire blessant ». J'opposais aux autres « une surface lisse ». Je ne m'en privai pas avec ce Keller qui eut vite fait de me juger comme ce qu'il y a de plus méprisable au monde : un grand bourgeois nanti.

— Que connais-tu de moi ? lui répliquai-je. Ce que je t'en ai montré pour que tu me fiches la paix, et ça n'a pas traîné. J'aurais aussi bien réussi un numéro genre « belle âme » comme tu les aimes.

— Et chacun de ces masques recouvre quoi ? Ça ne doit pas être beau à voir...

— Mais je ne t'invite pas à regarder !

Ceci fut dit, sans doute, d'un ton qui troubla ce chrétien, car il ajouta aussitôt : « Pardonne-moi, je reconnais que je n'avais pas le droit de le prendre de si haut. Nous sommes tous de pauvres types. »

— Oui, Keller, mais il y a loin d'un pauvre type comme moi, gâté, gavé, qui ne souffre que pour lui, à un pauvre type comme toi qui a faim et soif de justice.

— Oh ! mais tu sais, je cherche mon plaisir malgré tout... Nous devrions nous voir, ajouta-t-il avec élan. Je ne te prêcherai pas.

J'avais envie de me confier. J'étouffais. Je lui dis :

— Je veux bien, mais je traverse de mauvais jours. Je suis dans un grand abandon du côté de Dieu.

Il me prit la main et la tint un instant dans la sienne.

— « Quand vous croyez être loin de moi, c'est alors que je suis le plus près. » Tu connais ce mot de *l'Imitation* ?

— Mais il ne s'agit pas seulement de froideur, de sécheresse, je fais le mal.

— Tu fais le mal ?

— Oui, et celle avec qui je le fais désire autant que moi-même que nous y renoncions... Mais il y a un moment de la journée où ça ne dépend ni d'elle ni de moi...

— Oui, je vois, dit Keller, d'un ton concentré. Eh bien, je prierai, je ferai prier. Je suis très lié avec la supérieure de la Visitation.

— Oh ! non, protestai-je. Ça n'en vaut pas la peine. Ce n'est rien, c'est moins que rien...

— Tu appelles ça moins que rien ?

Je me levai, j'avais repris le ton qui à la Faculté exaspérait Keller :

— Oui, moi je suis humble, pour l'humilité je ne crains personne, je ne crois pas qu'aucun de mes gestes ait la moindre importance.

— Pourtant le moindre de ces gestes-là engage l'éternité. Tu ne le crois pas ?

— Oui, je le crois... Mais ce geste-là pas plus qu'un autre. Le pire de moi, Keller, ce n'est pas les actes vois-tu, ce n'est pas même mes pensées. Le pire de moi, c'est d'être indifférent à cette passion qui te possède, toi, le chrétien, mais aussi tous les jeunes militants socialistes, anarchistes... Le pire de moi c'est d'être indifférent à la souffrance des autres, et résigné à mes privilèges...

— Tu es un bourgeois, un grand bourgeois, il faut le tuer en toi. Nous le tuons, tu verras.

— La bourgeoisie a bon dos. En fait, je suis issu de ces paysans landais qui font travailler leurs vieux parents jusqu'à ce qu'ils crèvent, et quand ils prennent une petite fille pour les servir, une *gouge* comme ils l'appellent dans leur patois, si elle tient, c'est que cet âge résiste à tout...

Je me tus, honteux de m'être livré à cette belle âme de rencontre et me levai : « Adieu Keller. Ne me suis pas. Oublie ce que je t'ai dit. Oublie-moi. »

— Penses-tu que je vais t'oublier ! Nous nous reverrons à la rentrée ? Promets-moi...

Pauvre Keller ! Il allait prier, souffrir pour moi, et faire prier et faire souffrir de saintes filles. Quelle folie ! Pourtant il n'y avait rien au monde à quoi je fusse plus sensible qu'à la communion des saints, qu'à cette réversibilité : mon irritation contre lui venait de ce qu'il se mêlait de mes affaires les plus cachées et que je ne doutais pas de son pouvoir d'agir sur elles, d'en changer le cours. Non que je croie que ce qui se passa le lendemain soit lié à cette rencontre au Jardin des Plantes. Ce qui est arrivé était dans l'ordre du possible et même de l'inévitable : maman n'en pouvait plus d'incertitude et d'angoisse, le temps passait, il fallait qu'elle intervînt.

Le lendemain matin, à peine avais-je ouvert les yeux, je savais qu'à l'heure habituelle je n'aurais pas besoin de sonner rue de l'Église-Saint-Seurin, que Marie me guetterait derrière la porte. Il ne pleuvait pas, mais il avait dû pleuvoir ailleurs, c'était un jour de rémission. Je pus trotter comme un chien perdu l'après-midi sur les quais. J'allai jusqu'aux docks. Le tramway me ramena, debout sur la plate-forme arrière pressé par des dockers. J'errai encore. Jusqu'à l'instant attendu, ce que je fis importe peu. Vers six heures et demie, Marie n'était pas derrière la porte et je sonnai en vain. Elle avait dû être retenue. Je décidai de faire quelques pas dans le quartier, je n'en pouvais plus. Je m'immergeai durant dix minutes dans les ténèbres de

Saint-Seurin, l'église la plus noire de la ville ; puis je revins à la maison de Marie. À ce moment je la vis traverser la rue. Elle était essoufflée et pâle. Elle tira la clef de sa poche : « Entre vite. » Elle me poussa dans le salon dont les volets étaient fermés. Avant même d'avoir enlevé son chapeau, elle me dit : « Je viens de voir ta mère. »

— Où l'as-tu vue ? Tu lui as parlé ?

— Oui, crois-tu ! J'étais en train de montrer un livre à un client. Je me suis sentie gênée par le regard insistant d'une dame en noir, un peu corpulente, d'aspect très cossu, entrée depuis un instant. En une seconde j'eus l'impression que ce n'était pas une cliente mais quelqu'un que j'intéressais, et à ce moment-là je t'ai vu, oui toi, Alain, ton visage d'ange m'est apparu, s'est détaché de cette grande figure impérieuse d'Agrippine, d'Athalie. J'ai reconnu ta mère si ressemblante à l'idée que je me faisais d'elle. « Dévorer des yeux », oui, ça peut être vrai à la lettre. C'est trop peu dire qu'elle me dévorait des yeux, elle me déchiquetait. Je croyais savoir ce que c'est que d'être l'ennemie de quelqu'un. Non, être haïe, vraiment haïe c'est plus rare qu'on ne croit : quelqu'un qui vous tuerait lentement, pour mieux en jouir, si c'était permis, je sais désormais à quoi ça ressemble.

« Fallait-il la laisser repartir ? Qu'aurais-tu fait, Alain ? Moi, j'ai cédé à mon premier mouvement qui au fond était de curiosité. Je l'ai abordée, je lui ai demandé sur le ton le plus commercial : « Vous désirez, madame ? » Elle a paru interloquée. Elle prétendit n'être entrée que pour jeter un coup d'œil sur les nouveautés. « Oui, dis-je et peut-être aussi sur moi ? » Tu imagines sa figure à ce moment-là. « Vous savez qui je suis ? — Je sais tout de vous, madame. » Elle a blêmi, elle a murmuré : « Il vous parle de moi ? Rien ne saurait plus m'étonner de lui ! » J'ai protesté : « Oh ! ce n'est pas grâce à ce qu'il m'a rapporté sur vous que je sais tout de vous, c'est parce que vous l'avez marqué, pétri et repétri, il reste tellement votre ouvrage, même au moment où il va vous échapper : je sais tout de vous dans la mesure où je sais tout de lui. » Elle dit : « Tout ça, c'est des mots... » du même ton qu'elle devait t'appeler naguère « diseur de riens ». Elle grommela : « Impossible de parler dans cette boutique... — Mais il y a une arrière-boutique, madame. Si vous croyez pouvoir y pénétrer... » Elle y consentit. Je priai Balège de s'occuper durant un moment de la vente et introduisis ta mère dans le cagibi.

— Maman dans le cagibi !

— Oui, crois-tu, dans ce placard, nous étions bec à bec, comme tu aimes dire. Les premières paroles qu'elle m'adressa n'étaient pas accordées à sa rage : c'est qu'elle les avait préparées à froid avant de venir, et je crois qu'à mesure qu'elle me les servait, elle se calmait, se retrouvait peu à peu à leur diapason. Elle m'assura qu'elle s'interdisait de porter aucun jugement sur moi, et que même elle avait trop intérêt

à ce que le bien que tu lui avais dit de moi fût vrai pour ne pas désirer y croire. « Mais, mademoiselle, si vous êtes la créature d'élite dont il m'a fait le portrait (malgré elle son mépris sifflait entre les mots) il n'est pas possible qu'aimant Alain comme vous prétendez l'aimer, vous ne conveniez pas qu'il ne saurait rien y avoir de pire pour un garçon de vingt-deux ans, et qui en a toujours quinze pour beaucoup de choses...

— Qui en avait quinze, madame, avant de me rencontrer. » Elle a fort bien compris ce que je voulais lui faire entendre, serra les mâchoires, mais se contint et enchaîna : « Il ne saurait rien y avoir de pire que d'épouser une femme tellement plus âgée et, pardonnez-moi si je vous blesse, mais enfin qui a un passé... — Oui, dis-je, et un présent, et pourquoi pas un avenir ? » C'était à froid que je m'appliquais à l'irriter pour la faire dégorger. Elle enchaîna : « Croyez-vous mademoiselle qu'il existe une mère au monde que ce projet de mariage ne consternerait pas ? Je ne vous rappellerai pas ce qui rend à la lettre inimaginable une alliance entre nos deux familles...

— Certes madame... d'abord parce que moi je n'appartiens pas à une famille. Alain, lui, est le fils Gajac, le type même du fils de famille... »

J'interrompis Marie avec irritation :

— Tu t'es moquée de moi devant ma mère ! Tu as voulu briller, la dominer, l'écraser et tu t'es servie de moi.

— Oui, dit-elle, je reconnais que je prenais un plaisir aigu à ce règlement de compte, que je m'en donnais à cœur joie d'être insolente. L'insolence suprême que j'avais au bord des lèvres, c'eût été de lui dire : votre fils m'a demandée en mariage, mais rassurez-vous, il n'est pas question que j'y consente : je l'aime, lui, non sa fortune dont j'ai horreur, non son milieu qui me dégoûte... Je lui aurais accordé que la différence d'âge entre nous représentait une menace pour notre bonheur, pour moi plus encore que pour toi. Oui... mais, Alain, c'était lui vendre la mèche, et lui enlever un poids énorme : elle redevenait du coup maîtresse de ta vie, tu perdais cette monnaie d'échange dont je t'ai pourvu : il n'est rien à quoi ta mère ne consente si je m'efface. Il m'a donc fallu jouer le jeu, et je l'ai joué à fond. Je l'ai approuvée d'abord, je me suis donné les gants d'entrer dans ses raisons. J'ai reconnu qu'au point de vue social, et même à tout point de vue, j'étais bien le type même de l'épouse que la mère d'un fils unique aussi fortuné que tu l'es ne devait pas souhaiter pour lui... À moins, ai-je ajouté, qu'elle ne serve à le préserver d'un mal pire...

— Oh ! protestai-je, tu ne lui as pas jeté à la figure sa passion de la terre, Numa Séris, le Pou ?

— Non, je ne lui ai rien jeté à la figure, je lui ai tout servi, mais de

manière à ce qu'elle ne sorte pas en claquant la porte. Je me suis vantée d'avoir d'ores et déjà rompu presque tous les liens qui te ligotaient, mais je convins que je n'avais pas fini de te rendre libre ; j'ajoutai que je n'aurais pas de peine à te démontrer que ce n'est pas sorcier de regarder pousser les pins qui poussent tout seuls, ni de faire récolter leur résine par des métayers et d'empocher l'argent ; au lieu de laisser pourrir ceux qui devraient être coupés depuis longtemps et de perdre ainsi le bénéfice des semis qui devraient les remplacer, je t'apprendrais à faire des coupes régulières et t'assurerais un revenu annuel énorme sur lequel vos métayers ne touchent rien... Mais nous, ai-je ajouté, nous changerons tout cela et nous partagerons avec les métayers le prix des coupes de pins. Nous l'avons résolu, Alain et moi...

— Ce n'est pas vrai, m'écriai-je, tu ne lui as pas fait ce mensonge ?

— Hé bien si ! je me suis donné ce plaisir.

Cette voix mauvaise de Marie, je l'avais entendue parfois en de brèves échappées, où elle dégorgeait un peu de l'amertume accumulée en elle au long de sa triste jeunesse mais il avait fallu la rencontre avec ma mère pour que les digues cèdent et pour que s'épande cette vague qui m'éclaboussait moi-même en ce moment. Je me trouvai tout à coup du côté de ma mère. Je m'en aperçus au cri que je poussai :

— Non ! mais de quoi te mêles-tu ?

— Ah ! cria-t-elle furieuse, c'est aussi fort que le « qui te l'a dit » d'Hermione ! Je me demande si c'est l'offense faite à ta mère qui t'indigne, ou si ce n'est pas plutôt cette invention de partager avec les métayers les coupes de pins – si ce n'est pas à cause de cet os que j'ai fait semblant de t'enlever, que tu montres tes crocs tout à coup. Ah ! fils de ta mère ! Eh bien, cours la consoler.

Je balbutiai : « Marie, ma chérie... » Je voulus l'attirer à moi, mais elle me repoussa, elle était hors d'elle.

— En tout cas, ce que tu ne sauras jamais faire, je le crains, c'est de prendre une femme dans tes bras : ça ne s'apprend pas.

Je reçus le coup sans d'abord le sentir, immobile, les mains pendantes. Elle dut voir ma figure décomposée et en une seconde fut dégrisée. Elle gémit : « Alain, mon petit... » mais ce fut mon tour de la repousser et je tirai violemment derrière moi la porte de la rue.

Il pleut sur les chênes de la Chicane. Ce chuchotement indéfini ajoute encore à l'isolement de cette lande perdue. J'ai le refuge de la minuscule salle à manger construite en bois de pin et revêtue de fougères, de sorte qu'elle se confond avec la cabane et n'effraie pas les palombes. Elle est pourvue d'une cheminée où Laurent venait faire cuire les alouettes qu'il avait tirées dans le champ de Jouanhaut : il n'aimait pas la chasse à la palombe qui oblige de rester immobile. Voilà quatre années qu'il ne bouge plus, le pauvre petit, que ce qui reste de lui ne bouge plus. Ce qui reste de ce jeune être plein de sang... Rien n'importe à rien. Cette évidence ne sert guère contre l'angoisse quand c'est un fait précis qui la suscite, un malheur qui est là, accompli, irréparable, qu'il va falloir porter durant ces soixante ans que je m'accorde de vie, mais cette angoisse je vais tâcher de la dominer, en reprenant dans ce cahier l'histoire où je l'avais laissée, en la revivant minute par minute jusqu'à ce dernier coup qui m'a frappé.

Donc la porte de Marie se referma derrière moi : c'est fini, c'est bien fini cette fois. « Alain, mon petit ! » Ce dernier appel m'irrite au lieu de me toucher. Non, je ne suis pas « ton petit ». Si vieille que tu sois, tu ne pourrais tout de même pas être ma mère. Je descends la rue de l'Église-Saint-Seurin, je cours vers maman, peut-être près de sa mort. Elle se plaint quelquefois de son cœur, elle dit souvent : « Chez nous, on meurt du cœur. » Louis Larpe qui m'attend sur le palier, m'avertit que Madame a sa migraine et ne dînera pas. J'entre sans frapper dans sa chambre. Elle est étendue, mais pas dans le noir, comme durant ses grandes crises. Elle a allumé sa lampe de chevet. Elle est très pâle, elle me sourit et paraît calme. Je m'efforce de ne pas me trahir, mais comment ne verrait-elle pas que je suis bouleversé ? Elle m'attire à elle et j'éclate en sanglots comme autrefois quand j'étais pardonné après une colère et qu'elle disait : « Tu as de bons retours. »

— Qu'y a-t-il, mon pauvre chéri ?

— On t'a fait du mal, je le sais.

— Ah ! tu sais ? Oui, du mal... et aussi du bien. Qu'est-ce que ça me fait, ce que cette pauvre fille pense de nous ? L'important, c'est qu'au fond, il faut lui rendre justice, elle a mesuré la distance infranchissable d'elle à toi, maintenant je suis tranquille...

— Elle t'a dit qu'elle avait renoncé ?

— Oh ! pas précisément, mais j'ai compris : elle s'est donné le beau rôle. C'est elle qui ne veut pas de ton argent, de tes propriétés, de ton

milieu bourgeois. C'est elle qui te refuse, tu comprends ? (Elle riait, tant ça lui paraissait farce.) Moi, je veux bien !

Ainsi rien ne s'était passé comme Marie me l'avait rapporté. Elle avait revécu devant moi une scène à demi imaginaire. Pourquoi ? Pour se venger d'avoir été battue ? Car elle l'avait été, puisque maman était revenue rassurée.

— Oui, rassurée. Oh ! pas seulement par sa sortie contre tout ce que nous incarnons à ses yeux, mais aussi, mon pauvre chéri, parce que je l'ai vue. Je reconnais, ajouta-t-elle aussitôt, qu'elle a un très beau regard. Ça, on ne peut pas le lui enlever. Mais elle paraît bien plus vieille que son âge : c'est une femme qui travaille, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, et qui a beaucoup souffert.

— Oh ! ces souffrances-là...

Maman, prudente, ravala ce qu'elle allait dire. Je demandai après un silence :

— Vous avez parlé de Maltaverne ?

— Non, tout de même ! Elle n'a pas eu ce toupet, à part sa diatribe contre les grandes propriétés et contre les gros propriétaires.

— Je parie qu'elle s'est indignée des coupes de bois que nous ne partageons pas avec les métayers ?

Je posai la question d'un air détaché. Un peu en retrait, j'observais ce grand visage blême que la lampe éclairait, et où ne se manifesta que de l'étonnement :

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! Tu penses comme je l'aurais reçue, si elle s'était permis... Mais tu n'as pas dîné, mon pauvre petit. Il y a du poulet en gelée. Va, et ne t'inquiète pas de moi, je suis contente.

J'avais faim, et je mangeai gloutonnement sous le regard satisfait de Louis Larpe. Je ne souffrais pas encore. Peut-être ne souffrirais-je pas ? J'avais été un enfant, puis un adolescent maladivement sensible, disait-on, et je le croyais aussi. J'étais seul à savoir en quel monstre d'indifférence je pouvais être changé tout à coup, et pas seulement à l'égard des autres, mais de moi-même. Pourquoi était-ce contre moi que Marie s'était déchaînée ? Pourquoi s'était-elle vengée sur moi de ce que maman l'avait dominée, comme elle dominait ses métayers, ses domestiques, ses locataires, ses fournisseurs, Numa Séris, et plus que tous les autres, son misérable fils ? Peut-être Marie me haïssait-elle tout à coup pour tout ce qu'elle avait adoré en moi : cette faiblesse, cette enfance inguérissable. Qu'allais-je chercher ? Elle s'était arrachée avec violence à ce dernier songe de bonheur que j'incarnais pour elle... Et moi ? et moi ? Étendu dans le nuage de la moustiquaire, j'entendais les bêtes féroces bourdonner alentour. Je ne me doutais



pas qu'il en surgirait bientôt de plus redoutables. Je me répétais : et moi ? Je serrais les dents, non, je n'étais pas si sensible qu'ils le croyaient tous, je n'étais pas non plus si faible.

Nous partîmes pour Maltaverne le surlendemain. La veille j'allai dire adieu à Simon. Je lui avais donné rendez-vous chez lui à Talence où nous pourrions parler sans contrainte. Je n'avais pu le décider à me suivre, fût-ce pour quelques jours. Ce n'était pas seulement à cause de Madame, mais les Duport surtout lui faisaient peur. Je le sentis paisible, détendu ; le nom de M. Moureau revenait sans cesse dans ses propos. Il s'était remis aux mains de M. Moureau. Je lui avouai que cet abandon total de Pascal à son directeur, c'est la chose du monde dont je me sens le moins capable. Cette dernière année au Petit Lycée ne l'effrayait plus. Ce serait un temps de « récollection » comme il disait. Plus tard il entrerait au séminaire d'Issy : « A ce moment-là, vous serez à Paris, nous nous verrons. » Il ne faisait pas de doute pour lui que je monteraï à Paris, que je continuerais d'être comblé et accablé de tout ce que lui ne connaîtrait jamais qu'à travers moi, qu'en moi. Je lui dis plaisamment qu'ainsi il conquerrait le monde par procuration et pendant que je me perdrais, lui ferait son salut. Il me dit à mi-voix : « Notre salut à tous deux. »

Je ne savais pas qu'il avait, lui aussi, un coup à me porter. Je le croyais inoffensif, incapable de me faire du bien ni du mal – oui, le plus inoffensif des êtres. Nous n'avions pas échangé un mot sur Marie et ce silence était lourd de je ne savais quoi. J'étais habitué depuis toujours à entendre maman, perspicace et investigatrice, me dire : « Tu me caches quelque chose. » J'avais pris ce pli moi-même de détecter ce que les autres me cachaient. Je demandai à Simon au moment où je le quittais s'il était au courant pour Marie et moi ? Oui, il l'avait vue la veille. Je regrettai d'avoir prononcé ce nom. Je sentais qu'il allait manquer de tact, ce paysan. Il en manqua, il dit : « C'était comme si on lui avait arraché une dent... » Il ajouta : « C'est mieux pour vous deux. Parce que de toute façon, elle n'a jamais cru... Vous la soupçonnerez d'avoir des idées de mariage... Sortant d'où elle sort, non, mais dites donc ! Intelligente comme elle est, elle aurait été capable peut-être, de vous mener jusque-là, mais elle savait bien que c'eût été l'enfer. Elle n'est pas folle. Seulement cette histoire, si elle avait duré, ça aurait pu faire rater ce qui est une affaire entendue pour elle, bien que le vieux Bard n'y regarde pas de si près. »

— Qu'est-ce que Bard a à voir dans la vie privée de Marie ?

— Dites donc ! c'est entendu, il n'y a rien entre eux sur un certain plan, et il n'y aura jamais rien. Le vieux Bard a soixante-dix ans. En somme, Marie épousera la librairie. Lui, au fond, en est devenu le

comptable, et elle en est l'âme. Sa librairie, c'est tout pour elle, vous savez. Je vous jure qu'elle la préfère à Maltaverne. Il faut l'entendre parler des orties de la Hure, des mouches, du retour en carriole traînée par cette rosse que les taons harcelaient, de l'attente à la gare du Nizan...

— Si quelqu'un avait dû comprendre Maltaverne, ses pins qui saignent, cette terre d'aridité et de douleur, c'était elle...

— Mais non, monsieur Alain, il faut y être né et que nos grands-pères, et que nos arrière-grands-pères y soient nés. Il n'y a que nous deux... Elle est quelqu'un de la ville, elle ne vit pas même dans une rue, à l'air libre, mais dans un passage.

— Alors vous croyez que Bard et elle...

— Oh ! pas avant le coup de feu des fêtes, mais vers le 15 janvier.

— J'aurai été la dernière permission qu'elle se donnait... C'est tout de même horrible.

— Mais non, puisqu'il ne se passera rien, qu'il ne peut rien se passer, que c'est un arrangement de leurs vies...

— Et puis quoi ! m'écriai-je, elle est habituée aux vieillards.

— C'est mal, monsieur Alain, c'est mal !

— Quelle horreur, les vieillards, dès qu'ils ne se tiennent pas à distance des jeunes êtres, c'est à vomir, les vieux écrivains qui osent en parler dans leurs livres, qui n'en ont pas honte. Dire qu'elle a été vouée à eux ! Enfin elle m'aura eu. C'est toujours ça. Quand Balège sera à la retraite, elle pourra s'envoyer un commis de vingt ans.

— Non, monsieur Alain, elle vous a aimé, elle vous aime.

— Eh bien, elle aimera un commis de vingt ans, et puis ils assassineront Bard pour pouvoir s'épouser. Au fond ça fait très Zola, cette librairie dans ce passage.

— Oh ! monsieur Alain, dites-donc ! c'est mal...

— Et elle aussi, a un côté Zola : tout ce que j'exècre au fond. Qu'est-ce que Thérèse Raquin peut comprendre à Maltaverne ? Elle l'a aimé tout de même, vous savez, elle l'a aimé le soir de votre arrivée, et puis la nuit, et encore à l'aube avant que s'allume la fournaise, alors les pins semblaient nous bénir elle et moi de leurs branches étendues... Mais non, ils ne bénissaient que moi, ils ne connaissaient que moi, elle n'avait rien à voir avec eux.

Et tout à coup j'éclatai :

— Mais bien sûr qu'elle est faite pour Bard. Elle n'est pas tellement plus jeune que lui après tout.

— Oh ! monsieur Alain !

— A partir du moment où une femme n'est plus vraiment jeune, elle est passée de l'autre côté, du côté de Bard.

Je ne savais pas que la douleur chez moi pût tourner à cette rage.  
« Quand je pense, m'écriai-je, à tous ces prêtres qui gémissent en

secret de leur célibat, alors que c'est le plus beau de leur histoire que d'échapper à cette chiennerie. Et encore les chiens, c'est plus propre. »

— Oh ! monsieur Alain, comme dit souvent Madame, vous déparlez. La chair est sainte, vous le savez.

J'éclatai en sanglots : « Oui, je le sais. » Simon n'avait aucune idée de ce qu'il faut faire et dire quand un monsieur comme monsieur Alain sanglotait devant lui. Depuis l'enfance, lui n'avait jamais pleuré devant personne, ni même seul. Les larmes, c'était encore un de mes privilèges.

Je me repris vite, m'essuyai les yeux, m'excusai : ce n'était que la surprise de ce mariage avec le vieux. Je me faisais déjà à cette idée. C'était la librairie qu'elle épousait : quoi de mieux ? Tout était bien... Je montai en auto. Je reverrais Simon à la rentrée. Dans la De Dion, je recommençai de souffrir. Ce n'était pas ce que d'habitude j'appellais souffrir. Cela me faisait mal physiquement, c'était physiquement intolérable. Elle savait, elle avait toujours su, elle s'était offert le béjaune que j'étais, avant de se lier. Quand elle serait madame Bard, elle devrait se tenir. Qu'était-ce que ce mal ? Ça ne durerait pas. Si je n'avais dû partir le lendemain pour Maltaverne, j'aurais donné rendez-vous à Keller, il m'aurait amené au Sillon, j'aurais peut-être rencontré quelqu'un. Il m'avait dit : « Le Sillon, c'est une amitié. » On s'aime, c'est de l'amour, et il n'y a pas la chiennerie.

Le lendemain nous étions à Maltaverne. Je n'avais pas voulu entendre parler de Luchon, ni de la vie d'hôtel où que ce fût. Maman voyait bien que j'étais malheureux, c'était une affaire de quelques jours, j'avais été opéré. Il y avait le contrecoup inévitable. Pour elle, je la voyais détendue comme elle ne l'avait été peut-être depuis des années, pacifiée, comme quelqu'un qui sort à peine d'un péril mortel. Pas un instant elle ne se douta que jamais elle n'avait été plus près de ce qui eût été pour elle le malheur des malheurs. Que jamais elle n'en a été aussi près qu'entre les moments de rémission qui me sont encore accordés. Ce que j'écris ici je ne l'écris que pour moi, même Donzac ne le lira pas, parce qu'il n'y a rien de plus honteux, de plus méprisable que de faire semblant de vouloir mourir et de ne pas mourir. Un suicide raté est toujours suspect ; mais n'être même pas capable de se rater ! Mieux vaut ne pas en donner l'amusement aux autres.

Il reste qu'entre la visite de Simon, la veille de notre départ pour Maltaverne et aujourd'hui, je n'ai été gardé contre ce désir fou de dormir à tout jamais, contre ce vouloir-ne-pas-vivre, que par quoi ? Je ne sais rien de ce que les médecins savent de ce mal, mais je sais ce qu'est un pauvre être qui n'est que le moment d'une race, et dont un arrière-grand-père et un arrière-grand-oncle se sont noyés dans une lagune de la Téchoueyre, peut-être atteints de ce mal que les bergers

appellent la *pelagre* et qui, disent-ils, pousse à se noyer ceux qui en souffrent. Je sais que leur maladie est une maladie comme toutes les maladies dont on a en soi le principe, qui dégage de l'angoisse à dose mortelle, qu'elle constitue le centre même de notre être, depuis notre venue au monde, et qu'elle tenait déjà dans notre premier vagissement.

Durant ces dernières semaines vécues auprès de maman épanouie, apaisée et qui me passait tout, et qui se donnait du mal pour me faire manger des écrevisses et des cèpes, je puis convenir avec moi-même que je n'ai été séparé de la mort que par ma maladresse. « Tu ne sais rien faire de tes dix doigts, m'a souvent répété maman méprisante, tu ne serais même pas capable d'être un portefaix ! » Non, et pas même de me tuer. La lagune de la Téchoueyre n'a plus aujourd'hui aucune profondeur. Quant au poison... que peut-on acheter chez le pharmacien sans ordonnance ? Trop lâche pour affronter la mort d'Anna Karénine sous un train, trop lâche pour me jeter dans le vide, trop lâche pour presser sur une gâchette.

Le plus étrange est que l'unique nécessaire pour moi, ma foi en la vie éternelle, entre à peine en ligne de compte. Par-delà les définitions du petit catéchisme, les interdits des casuistes, j'entends comme un éclat de rire qui se moque d'eux : ces imbéciles assimilent à un meurtre l'acte de sortir librement du monde... D'abord, ce n'est pas librement, puisque cette nécessité nous est transmise, comme tout ce qui nous tue au jour la journée, de la naissance à la mort. Depuis mon retour, cette terre de Maltaverne n'est plus à mes yeux que ce qu'elle est : une lande aride et morne et qui finira par brûler. C'était mon regard qui la transfigurait, mon regard magique. Et de même Marie : cette terre de Maltaverne et Marie, les voilà à jamais telles qu'elles sont. J'ai perdu sur elles mon pouvoir de transfiguration. Surtout que Marie ne croie pas que c'est à cause d'elle que j'ai voulu mourir.

J'essaye de prier, mais les mots se déchargent de toute signification à mesure que je les prononce, et ce refuge par-delà les paroles auquel si souvent j'avais eu recours et que je croyais être un état de contemplation, n'est plus qu'une ouverture béante sur le vide, sur le rien.

Encore une fois, il y a des rémissions. Je retrouve tout à coup du goût à la vie. Je sais que ça ne durera pas, que mon mal me reprendra, mais je profite de ce temps qui m'est donné pour retrouver le souffle. Par une belle nuit, je me suis levé et je suis allé pieds nus sur le balcon où Marie et moi nous étions accoudés. Oui, il y avait ce que mes yeux voyaient une fois encore, ce ciel où les étoiles pâlissaient, les cimes des pins qui en paraissaient si proches, et mes yeux qui les contemplaient, et ce cœur désespéré. *Cela* était en tout cas, je mentais

en proclamant qu'il n'y a rien, et que je n'eusse pas la clef de ce monde absurde ne prouvait pas qu'elle n'existe pas.

Ces temps de rémission se rapprochèrent jusqu'à l'incident que je vais rapporter – enfin ce que je crus n'être qu'un incident, et c'était l'endroit de la route où j'allais être assailli, pris à la gorge, comme si la tentation du suicide avait été chez moi l'annonce d'un malheur près de s'abattre sur nous. Bien qu'en septembre on ne se baigne plus au moulin de M. Lapeyre, où l'eau est glacée, il faisait si chaud, ce jour-là, que je pris à tout hasard mon caleçon de bain. Sans doute aussi cette idée était-elle en moi d'une possibilité d'en finir, ce jour-là, car il y avait toutes les chances que je fusse seul. Je me savais sans courage devant la fin d'Anna Karénine, mais non devant celle d'Ophélie – peut-être parce que je n'ignorais pas que je ferais d'instinct les mouvements qui m'empêcheraient de couler. J'y pensais vaguement comme à un accident qui pourrait arriver. La douleur de maman, la douleur de Marie, je m'en donnais le spectacle. On dirait ce qu'on dit toujours : que j'avais eu une crampe, une congestion. Il n'y aurait pas de témoin.

Je dévalais le chemin de sable qui descend vers le moulin et m'aperçus avec dépit qu'un baigneur solitaire s'ébattait dans l'étang. L'eau est si froide qu'on ne s'y attarde guère. Je décidai donc d'attendre qu'il ait fait place nette et me glissai dans les fougères d'où je pouvais, invisible, ne pas le perdre des yeux. Il y a un plaisir inavouable, mais que j'avoue, à voir quelqu'un qui ne nous voit pas, qui ne sait pas que nous sommes là, qui se croit seul. Au vrai, c'est un plaisir de Dieu. Je m'aperçus très vite que mon baigneur était une baigneuse, en vérité si gracile, aux jambes si longues, qu'on aurait pu s'y tromper. Plus tout à fait une petite fille. Avec les filles on ne sait jamais, les filles ne sont jamais des enfants, l'enfance leur est interdite. La preuve que celle-là était une fillette, c'est qu'elle se baignait en maillot comme un garçon. Jamais une fille du bourg ne se le serait permis. Elle sortit de l'eau et s'assit sur le bord, au soleil, pour se sécher, regarda autour d'elle. C'était la solitude et le silence du milieu du jour. Elle fit glisser d'un geste rapide le haut du maillot, dénuda chastement ses épaules maigrichonnes et une gorge à peine née. Ce que je ressentis alors ce ne fut pas ce que Donzac va croire : un plaisir faunesque. Non, les petites filles ne me donnent pas encore de mauvaises pensées. Je crus que le poing qui me serrait la gorge s'ouvrait tout à coup, (si j'avais su !) ce fut comme si quelqu'un apposait ses mains sur mes yeux aveugles et les retirait, et tout à coup je voyais. Un seul être comme celui-là était une merveille et il y en avait des millions de par le monde – ce monde que je ne connaissais pas, et que rien ni personne d'ailleurs ne m'obligerait à parcourir, si je préférais demeurer dans une chambre, là où sont mes livres et où ne sont pas les autres hommes.

Elle resta debout un long moment dans le soleil, la petite fille, et ce fut si peu une pensée louche qu'elle me donna que ce que j'éprouvai à la contempler, et sans doute qui ne vaut que pour moi, et que me donne toujours la vue d'un jeune corps s'il est beau, c'est l'évidence que Dieu est. Dieu existe, vous le voyez bien. De sorte que la même voix qui crie à mon oreille : « Tout est là, tout est offert, tue et mange... », cette même voix me souffle aussi : « Mais tu peux choisir de renoncer à tout et de me chercher, Moi, et c'est cela l'unique aventure. »

La petite fille avait disparu dans les fougères et en sortit un instant après, court vêtue, pas belle, autant que j'en pus juger de loin avec son peigne rond qui lui tirait les cheveux en arrière et lui faisait un trop grand front. Mais moi qui l'avais vue dévêtue, je savais qu'elle était belle, non pas de cette beauté fixée dans certains traits, mais qui tient à une ligne appelée à s'effacer, liée au moment d'une mue. J'avais surpris un instant entre l'aube et l'aurore, ou plutôt entre l'aurore et le matin – la merveille qui ne durera pas, est là déjà sans être vraiment commencée.

Je la laissai filer et la suivis, mais de loin. Elle marchait droite et sérieuse, comme une grande fille, et tout à coup entraînait dans les fougères d'un bond de cabri, se penchait pour ramasser je ne savais quoi, repartait. À un moment, une branche morte craqua sous mon espadrille. Elle se retourna, mit sa petite main à la hauteur de ses yeux pour voir qui approchait, et tout à coup, m'avait-elle reconnu ? elle détala, disparut à un tournant, et quand j'y parvins moi-même, elle avait dû filer à travers bois, car je ne la vis plus.

À mon retour du moulin, l'esprit encore tout occupé de cette baigneuse effrayée, je vis que maman sur le perron me guettait. Elle me cria qu'il y avait un télégramme pour moi. Elle me le tendit ouvert : « Je l'ai ouvert, naturellement ! C'est de Simon... il a un toupet ! » Je lus : « Besoin urgent de vous voir. Télégraphiez si pouvez être demain Talence. »

— Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'exiger qu'il t'écrive d'abord de quoi il retourne.

— Non, il n'y a pas plus discret que lui. Il doit avoir un motif très sérieux. Je partirai demain matin. Je vais avertir le chauffeur.

— Bien entendu ! C'est ta voiture et c'est ton chauffeur.

Dans le brouillard de l'aube les coqs de Maltaverne répondaient à ceux des métairies perdues. « C'est un cri répété par mille sentinelles. » Je me doutais bien que c'était Marie qui m'appelait et que je la trouverais chez Simon. Je n'en avais pas même la curiosité, résolu à me dérober aux palabres ; il n'y a pas à faire semblant, avec une comédienne, de croire à la réalité du personnage qu'elle joue, si convaincue qu'elle soit et si habile à se duper elle-même. Donzac dit des romans de Bourget que c'est de la psychologie à deux sous. Oui, et c'est de cette monnaie de billon que nous nous payons les uns les autres. Et puis, bien que j'eusse atteint un palier à ce moment-là, j'étais moi-même trop exténué, je ne sentais plus rien. Je riais seul dans l'auto à l'idée que ce qui surnageait de tous mes griefs contre Marie tenait dans ce qu'elle avait dit à Simon des orties de la Hure, et des mouches, et de la carriole, et de la gare du Nizan, c'était son reniement de Maltaverne, l'ingrate, l'indigne, l'idiote.

Elle n'était pas chez Simon quand je débarquai mais elle nous y rejoindrait à l'heure du déjeuner. Bard s'affolait parce que, me dit Simon, Marie avait dû interrompre son travail.

Ce qui la tuait, c'était de n'avoir pu m'expliquer elle-même ce projet de mariage qui dans son esprit se ramenait à un arrangement pour que la librairie ne change pas de mains. Simon reconnut qu'il avait fait à Marie une peinture trop noire de ma fureur quand il m'avait parlé sans précaution de ce projet qu'il croyait que je connaissais.

— Vous répétez tout, lui reprochai-je irrité. Vous envenimez tout. La discrétion est une vertu qui ne s'apprend pas malheureusement.

Il se défendit mal. Il devait avoir beaucoup d'autres péchés de cet ordre sur la conscience.

Marie descendit du tramway un peu avant midi. Ce qui était au moment de fondre sur moi, et que j'étais alors à mille lieues de pouvoir imaginer, maintenant que c'est arrivé m'empêche de fixer mon attention sur les propos confus échangés avec Marie dans la chambre où Simon nous avait laissés seuls. Ce que je dois dire à l'honneur de Marie, c'est qu'à peine eut-elle vu ma triste mine, elle ne s'inquiéta plus que de moi. Peut-être est-ce un don que j'ai d'éveiller chez les femmes une mère soucieuse et vite alarmée. Elle prit ma tête dans ses deux mains, elle me dit : « Je n'aime pas ton regard. »

J'entrai sans en débattre dans toutes les raisons qu'elle me donna de son mariage, comme si je ne m'en souciais plus. Les quelques heures qui me séparent de ces explications de Marie, du déjeuner qui suivit au bistrot de Talence où Simon nous invitait, ces quelques heures me paraissent être un espace de temps presque infini, une coupure dans ma vie entre deux mondes : comme si la vraie raison de mon angoisse m'avait été découverte tout à coup, comme si l'actualité la plus banale, une note sous un portrait dans *La Petite Gironde* apportée ce matin par le concierge de la rue de Cheverus avec mon café, avait suffi à me précipiter d'une seule poussée dans un vide sans fin où je n'arrête pas de couler.

Donc ce matin, après avoir bu quelques gorgées de café, je jetai un coup d'œil distrait sur la première page du journal et je me crus halluciné : cette figure de petite fille aux cheveux tirés sur un trop grand front et qui ne souriait pas, je la reconnaissais. C'était la petite fille du moulin. Et au-dessous, en italique : « Jeannette Sérís a quitté avant-hier après-midi le domicile de son père, M. Numa Sérís et n'a pas reparu. On croit à une fugue, l'enfant y étant sujet. Elle portait un jersey rayé et des espadrilles blanches, elle n'avait pas de bas. Ses cheveux étaient tenus par un peigne rond. » Suivait l'adresse de Numa Sérís, un numéro de téléphone. C'était le Pou ! Avant de m'attabler et de mâcher et de remâcher tout ce que cette histoire promettait à mon angoisse, je m'attardai à cette farce que quelqu'un me faisait : c'était le Pou que j'avais vu au moulin de M. Lapeyre et trouvé adorable ! Ce ne pouvait être un hasard, c'était trop bien machiné. Comme il est écrit : « C'est l'ennemi qui a fait cela... » Oui, c'est l'ennemi qui me l'a fait voir adorable, mais elle, ma vue l'a terrifiée et elle a fui, et elle a disparu, peut-être pour toujours.

J'étais l'unique témoin. Il fallait sans plus tarder rentrer à Maltaverne, mais j'avais rendez-vous ici à midi avec Marie et avec Simon. Je leur dirais tout, je ferais ce qu'ils me conseilleraient de faire. Après tout, ce devait être une fugue ; je ne savais pas qu'elle y



fût sujette : on ne parlait jamais d'elle devant moi. Pourquoi vous moquez-vous de moi, mon Dieu ?

Je m'habillai en hâte, je sortis, j'achetai les deux autres journaux de Bordeaux, y trouvai le même portrait, le même avis ; j'entrai dans le hall du Crédit Lyonnais et dans celui du journal *La France*, rue Porte-Dijeaux, où les dernières dépêches étaient affichées : aucune qui concernât la disparition de la petite Sérís. Je revins rue de Cheverus. Je confesse que je tremblais de peur, que je transpirais d'angoisse. Peur de quoi ? Angoisse de quoi ? J'étais sûr qu'il fallait m'attendre au pire. Si ce pire advenait, eh bien, cette fois, je trouverais la force et les moyens pour passer de l'autre côté. L'ennemi ne m'aurait pas, si bien machiné que ce fût.

C'était comme si j'avais tenu dans mes deux mains un nœud coulant encore lâche autour de mon cou, mais il se resserrait seconde après seconde. À midi je me tenais derrière la porte, je n'attendis pas qu'ils aient sonné pour ouvrir. Je ne sais de quoi j'avais l'air. Marie cria : « Alain, qu'y a-t-il ? » Je ne pouvais parler et leur montrai la photographie. Eh bien quoi ? Ils l'avaient vue, ils en avaient ri d'abord. C'était une fugue... Je protestai : « Il n'y a pas de quoi rire, je suis dans le bain jusqu'au cou. »

— Mais tu es fou, Alain !

Alors je commençai à leur raconter l'histoire, je ne reconnaissais pas ma voix. Ils ne riaient plus. Marie dit : « Nous allons déjeuner, et puis tu partiras. Avant ce soir on l'aura retrouvée. Tu feras ta déposition dès ton arrivée. » Comme je n'aurais rien pu avaler de solide, Marie proposa d'aller boire une tasse de chocolat chez Prévost :

— Ce n'est que l'ennui d'une déposition à faire...

— Et de voir son nom dans tous les journaux, interrompit Simon.

Marie le dévisagea, haussa les épaules et proposa d'aller à la librairie d'où elle téléphonerait à son meilleur client, chef des informations à *La Petite Gironde* : peut-être partirais-je rassuré.

La librairie étant fermée à cette heure-là, nous y pénétrâmes par une porte privée. L'ami de Marie n'était pas au journal mais elle avait son numéro personnel et l'eut lui-même assez vite au bout du fil. Elle me tendit un écouteur. Oui, il y avait du nouveau : « Un résinier avait vu la petite fille passer près de lui en courant, comme si elle avait été effrayée par quelqu'un, ou par quelque chose, ou même comme si elle était poursuivie. On interrogeait ce résinier sans relâche. Ce n'était encore qu'un témoin mais... » Je laissai tomber l'écouteur.

— Alain, pourquoi s'affoler ?

— Il n'a pas menti, ce résinier, elle courait parce qu'elle avait peur. C'était de moi qu'elle avait peur. De moi qui venais de la regarder se baigner...

— Oui, et qui un quart d'heure plus tard, étais de retour à

Maltaverne où on te remettait le télégramme de Simon. De quoi t'inquiètes-tu ?

Simon hochait la tête :

— Hé bé, dites donc, si vous trouvez qu'il n'y a pas à se faire de mauvais sang...

— Taisez-vous, idiot, cria-t-elle avec colère. Mais regardez sa pauvre figure. Je voulais vous demander de l'accompagner à Maltaverne ; à la réflexion je préfère le savoir seul qu'avec vous... Et puis non ! C'est moi qui vais faire le voyage. Vous, restez ici jusqu'à l'arrivée de Balège. Vous lui expliquerez... Au besoin vous l'aidez. Je serai de retour demain matin.

— Mais que dira Madame quand elle vous verra ?

— Elle verra aussi son fils, un regard lui suffira : elle comprendra, elle n'est pas comme vous qui ne comprenez rien.

Je me sentais délié, je me remettais entre ses mains, rien ne pouvait m'arriver de sinistre tant qu'elle serait là. Je retrouvais le souffle. L'auto roulait au pas d'homme dans la rue Sainte-Catherine encombrée. Puis ce fut la route de Léognan et déjà les pins commençaient. Marie m'avait pris la main. Elle me demanda : « Tu n'as plus peur ? » Non, je n'avais plus peur, mais je savais que ça me reprendrait. Je voyais maintenant que je ne pouvais être suspecté, mais dans moins de dix minutes, peut-être ne le verrais-je plus. Ce qui alors m'apparaîtrait avec évidence, c'est que tout m'accusait.

— Même toi, Marie, si on t'interrogeait, et si tu disais tout ce que tu sais, tu serais un témoin à charge...

— Attention, mon petit, tu te laisses glisser de nouveau...

— Tu te rappelles, le matin de notre départ, lorsque tu as voulu voir la Hure et que j'ai pris un chemin de traverse parce que nous savions que la petite nous épiait, tu te souviens de ce que je t'ai dit d'elle ? Je t'ai dit : « Je l'étranglerai » !

— Tu as rêvé, Alain. En tout cas c'est sans importance pour personne.

— N'empêche que si on t'interrogeait, ce serait ton devoir de rappeler ce mot révélateur.

— Révélateur de quoi, sinon de l'irritation d'un moment, que je ressentais moi-même, que n'importe qui eût ressentie...

— Elle savait que je la détestais puisqu'elle avait si peur de moi, puisqu'il a suffi qu'elle me reconnaisse à ce tournant du chemin, pour entrer en courant dans le bois où il y avait cet homme qui l'attendait.

— C'est la faute à la fatalité, comme dit Charles Bovary, ce n'est pas la tienne en tout cas.

— Un morceau de bois a craqué sous mon espadrille et elle a tourné la tête, et elle m'a vu. J'aurais pu poser mon pied à côté du morceau

de bois et elle aurait suivi le chemin de sable jusqu'à Maltaverne. Et que je l'aie vue nue juste à ce moment-là, que je découvre à ce moment-là que je m'étais trompé sur elle, qu'elle était devenue aussi différente de la petite fille que nous appelions le Pou qu'un papillon l'est d'une chenille...

Marie murmura après un silence : « Quel écroulement pour ta mère ! »

— Au fond tu la comprends ?

Oui, elle la comprenait. Nous ne parlâmes plus. Elle me tenait la main par instants, la serrait un peu pour me rappeler sa présence : « Ne crains rien, je suis là. » C'était ce que disait maman quand j'avais peur la nuit. Marie connaissait mon mal, elle avait pu l'étudier de près sur un de ses vieillards : « Tu as dit à Simon que j'avais l'habitude des vieillards... » Il répétait tout décidément !

— Oui, il répète tout. Eh bien, un de mes vieillards, je l'ai vu tout près d'être étranglé par des chimères qu'il se forgeait.

À Villandraut, où nous nous arrê tâmes pour prendre de l'essence, des gens discutaient devant le garage. Quand le chauffeur reprit le volant, il nous dit : « Le salaud a avoué, il l'a étranglée, il a caché le corps dans un parc à moutons et de là, pendant la nuit, il l'a porté sur une brouette jusqu'à un trou profond de la Hure en amont du moulin. » Je mis mes deux mains sur ma figure, non pour cacher mes larmes à Marie mais pour ne plus rien voir de ce monde dont je n'avais pas le courage de sortir.

Maman assise seule dans le salon aux volets clos, était à la lettre foudroyée et ne réagit pas à la présence de Marie. La reconnut-elle seulement ?

— Je n'ai pas voulu, madame, qu'il fît ce voyage seul après le coup qu'il a reçu ce matin.

Elle me dévisagea :

— Ç'a été un coup pour toi ?

— Plus terrible que tu ne peux l'imaginer : c'est de moi que la petite a eu peur, c'est ma vue qui l'a affolée.

Maman répétait d'un ton las : « Qu'est-ce que tu racontes ? » Mais elle devint très vite plus attentive. Quand j'eus fini, elle dit : « Maintenant qu'on tient le coupable, qu'il a avoué, ce n'est pas la peine que tu parles ; tout cela doit demeurer entre nous. »

— Non, protesta Marie, c'est important pour ce misérable qui va jouer sa tête. Le témoignage d'Alain prouvera que la petite a eu peur en effet, qu'elle est entrée en courant dans le bois, que tout s'est passé comme l'homme l'avait rapporté et on ne l'avait pas cru : cette petite fille essoufflée, haletante...

— Oui, dis-je, c'est ce halètement qui a dû la perdre.

Je voulais tout de suite aller à la gendarmerie, mais en ce moment, selon maman, ils étaient tous au moulin : l'assassin montrait l'endroit où il avait jeté le corps. Je ne voulus pas attendre. Ce fut maman qui demanda à Marie : « Vous ne le quittez pas ? »

Je les intéressai moins que je ne m'y étais attendu. Ils tenaient l'assassin et ils allaient repêcher le cadavre. Le brigadier qui m'interrogea ne parut attacher aucune importance à ce que je crus devoir lui dire de la peur que ma vue avait sans doute éveillée chez la petite Sérís. C'était pour eux une affaire réglée. Au retour, je dormis deux heures, lourdement. J'ai su que durant mon sommeil, maman et Marie avaient parlé de moi, ou plutôt que Marie s'était appliquée à alarmer maman à mon sujet. Elle eut le sentiment d'y avoir réussi puisqu'elle partit pour la gare à six heures, sans m'avoir revu : « mais, m'assura maman, tout à fait tranquille à mon sujet ».

Cette inquiétude éveillée occupait maman, la détournait un peu de ce petit cadavre qu'elle ne cessait pourtant de voir. Je découvris durant la nuit qu'elle passa auprès de moi, dans le lit de Laurent, qu'elle était attachée à la petite Sérís par d'autres liens que les calculs sordides que je lui avais prêtés, qu'elle chérissait cette enfant sans mère et qu'elle en était chérie.

— Mais ce que tu ne savais pas, ce que tu ne pouvais pas savoir puisqu'il m'était interdit de te parler d'elle, c'est jusqu'où allait son amour pour toi.

— Son amour pour moi ?

— Oui, cela paraît incroyable chez une fille de douze ans. Je n'aurais jamais imaginé que cela pût exister, ou c'eût été pour m'en scandaliser, si je n'avais été témoin de ce culte, de cette dévotion si tendre d'enfant et pourtant déjà de femme – mais en toute pureté et innocence certes je le sais, moi à qui elle ne cessait de parler de toi. Si une pensée peut m'aider à ne pas me révolter contre l'abomination de ce que cette innocente a subi, c'est que maintenant, elle voit que tu ne la hais plus, que tu la pleures, que tu ne l'oublieras plus, qu'elle n'est plus le Pou pour toi...

— Mais elle ne savait pas que je l'appelais le Pou ?

— Elle le savait. Ce n'est pas moi, tu penses bien, qui le lui avais répété. Numa Sérís le tenait des Duberc, de ton cher Simon j'imagine, et un soir que Numa était ivre, il l'a dit à la petite. Elle a pleuré, elle a pleuré...

Maintenant c'était nous qui pleurions tous les deux dans la nuit, maman et moi, avec en nous cette réalité insoutenable de ce que l'enfant avait subi dans son pauvre corps, de cette salissure, de cette souillure...

— Alain, toi qui as lu tous les livres, toi qui sais tout ce qu'on a pu

écrire sur le mal que Dieu permet, quand il s'agit d'un enfant, d'une petite fille, pourquoi avant de la tuer, avoir livré sa chair et son âme à une brute aveugle ? Quel est le sens de cette épreuve-là que tous les jours des enfants subissent ? Encore ne connaissons-nous que ce que la presse rapporte. Mais chaque jour, partout, dans le monde entier...

Elle se tut, attendant ma réponse. Je continuais de pleurer sur ce petit corps déshonoré que toute l'eau de la Hure n'arriverait pas à laver. Enfin je dis :

— Peut-être le mal est-il quelqu'un.

— Alors il existe, il a été créé, cette puissance lui a été donnée.

— Maman, il n'y a pas d'autre réponse que ce corps nu, car il était nu, couvert de crachats, cloué à une potence et dont les intellectuels se moquaient, et qui était le corps du Seigneur. La réponse, la petite fille la serre à jamais contre son cœur. Maintenant et à jamais. Et nous, bientôt, nous saurons ce que nous pressentons, chaque fois que nous communions à ce corps insulté, crucifié, et glorifié.

— Oui, je crois, je crois.

Je l'entendais sangloter pour la première fois de ma vie, sangloter d'amour.

— Je l'aimais, cette petite fille, comme je n'ai jamais aimé personne, pas même toi. Je lui avais dit : « Il faut que tu sois instruite, moi je n'ai jamais pu parler de rien avec Alain. Dans nos familles, il n'y a pas de femmes pour un garçon comme lui. » Alors, elle qui n'avait été qu'à l'école primaire jusqu'au certificat d'études, travaillait maintenant avec notre instituteur qui est très intelligent, qui prépare sa licence de lettres. Elle faisait aussi du latin avec M. le curé, qui lui ouvrait l'esprit sur les questions qui t'intéressent. Lui aussi les connaît maintenant. Ce pauvre Doyen, tu ne te doutes pas de ton influence sur lui. Je t'empêche de dormir. Mon chéri, il faut dormir.

— L'important pour moi, ce n'est pas de dormir c'est que tu sois là.

Nous demeurâmes un peu de temps sans parler. Le vent de cette nuit d'automne donnait une voix aux pins de Maltaverne et ils pleuraient avec nous la petite fille livrée vivante à une bête, non pour être dévorée comme la vierge Blandine, mais pour être aussi souillée qu'une créature de Dieu peut l'être en ce monde, et son dernier regard s'était posé sur cette face convulsée. Maman parla de nouveau :

— Si j'en crois cette personne (c'était Marie, cette personne) tu t'étais mis dans la tête que j'avais chargé la pauvre petite de vous épier pendant mon absence. Comment as-tu pu me croire capable... Certes, je lui disais trop de choses. Nous vivions si près l'une de l'autre pendant mes séjours à Maltaverne, quand tu n'étais pas là ! Elle n'ignorait rien de mes craintes depuis que cette personne était entrée dans ta vie. En fait nous ne parlions que de toi. Mais si la petite vous a guettés durant ce séjour, ce n'était pas moi qui le lui avais demandé,

c'était d'elle-même, pour son propre compte. Qu'une fille de cet âge puisse être jalouse comme elle l'était, je n'aurais jamais cru que ce fût possible. Ce qu'elle a souffert par toi durant cette soirée et cette nuit, elle me l'a dit, elle me disait tout. Nous nous disions tout. Moi, tu sais, je n'étais pas jalouse. J'aurais donné ma vie pour que tu l'aimes. Elle croyait que tu finirais par l'aimer et elle me le faisait croire. L'horrible, c'est que c'était vrai, c'est que tu l'auras aimée une heure avant qu'elle soit violée et étranglée...

— Oui, et que je vais l'aimer maintenant aussi vieux que je vive, que je vais la bercer en moi, que je la serrerai encore contre mon cœur, ce pauvre petit Pou, mon unique amour.

Tout à coup j'entendis rire maman. Oui, elle riait. Elle dit :

— Sais-tu comment elle se vengeait de ce que vous l'appeliez le Pou ? Eh bien elle n'appelait cette personne que « le grappin » parce qu'elle m'entendait souvent m'inquiéter de cette fille « qui t'avait mis le grappin »...

Cette fois le silence dura entre nous, et puis j'entendis le souffle de ma mère endormie, presque un râle, comme s'il eût passé à travers toutes les larmes qu'elle n'avait pas versées encore. Moi, je veillais, je refaisais en esprit le chemin déjà parcouru, qui était un chemin de croix : première station, la mort de mon frère ; deuxième station : la petite fille violée. Si faible, si désarmé, où trouverais-je la force de faire un pas de plus ? Ah ! me coucher sur la terre nue, dans un endroit de Maltaverne que je connais, que j'appelais « la beauté » quand j'étais enfant. Pourquoi « la beauté » ? M'étendre et attendre de m'endormir du sommeil sans réveil.

Je m'endormis moi aussi. Quand je m'éveillai, maman n'était plus dans la chambre. Elle avait dû aller à la messe. Moi, je n'essayai pas de prier, non par révolte, mais parce qu'un malheur comme celui-là donne le sentiment d'une absence – non certes d'une inexistence, mais c'est impossible que quelqu'un soit là, et pourtant il est là : tel est le mystère de la foi, indestructible dans ceux qui en ont reçu la grâce et jusqu'à résister même au meurtre d'une petite fille, et à ce meurtre-là, dont la seule idée me donnait l'envie de hurler monotonement comme une bête torturée.

Chacun de nous, dès le réveil, rentra dans sa douleur, s'emmura de nouveau. Pour fuir les journalistes (ma déposition avait paru dans les journaux), ce fut à partir de ce matin-là que j'allai à la chasse à la palombe : la nôtre, à « la Chicane », est introuvable, inaccessible. Il est vrai aussi que l'assassin sous les verrous, ayant avoué, l'histoire avait été déjà remplacée par d'autres. Toute la question était de trouver la force de poursuivre la mienne, de décider dans quelle direction

avancer. Marie m'écrivit qu'il faudrait partir pour Paris dès que je m'en sentirais la force : « ... Ce que ton Barrès dénonce comme un mal, le déracinement, est le seul remède, après le coup que tu as reçu, apporte la seule chance de guérison. Certes tout ce qui est arrivé, où que tu sois, tu l'auras toujours en toi, mais en toi qui as peut-être reçu le don que tu admires tant dans les autres, de le retrouver vivant, de l'exhumer. C'est ce que Simon Duberc pense de toi, avec une certitude rabâcheuse, mais à la longue saisissante : « Il sera grand un jour, vous verrez ! » répète-t-il. Je l'aime à cause de cela, en dépit de ce qu'il y a de mal né en lui, de son côté paysan pervers, en dépit du monstre que vous avez fait de lui à Maltaverne – mais il croit en toi. Il ne t'aime pas autant que tu l'imagines, peut-être te déteste-t-il à certains moments, mais il croit en toi. C'est la foi que les autres mettent en nous qui nous indique notre route. Simon et moi après Donzac nous t'indiquons la tienne, hors de quoi il n'est pas pour toi de vrai chemin.

« Le seul obstacle vient de ta mère et ce n'est pas moi qui te conseillerai de t'en moquer. Si j'éprouve quelque remords quand je songe à notre histoire, c'est bien au sujet de cette pauvre "Madame" que j'avais atrocement simplifiée d'après l'image que vous m'aviez donnée d'elle, toi et Simon. Tu te rappelles que je te disais, durant ces séjours qu'elle multipliait à Maltaverne, "qu'elle te trompait avec tes propriétés". Eh bien nous le savons aujourd'hui, c'était avec le Pou qu'elle te trompait – car il s'agissait d'amour, bien que ni la chair ni le sang n'y fussent engagés. »

Oui, je le voyais enfin : une vieille femme avait déversé sur une petite fille toute la tendresse dont personne au long de sa vie ne s'était soucié sinon un mari qui sans doute lui faisait physiquement horreur, sinon moi, mais je lui demeurais inintelligible, d'une autre race, bien que je fusse sorti d'elle ; j'approfondissais par ma seule présence le gouffre de solitude dans lequel la pauvre « Madame » se serait enfoncée sans les propriétés qui la maintenaient à la surface, sans les dévotions qui jalonnaient ses journées... Mais il y a eu cette enfant que je haïssais, et qui m'aimait, et qu'elle aimait.

Oui, cet obstacle-là, il ne s'agissait pas de le tourner. Maman m'approuvait de vouloir aller à Paris mais elle me demandait d'attendre une année encore. J'avais reconnu que je pouvais poursuivre à Bordeaux les travaux d'approche exigés par ma thèse. Il s'agissait bien de ma thèse ! Il y allait de ma vie (enfin je m'en persuadais). Il fallait tenter cette dernière chance, me déraciner de cette terre où j'avais été atteint au cœur et faire cette expérience de la replantation, de ce qu'on appelle chez nous, le « repiquage », dans un terrain étranger – avec cette idée qui ne me venait pas seulement de Donzac, de Simon, de Marie, peut-être aussi des hommes d'affaires

dont j'étais issu : l'idée d'utiliser cet acquis horrible, de n'en rien laisser perdre. « Il faut que rien ne se perde » répétait-on aux enfants que nous étions, mais il s'agissait de morceaux de pain ou de bouts de chandelles. Maintenant, pour moi, ce qui ne devait pas se perdre, c'était ce que j'avais souffert et ce que j'avais fait souffrir, c'était cette petite fille immergée par son assassin dans le ruisseau qui ruissellerait en moi sous ses aulnes jusqu'à mon heure dernière, c'était cette mère écrasante et elle-même écrasée. Sur ce capital-là, il me faudrait vivre. Tout ce qui m'arriverait encore, si interminable que soit la route, resterait en dehors du cercle fatidique tracé autour de cette part de ma vie.

Maman me disait : « On a beau dire, on ne meurt pas de chagrin. Les gens ne meurent pas de leur chagrin. Même s'ils ne se consolent pas, ils ne meurent pas ; mais moi je mourrai, je suis en train de mourir. Attends un peu, ne me quitte pas. » Je ne pouvais lui répondre que pour moi qui avais vingt-deux ans, ce n'était pas si simple et qu'il fallait tenter de survivre. J'emportais chaque jour, à la Chicane, un des *Balzac* de mon père, dans cette édition Charpentier de 1839 où certains titres n'ont pas été repris dans les œuvres complètes. Balzac n'est pas l'auteur que je préfère : il est trop gros (je parle de son style). Mais c'est l'auteur qui agit le plus directement sur moi comme un excitant à ne-pas-vouloir-mourir. Je déteste cette race de jeunes ambitieux qu'il décrit, leur férocité ; et pourtant ils me donnent envie de tenter ma chance, moi aussi, par des voies qui me seront propres et qu'il me reste à découvrir.

Pour l'instant je me trouve toujours à l'intérieur du cercle : ce n'est pas encore du révolu à redécouvrir et à transposer, ce n'est pas du vécu, mais ce que je vis ici et maintenant, et maman est là, encore vivante, que je ne peux pas laisser mourir seule avec en elle cette petite fille adorée et violée, aux yeux ouverts. Elle m'a dit : « À tous les instants de mes jours et de mes nuits, je la vois morte, mais les yeux dilatés par l'épouvante. »

Elle allait quotidiennement chez le père Sérís qui buvait moins qu'elle ne l'eût craint, parce qu'il voulait régler ses affaires « avant de se mettre sérieusement à boire ».

— Croirais-tu, disait maman, qu'à ces obsèques où tout le monde pleurait, le vieux Sérís semble n'avoir été touché que par tes larmes. Il pourrait t'en vouloir après tout, même s'il ne sait pas que la petite a beaucoup souffert à cause de toi. Eh bien non ! Et sais-tu ce qu'il m'a proposé ? Une vente fictive de toute sa propriété, de sorte que tu serais



en fait son héritier, l'héritier de la petite...

— Pour rien au monde ! protestai-je.

— Bien entendu, dit maman. Il ne saurait en être question. J'étais si sûre de ton refus que j'ai refusé en notre nom à tous deux, sûre que tu m'approuverais. Alors il m'a suggéré une vente réelle, lui gardant l'usufruit. À toi de décider.

— Mais maman, je ferai ce que tu voudras.

— Ce que je veux ? Je ne veux plus rien. La seule idée de profiter de cette mort me fait horreur. La propriété de Sérís sera partagée entre plusieurs neveux, et donc anéantie. C'est ce que je souhaite : qu'il ne reste rien de ce qui était à elle. Ce que j'aimerais, c'est que tout brûle. D'ailleurs Numa Sérís croit que c'est ce qui arrivera, que tout finira par brûler.

— Pourquoi tout brûlerait-il plus que jadis ou que naguère, ma pauvre maman ? Depuis le temps que le tocsin sonne, et qu'on vient à bout du feu...

— Parce que justement, à en croire Sérís, le tocsin s'il sonne encore dans les années à venir, ne mobilisera plus personne : il n'y aura plus personne dans les métairies. Les gens supporteront de moins en moins de vivre comme des loups dans ces quartiers perdus, nourris de pain noir et de cruchade. Sérís dit que les savants américains n'ont plus besoin de notre résine pour en extraire l'essence de térébenthine et qu'on aura de moins en moins recours à nos pins pour les poteaux de mine et pour les traverses de chemin de fer. Alors tout brûlera, répétait maman avec une sorte de satisfaction désespérée, parce qu'il n'y aura plus personne... Et pourquoi les arbres seraient-ils seuls épargnés ? Ils mourront eux aussi, brûlés vifs. Ça vaut mieux que...

« Tu as cru que j'aimais la terre pour la terre. Ce que j'avais devant les yeux, c'était la petite et toi, maîtres de tout, et moi veillant sur vous deux, sur vos intérêts, et la regardant, elle, être heureuse auprès de toi. Quand le Doyen me faisait la morale, me rabâchait : "Vous n'emporterez pas vos métairies avec vous !" Je lui disais : "Mais je me réjouirai à mon lit de mort de savoir que les enfants vont les posséder, que je les leur laisse dans le meilleur état possible." Je disais au Doyen que la propriété dure, qu'il est vrai qu'elle a contre elle les partages, mais qu'elle se gonfle par les mariages et les héritages et qu'elle se moque de la mort. Je sais maintenant que ce n'est pas vrai. Mais qu'est-ce qui est vrai, Alain, qu'est-ce qui est vrai ?

Il ne me restait que de me mettre entre les mains de Dieu, que d'attendre un signe de lui – ce signe qui serait peut-être un appel entendu de moi seul pour devancer mon heure. C'était ne tenir aucun compte de ce qui se passait au-dedans de ma mère, à mon insu et à son insu : oui, à la lettre de ce qui « passait », en elle, de ce qui

changeait et qui allait se fixer dans le parti inattendu qu'elle allait prendre et qui me rend libre.

Le jour de la Toussaint, nous allâmes apporter notre bouquet à la petite Sérís. Je fus frappé de ce que maman ne récita pas le *De Profundis*, comme elle avait accoutumé de faire lorsqu'elle nous faisait nous agenouiller, Laurent et moi, sur la tombe de pauvre papa. « Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur, Seigneur... » Était-ce le pathétique de l'imploration qui passait malgré elle dans sa voix ? ou était-ce ma propre angoisse que cette voix orchestrait ? À cette dernière Toussaint, aucun cri ne monta de l'abîme au bord duquel maman se tenait debout, vieux chêne encore vert, mais que la foudre a frappé. Elle ne s'agenouilla pas, ses lèvres ne remuaient pas. Sur la route, au retour, elle me dit :

— Je viens de prendre une résolution. Je ne rentrerai pas à Bordeaux. Je vais attendre ici. Alors toi, tu peux monter à Paris, comme disait cette personne le jour où elle t'a ramené : « Il faut qu'il monte à Paris... » me répétait-elle.

— Mais attendre quoi, maman ?

Elle répéta : « Attendre... » Je lui rappelai qu'elle n'aurait plus M. le Doyen qui allait finir sa vie à Bordeaux, non à la tête d'une des paroisses de la ville, ce qu'il avait toujours espéré et cru, mais dans une aumônerie de bonnes sœurs.

— Je le sais, et ce n'est pas de son successeur que j'aurai beaucoup à attendre.

Nous ne le connaissions pas encore : il avait refusé de venir chez nous avant d'avoir visité le dernier métayer de la paroisse. Il avait manifesté grossièrement devant le pauvre doyen son intention bien arrêtée de n'être pas, lui, « le curé du château ».

— La faim chasse le loup du bois, dit maman, et je n'attendrai pas longtemps pour le voir arriver la main tendue. Quant aux métayers, ils auront recours à lui comme à leur habitude, pour bénir le parc à cochons. M. le Doyen d'ailleurs trouve que son successeur a raison, que nous nous sommes trompés, nous autres, que nous nous serons trompés sur tout.

Elle avançait sur la route d'un pas ferme, répondant aux saluts, dosant selon l'importance des gens ses inclinaisons de tête et ses sourires, et pourtant ce qu'elle me rappelait à ce moment de sa vie, c'était cette mouche à qui mon voisin d'étude, jouant à dégrader Dreyfus, arrachait une patte et puis une aile. Ainsi maman était dépouillée jour après jour de toutes ses certitudes. Rien n'était vrai de ce qu'elle avait cru, mais le plus faux de tout c'était ce qu'elle avait confondu avec la vérité révélée. Même si elle n'en avait pas une conscience claire, ici et maintenant, elle en subissait l'évidence, avec

l'insensibilité morne d'une créature frappée dans l'enfant qu'elle a le plus aimé en ce monde : tout le reste peut lui être enlevé, elle ne sent plus rien.

— Quand tout nous manque, lui dis-je, quand nous nous croyons abandonnés, à l'heure qui vient toujours, pour chacun de nous, où nous soupirons à notre tour : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » c'est l'heure de l'échec définitif que la croix préfigure, dont la croix est le signe scandaleux et insupportable à l'être jeune ou dans la force de l'âge, – jusqu'au jour où elle devient ce qui se conforme exactement à notre corps...

Maman coupa :

— Et à notre cœur.

Je fus étonné de cette parole dans sa bouche. Comment savait-elle que c'est toujours notre cœur qui est crucifié ? Peut-être maman n'avait-elle vécu à notre insu que par le cœur ? Sa tendresse pour Jeannette avait dû être précédée de tendresses annonciatrices. J'essayai de me rappeler. Tout ce dont je pus me souvenir, ce fut, après la mort de mon père, dans ce vieil hôtel où ne pénétrait presque personne, la venue, une ou deux fois par an, d'une amie de couvent, Sarah M..., irlandaise ou anglaise ; elle était accompagnée d'une petite fille, « sa pupille », nous avait dit maman. Elles arrivaient de loin, comme ces oiseaux de mer que la tempête chasse vers la côte, au temps de l'équinoxe. La naissance de cette petite fille appelée Andrée était liée à un de ces secrets dont maman disait : « Ce n'est pas pour vous ». Rien n'était pour nous, mais tout entraînait en moi et rien n'en sera perdu.

Le dernier combat d'arrière-garde que livra maman fut pour me demander de loger à Paris dans un cercle d'étudiants catholiques ; mais je l'assurai qu'à vingt-deux ans j'en avais passé l'âge, que non seulement cela ne m'effrayait pas de ne connaître personne à Paris, mais que c'était ce qui me piquait au jeu : partir de zéro, tenter cette éternelle conquête toujours recommencée de la grande ville par un petit provincial, sans aucune lettre de recommandation dans ses poches.

— Mais quelle sera ta vie ?

— En principe, celle d'un étudiant studieux, attentif à ne perdre aucune chance. Au premier rang des chances, je mets la grâce de certaines rencontres.

Maman demanda : « Pour le bien ou pour le mal ? »

— Ce n'est jamais si simple. Je crois que toutes nos rencontres, même les pires, sont voulues.

— Qu'est-ce que tu en sais, mon pauvre drôle ?

Qu'en savais-je en effet ? C'était moi qui dégageais délibérément le

sens de mon histoire, qui l'ordonnais selon mes vues, moi qui prêtais à l'Être infini des intentions humaines, moi seul qui me satisfaisais de ce que j'inventais.

Maman ne m'écoutait plus. Elle me demandait quelle somme il faudrait m'envoyer chaque mois et n'imaginait pas que je pusse répondre qu'elle n'avait pas à s'en mêler, que pour disposer de mon bien je n'avais besoin d'aucun intermédiaire. Jusqu'à la fin, elle contrôlerait mes dépenses, elle passerait, penchée sur ses livres de comptes, tous ses après-midi de dimanche.

Ce mois de novembre fut radieux. Maman m'accompagnerait à Bordeaux, m'aiderait à faire ma malle et rentrerait seule à Maltaverne, elle y était résolue ; mais moi je lui répétais que je ne voulais rien décider d'avance, que je resterais auprès d'elle si je le jugeais nécessaire, et bien que je ne lui fusse plus d'aucun secours, je le voyais bien. Elle ne fit même pas semblant de protester.

L'avant-veille du jour fixé pour notre départ, elle me demanda de l'accompagner au moulin de M. Lapeyre. Je lui avouai que j'avais moi aussi songé à refaire ce chemin, et que je ne m'en étais pas senti la force.

— Mais à nous deux, me dit-elle, nous pourrons.

Elle était coiffée d'un chapeau de ville, elle avait mis ses gants noirs et ouvert son ombrelle. Elle n'était pas en deuil, elle n'avait pas le droit de porter le deuil de Jeannette qui n'était pas sa parente, mais rien n'apparaissait plus dans ses vêtements qui pût trahir le laisser-aller des vacances, comme si cette petite morte à chaque moment présente l'obligeait à une constante cérémonie.

Maman qui marchait très peu dans la vie ordinaire, avançait avec une sorte de majesté sur le chemin de sable que les aiguilles de pins avaient feutré. Aux abords du moulin, elle prit mon bras, ce qu'elle ne faisait jamais.

— C'est de là que je l'ai vue, dis-je. D'abord j'ai cru que c'était un garçon.

Elle s'arrêta. Elle regardait l'eau dormante de l'écluse que ne ridait aucun souffle. Elle me demanda de la mener dans les fougères, à l'endroit où je m'étais assis.

— Je crois que c'était là. Oui, c'était là.

Elle demeura debout, la face tournée vers cette eau endormie, et elle qui n'avait jamais pleuré devant nous, je la vis une fois encore appuyer sur ses yeux le revers de sa main gantée. Elle me dit : « Prête-moi ton mouchoir. »

— Il faut rentrer, maman, rentrons par le plus court. Elle ne me répondit pas, sortit du bois, s'avança vers l'écluse. Non, ce n'était pas possible qu'elle eût cette tentation. Je lui pris le bras, mais elle se dégagea. Qu'elles furent longues ces minutes où je voyais dans l'eau le reflet déformé de ma mère chapeautée et gantée comme à la ville, sous son ombrelle déployée ! « Rentrons », dit-elle enfin.

Nous prîmes le chemin de sable qui pour la petite Sérís devait être le dernier en ce monde. Il fallut expliquer à maman à quelle distance

je voyais marcher sagement, ou courir et jouer le pauvre chaperon rouge.

— Ah ! murmura-t-elle, voilà le tournant vers lequel elle a couru, après t'avoir découvert...

— Oui, et c'est là qu'elle est entrée dans le bois. Comme elle eût cherché à relever une piste de gibier, maman m'interrogeait, les yeux attachés au sol : « Tu es sûr que c'est ici qu'elle est entrée dans le bois ? » Elle ne s'y engagea pas. Elle demeurait immobile, dressée au-dessus des fougères, la face tournée vers les pins qui avaient vu... Je tentai de saisir sa main mais elle la retira et, sans tourner la tête, dit à mi-voix :

— C'était parce que tu lui faisais peur. Si tu n'avais été qu'indifférent, comme c'eût été naturel d'un garçon de ton âge à l'égard d'une enfant, elle n'aurait pas songé à fuir, rien ne se serait passé, elle vivrait. Pour avoir ressenti cette épouvante, il fallait qu'elle fût avertie de ta haine.

— Non, maman, non ! Elle connaissait, et ce ne pouvait être que par toi, mon hostilité à ce projet de mariage, arrangé d'avance pour des questions d'intérêt...

— Ce n'était pas pour des questions d'intérêt. C'est toi qui me prêtais ces motifs-là.

— Tu ne m'as jamais rien dit qui pût me faire croire que tu en avais d'autres...

— Parce que tu la détestais tellement que je n'osais même pas prononcer son nom devant toi. À peine eussé-je ouvert la bouche, tu m'aurais fait taire, tu serais sorti en claquant la porte. Elle savait que tu la désignais de ce sobriquet ignoble.

C'est de ça qu'elle est morte. Oui, elle était déjà frappée à mort quand elle est entrée dans le bois. Elle avait depuis longtemps reçu de toi ce coup d'épée.

— Maman, tu es trop injuste.

Je voulus saisir son bras mais elle me repoussa presque avec violence et elle avançait seule, moi sur ses talons, lui répétant : « Tu es trop injuste, trop injuste ! » Alors elle tourna à demi la tête et d'un ton de défi :

— Oui, c'est toi ! c'est toi...

— Comment ne vois-tu pas, pauvre maman, que je ne puis être responsable de ce malheur sans que tu le sois, toi d'abord, qui as tout fait pour que le garçon que j'étais prenne tes projets en exécration. Dans le passé, tu avais toujours tout décidé pour moi, mais enfin, il me restait toute cette vie à vivre, j'ai vingt-deux ans, et voilà que tu prétendais en disposer à ta seule idée, et tu as beau dire, il ne s'agissait que des propriétés de Sérís. Jamais, à aucun moment, je n'ai pu me douter de ta tendresse pour l'enfant...

— Parce que je craignais de t'irriter davantage si tu avais su que je t'aimais...

— Plus que moi ?

Elle ne répondit pas. Elle gravissait le perron de Maltaverne en s'arrêtant à chaque marche. Dans le vestibule, elle me repoussa encore :

— Il faut me laisser seule. Je n'ai plus besoin de personne. Comprends-moi : de personne.

J'entendis se fermer la porte de sa chambre et me rapprochai du feu. Le vent s'était levé et les branches qu'il agitait me semblaient à travers les vitres me faire signe. Une immense plainte confuse se confondait avec ce cri muet au-dedans de moi, ce reproche à Dieu tendre et désespéré.

Je n'allumai pas la lampe. À quoi me résoudre ? Que ma mère n'ait plus besoin de moi maintenant, c'est trop peu dire : ma présence lui est devenue odieuse. Il n'empêche que je dois veiller sur elle, demeurer à portée de son premier appel. Son ressentiment s'atténuera, elle finira forcément par avoir recours à moi, parce qu'elle n'a que moi. Oui, mais si elle refuse de s'éloigner d'ici, que deviendrai-je ? Demeurerons-nous à Maltaverne en face l'un de l'autre tout un hiver, ou resterai-je seul rue de Cheverus servi par Louis Larpe ?

Ces pensées s'enchaînèrent sans aucune logique, durant ce temps indéterminé où je demeurai sans lampe auprès du feu, tandis que s'épaississait le crépuscule, et je ne discernais plus que les deux taches blêmes de mes mains posées sur mes genoux maigres, et puis j'entendis le pas lourd et lent de ma mère dans l'escalier. Ce n'était pas l'heure encore du repas. Elle revenait donc vers moi. Elle entra. Je ne me levai pas de mon fauteuil. Elle mit une main sur mes cheveux et les rejeta en arrière comme pour son baiser du soir quand j'étais enfant, mais ce soir-là, il n'y eut pas de baiser. Elle me parla pourtant avec une douceur apprêtée, qui ne lui ressemblait pas.

— Il faut oublier ce que nous nous sommes dit, mon pauvre enfant. Nous avons été injustes à l'égard l'un de l'autre. J'étais peinée autrefois quand tu prétendais qu'il n'y avait aucun échange entre nous, que nous n'avions jamais parlé ensemble, ce qui s'appelle parler, comme au théâtre ou dans les romans. Eh bien, sur le chemin du moulin, nous venons de nous rattraper.

— Oui, tout est sorti de nous malgré nous.

— Ce qui est sorti de nous, de moi en tout cas, oublie-le. Je cherchais quelqu'un de qui me plaindre, un responsable, sur qui me décharger. Et toi aussi... Nous nous chargions mutuellement...

— Oui, dis-je sombrement : comme aux Assises, deux complices qui s'accusent l'un l'autre.

Elle me dit : « Tais-toi ! » Je ne la voyais pas, mais je l'entendais pleurer. Je me levai, l'embrassai, lui demandai pardon.

— Rien n'a été de notre faute, maman : de ce qui a dépendu de nous, il ne pouvait rien naître de pire qu'un malentendu qui aurait fini par se dissiper, qui se serait très vite dissipé, car j'étais impatient de savoir qui était cette baigneuse du moulin, et je l'aurais su le soir même sans ce télégramme de Simon...

— Ça n'aurait rien changé à rien. Tout était déjà accompli.

— Oui, maman, et ni toi ni moi n'avons eu la moindre part à cette coïncidence incroyable. Mais ces crimes-là sont toujours commis au hasard d'une rencontre. On peut toujours dire : « Si l'enfant avait pris un autre chemin... »

Elle murmura : « C'est fait maintenant. Ça a eu lieu, c'est accompli. » Nous demeurâmes sans parler. Je ne voyais qu'une masse confuse dans le fauteuil, en face de moi.

— Écoute, Alain, ne faisons plus de phrases et parlons net. Il n'y a pas de question pour toi, il faut que tu partes. Cela vaudra mieux pour nous deux. Tu m'écriras souvent : par lettre, on ne s'irrite pas. Tu me raconteras ta vie, enfin la part de ta vie que tu pourras me raconter. Je m'occuperai de tes affaires ; si je tombais malade, il suffirait d'un télégramme, la De Dion t'attendrait à Bordeaux, tu serais ici le soir même.

— Oui, de loin tu me supporteras, tu te réhabitueras à moi...

Cette fois encore elle ne protesta pas. Avait-elle entendu et compris ? Elle demanda :

— Tu es toujours décidé pour après-demain ? Il faut en tout cas que tu passes un jour à Bordeaux...

— Non, maman. J'ai ici les livres que je veux emporter. L'auto me mènera directement au train de Paris. Il part à onze heures quatre.

— Mais tu as presque tous tes vêtements rue de Cheverus...

— J'ai ici tout ce qui est nécessaire à l'étudiant que je veux être pour commencer et qui ne sera invité par personne, puisqu'il ne connaîtra personne.

— Tu finiras par te faire des relations...

— Peut-être... Mais si je dois aller dans le monde, ce ne sera qu'après avoir observé comment on s'habille à Paris. Tu te souviens de ce qu'il en a cuit au pauvre Lucien de Rubempré de débarquer à Paris habillé comme à Angoulême.

Elle me demanda à mi-voix, du ton de quelqu'un qui n'attend pas de réponse : « Qui est Lucien de Rubempré ? »

— Voyons, maman ! Tu as lu pourtant *Les Illusions perdues* ! Je te les ai fait lire.

— Oh ! moi, tu sais, je ne suis pas comme toi : rien ne reste de ce que je lis, ça me traverse...



Elle se mit à tisonner, les coudes aux genoux, comme je l'avais toujours vue faire, et tout à coup, elle me dit :

— Il faudra télégraphier à cette personne pour qu'elle t'attende à la gare, et te mette dans le train.

— Non, maman, je n'ai plus besoin qu'on me mette dans le train. D'ailleurs je déteste les gares presque autant que les cimetières. Ma nouvelle vie commencera après-demain à onze heures quatre. Je renaîtrai à cette heure-là.

La femme de Prudent vint annoncer que le dîner était servi.

— Quand je pense, dit maman en se levant que je suis contente de manger, que j'ai faim.

Nous étions assis face à face sous la suspension dont la lampe filait, sentait le pétrole. J'éprouvai tout à coup de la joie à l'idée de ce départ si proche, de ce départ pour un autre monde, pour une autre vie.

Non, ce n'était pas de la joie, mais cette impatience éprouvée dans un tunnel interminable et étouffant : il faut en sortir coûte que coûte, le plus vite possible, fuir à jamais, sans tourner la tête, avec tout son trésor au-dedans de soi.

Ma mère se leva lourdement, nous retrouvâmes chacun notre fauteuil. Elle mit une bûche au feu et releva ses jupes, comme je l'avais toujours vue faire, pour exposer ses jambes à la flamme. Tout à coup elle dit sans me regarder :

— Plus j'y pense, et plus je trouve qu'il serait convenable que tu avertisses cette personne de ton départ, que tu lui indiques l'heure de ton train.

— C'est tout de même drôle, avoue-le, ma pauvre maman, que ce soit toi...

Je m'interrompis à temps, craignant d'ajouter, si peu que ce fût, à ce qu'elle souffrait.

— Oui, dit-elle, j'en ai pensé du mal. Elle était pour moi celle qui risquait de faire échouer le bonheur de ma petite enfant. Je n'imaginai pas, triste folle que j'étais, que ce qui allait le détruire, la détruirait elle, d'abord, ma pauvre petite enfant, et quelle serait cette destruction. Tout m'apparaît tellement différent aujourd'hui, les êtres et les choses... Ou plutôt je les vois tels qu'ils sont, ni pires ni meilleurs. Ah ! Ça ne me sera plus difficile d'obéir au précepte : « Ne jugez pas. » Non, je ne jugerai plus. Et puis cette personne, je la connais mieux que tu ne crois. Je ne t'ai jamais rapporté le détail de ce que nous nous sommes dit, elle et moi, pendant les deux heures que tu dormis, comme assommé, après ta déposition à la gendarmerie. Elle ne jouait pas la comédie, je te jure. Elle n'avait qu'une idée en tête :

que je ne te perde pas de vue parce qu'elle te croyait atteint d'un mal qu'elle avait observé de près chez ce Père qui a tenu une si grande place dans sa vie. J'ai compris ce qu'elle eût été pour toi, ce qu'elle pourrait être encore ; et que m'importe maintenant, elle ou une autre ! Elle serait ce que j'ai été moi-même, elle te protégerait, elle te garderait, sans demander rien en échange. Ce que tu m'as dit d'elle un jour, qu'elle avait plus souffert qu'aucune fille de son âge, je sais maintenant ce que ça veut dire : elle avait passé la ligne au-delà de laquelle il n'y a plus rien ; moi, toute vieille que je suis, je vivais de mon espérance, je haïssais tout ce qui la menaçait. Mais maintenant... pourquoi pas elle, après tout ? Moi, je peux traîner encore un peu de temps ; mais je n'irai pas loin. Tu resteras seul. Alors pourquoi pas elle ?

— Non, maman, ne recommence pas, ne recommençons pas. C'est à cette mort qu'était ma vie ici qu'il faut que je m'arrache et je m'en arracherai. Si je dois en crever, le plus tôt sera le mieux. Mais non, je vivrai ! Je vivrai !

— Tu es un ingrat, tu l'as toujours été. Cette personne le sait maintenant comme je l'ai toujours su.

— Ce qu'elle seule pouvait me donner et qu'elle m'a donné, je ne l'oublierai jamais, si vieux que je vive. Mais comprends-moi, maman, moi aussi j'ai passé la ligne au-delà de laquelle il n'est plus question d'être heureux ; il s'agit de dominer la vie. Cette ligne, je l'aurai passée à vingt-deux ans, et toi, la soixantaine sonnée.

C'est bien cela que j'ai dit à maman, l'avant-veille de mon départ pour Paris. Mais c'est devenu du langage écrit. Je transposais de moi-même depuis que je rédige ce cahier, sans arrière-pensée, et parce que j'ai toujours été premier en narration, et que je continuais dans la foulée de l'écolier appliqué que j'ai été. Maintenant l'heure est venue pour moi de regarder en face et sans en mourir de honte cette tentation à laquelle je ne pourrai céder que lorsque maman ne sera plus là : qu'un livre broché à trois francs soit l'aboutissement de toute cette souffrance. Le nouvel homme né en moi manifestera sa force et son courage en osant utiliser pour son avancement ce destin qui sera devenu la matière d'un livre broché à trois francs.

De ce que nous nous sommes dit encore au long de cette veillée avant la montée silencieuse vers les chambres (avec en main la même lampe Pigeon d'autrefois parce que du premier étage nous ne pouvions éteindre l'électricité !) rien ne m'est resté ; sans doute n'y avais-je prêté qu'une attention distraite ; ce que je regardais en face c'était cette évidence que je ne m'étais jamais formulée clairement : que pour moi, renoncer à ma mère, et renoncer à Marie, cela relevait

de la même nécessité, non le fait d'une nature égoïste ou cruelle, ni de ma sécheresse à l'égard des autres. Ce qui se manifestait en moi enfin et à quoi j'allais obéir avec une résolution froide, tenait dans le désir de survivre, et ce double renoncement en demeurait la condition.

Étendu entre mes draps glacés où je mis longtemps à me réchauffer, dans cette chambre de campagne, au long d'une nuit d'arrière automne, j'y pensais avec méthode. La lampe Pigeon était demeurée allumée, mais sa lueur étroitement circonscrite laissait la pièce submergée d'une ombre propice aux fantômes morts ou vivants, et je me demandais si l'insignifiance absolue d'une chambre d'hôtel à Paris suffirait à les conjurer. Non que j'eusse peur d'eux, mais je ne vivrais cette nouvelle vie inconnue qu'à condition de les forcer à dormir en moi, pour qu'ils ne me détournent pas de ce combat que j'étais résolu à mener.

Je ne resterais pas seul, je le savais. Je serais aimé, je le savais. Mais j'étais résolu d'avance à n'être plus pris en charge par personne. Je me noircis assez pour ne pas ajouter de noir à mon personnage. Il n'y avait pas en moi ce soir-là l'idée d'utiliser les autres, de les faire servir à ma réussite ou à mon plaisir. Je ne sais pas ce que le Seigneur appelle le péché contre l'esprit et qui était à ses yeux irrémissible, mais je sais, j'ai toujours su, ce qu'est le péché contre les corps. La petite Sérís étranglée et violée n'est que l'image immonde et démesurément grossie du crime spirituel commis impunément par tant d'êtres qui ne se croient pas responsables, qui peut-être en effet ne le sont pas. Moi, mon Dieu, je suis, quoi que je fasse, responsable devant Vous. Je m'efforcerai de redevenir pur parce que je ne peux pas me passer de Vous – ah ! je le sais ! Vous le savez : né dans un autre milieu, peut-être aurais-je pu me passer de tout le reste sauf de Vous.

Ce fut le thème de mon oraison de cette avant-dernière nuit à Maltaverne : je flottais entre les temps révolus et ceux qui allaient naître, entre ce que j'avais souffert et ce que j'allais souffrir et qui était lié à des rencontres, à des échecs, à des malentendus, à des maladies, à des événements imprévisibles. Je ne pensais jamais qu'à mon histoire personnelle comme si l'histoire de France ne me concernait pas.

Je reprends ce cahier dans une chambre aussi silencieuse que ma chambre de Maltaverne. Sa fenêtre ouvre sur l'étroit jardin de l'hôtel de l'Espérance, rue de Vaugirard, en face du séminaire des Carmes. Le grondement de Paris est plus étouffé que celui des pins du parc en proie au vent d'équinoxe ; je suis calme, je ne souffre pas. Hier matin dimanche, j'ai vendu le journal de Sangnier *La Démocratie* à la sortie de la grand-messe à Saint-Sulpice. J'étais allé m'inscrire boulevard Raspail, dès le lendemain de mon arrivée. C'est cela qu'on m'a donné

à faire comme entrée de jeu, et malgré mon titre de licencié ès lettres dont je crois bien que je me vantai pour la première fois. Sans doute ont-ils eu raison de me soumettre à cette épreuve, elle a été décisive : ils ne me verront plus. Il y a cinq ou six ans, je m'y serais prêté ; c'est trop tard aujourd'hui. Donc rien à faire d'autre pour l'instant que de hanter les bibliothèques et que de prendre des inscriptions, de suivre des cours, étudiant parmi les étudiants, sans que rien ne se manifeste au-dehors de ce que je porte en moi et qui ne pèse pas plus lourd sans doute que ce qui charge beaucoup d'entre eux – mais cette histoire-là, c'est moi qui l'assume, et non un autre, moi qui suis capable de n'en rien laisser perdre, de ne rien laisser se perdre d'une adolescence différente de toutes les autres, à la fois plus comblée et plus démunie qu'aucune autre, plus solitaire surtout ; et puis, si peu que le drame ait comporté de personnages, quel autre garçon a eu cette mère-là, et quel autre a dans le cœur cette petite fille étranglée et souillée ?

Les dernières pages de ce cahier, il faut qu'elles répondent clairement à une question toute simple en apparence et que pourtant, depuis mon arrivée à Paris, j'élude. André Donzac vit en face de mon hôtel au séminaire des Carmes, et il me croit encore à Bordeaux. Pourquoi ne lui ai-je pas fait signe ? Je me suis fié d'abord au hasard d'une rencontre que je croyais inévitable, comme si la rue de Vaugirard était la rue de Cheverus ! Au vrai cette rencontre, je la redoute. Pourquoi ? Je sais bien pourtant que je dois la provoquer. J'ai besoin d'être introduit à la Sorbonne, et non par un guide indifférent et pressé, mais par un ami comme Donzac qui sait l'être que je suis, qui me prendra en charge aussi longtemps qu'il faudra – à la Sorbonne, dans les bibliothèques, mais aussi dans les musées. Je suis ici à deux pas du Luxembourg, de cette salle Caillebotte où je sais qu'André entre presque chaque jour, où il m'a fait jurer de ne pas aller sans lui : il veut être là quand je verrai pour la première fois « le balcon » de Manet. J'attendrai, je ne suis pas impatient : la rue à Paris l'emporte sur tous les musées.

Au vrai j'ai une raison plus pressante de relancer Donzac : j'ai hâte de remettre la main sur mes cahiers qu'il détient. Ah ! cela surtout ! Si le feu anéantissait ce séminaire vétuste, si Donzac mourait subitement... Le journal d'une adolescence, quelle folie que de jouer toute sa vie sur cette carte ! C'est ce que je fais pourtant. Dieu merci, il n'y a que moi au monde pour le savoir et pour en rire.

Il faut aussi que j'aie de quoi remplir les quatre pages de ma lettre hebdomadaire à maman. Les états d'âme ne servent de rien avec elle, il faut comme elle dit « quelque chose à raconter ». Je ne l'ai guère entretenue jusqu'à maintenant que de l'hôtel, que de la nourriture, que du service. Ses deux brèves réponses ont trait à sa santé et à une vente de bois.

Mais creusons un peu plus. Donzac appartient, du moins pour l'instant, à cet alios, à ce sable dont je viens de m'arracher pour ne pas mourir. Dès que nous nous serons retrouvés, je crains que sa seule présence ne dissipe l'enchantement de Paris. Comment définir ce charme qui m'enivre, dont je suis comme saoul ? Je me baigne dans ce fleuve humain, je me laisse porter par lui, je flotte à la surface des trottoirs, ou je plonge dans des bars en sous-sol comme celui de la Taverne du Panthéon au coin du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot. À Bordeaux, j'étais le fils Gajac qui avait peur des autres ; mais à Paris je ne suis personne, aussi inconnu qu'un être humain peut l'être, sans nom, si je ne puis être sans visage, et il est vrai que les chasseurs de visages ici abondent, mais je ne les crains pas parce que, dans cette sorte de chasse, il faut que le gibier soit complice et je suis assuré de ne l'être jamais.

Je marche donc la nuit, aussi loin que mes jambes peuvent me porter. Ah ! je sais pourquoi maintenant je me suis entraîné durant tant d'années, dans les bois de Maltaverne, à la découverte du « gros pin » ou pour aller voir le « vieux de Lassus » !

Les premiers soirs, je ne franchissais pas la Seine. Je m'accoudais aux parapets des ponts – ces parapets que j'aime à cause de Baudelaire et de Maurice de Guérin qui s'y sont accoudés, mais aussi tant de personnages inventés ! Je me récitais *Le Bateau ivre* (je ne connais Rimbaud que depuis cette année) et Victor Hugo qui sort ici de toutes les pierres. Et puis un soir je l'ai passée cette Seine, et je la passe maintenant presque tous les soirs. Près des guichets du Louvre, au flanc même du palais, il y a des bancs de pierre où la nuit personne jamais ne s'assoit. J'y reprends souffle en contemplant ce décor illustre toujours dressé – mais en 1907, Stéphane Pichon, Briand, Barthou (mais il est vrai aussi Clemenceau, Picquart...) – c'est Lilliput qui s'ébat dans ce décor de Shakespeare. Je remonte la rue de Rivoli jusqu'à la Concorde. Là encore, le plateau demeure vide, le temps d'un entracte : en 1907, il ne se passe rien. Ce qui se passera, je le verrai, moi qui ai vingt-deux ans ! J'ai toujours été fou d'histoire, mais je ne le savais pas. Paris m'a rendu conscient de cette folie. Je regarde fixement les deux palais de Gabriel et les villes assises, et Strasbourg sous ses couronnes et ses drapeaux délavés, avec l'idée de ce qui est en germe dans ce Lilliput de 1907, et que je verrai...

Quand je suis à bout, je m'arrête au Wéber, le seul grand café où j'ose entrer en dehors de ceux du quartier Latin. Il ne me reste rien de la honteuse peur de dépenser qui me tenait à Bordeaux. Je commande douze marennes, une demi-bouteille de Mumm. Je ne sais trop de quoi j'ai l'air, ni à quoi je ressemble, ni pour qui on me prend. En vérité, serais-je revenu au Wéber sans ce couple que j'y ai vu le premier soir et que j'y retrouve toujours ? La vieille arrive la première. Elle a des

cheveux gris coupés à la Jeanne d'Arc. Oui, une vieille Jeanne d'Arc, c'est à ça qu'elle ressemble. On lui apporte une assiette anglaise et un demi. Elle fume, les yeux fixés sur l'entrée. L'autre arrive un peu avant minuit, elle est lasse et elle a faim : de quel travail sortait-elle ? Une Jeanne d'Arc elle aussi mais qui serait blonde et qui a l'âge de Jeanne d'Arc. Le second soir où je l'ai vue, elle m'a regardé, elle me reconnaissait. La vieille la surveillait dans la glace.

Pour rentrer, je prends une voiture de l'Urbaine aux roues caoutchoutées, dont les lanternes ont la couleur de celles qui remettent à Vaugirard.

Quelquefois le temps est si mauvais que je ne puis quitter les cafés du boulevard Saint-Michel. Je n'évite guère que le d'Harcourt à cause de ses prostituées minables, harcelantes et vérolées. Ces soirs-là, je suis livré à mon obsession essentielle. Le mystère du mal qui n'était pour moi qu'une vue de l'esprit fourmille sous mon regard. La brute qui s'est ruée sur la petite Sérís dans le bois, près du moulin de M. Lapeyre, il me semble qu'ici, elle rôde partout, mais chaque monstre y est comme surveillé par tous les autres et il erre, démasqué, avec des yeux fous, avec cette bouche hideuse qu'il faudrait cacher.

Je n'ai pas osé encore pousser jusqu'à Montmartre. Le quartier Latin, sa faune m'est familière, j'y ai mes habitudes, mais Montmartre me fait peur. J'en entends parler souvent au Bar du Panthéon où on est entassé, où n'importe qui vous interpelle. Je réponds volontiers, n'étant personne.

Et puis je me couche vers deux heures, je sombre dans un sommeil comme je n'en connaissais pas à Maltaverne où les coqs de l'aube me réveillaient. À Paris, quand j'en émerge, ceux qui travaillent sont à leur affaire depuis des heures. Il est trop tard pour assister à une messe, sauf le dimanche. Je déjeune à midi avec les autres étudiants de l'hôtel : le seul moment de la journée où je parle à mes semblables qui connaissent mon nom et mon prénom, et qui savent de quelle province je suis monté à Paris et qui haïssent ou admirent Maurras et qui me sont tellement indifférents que je ne les vois pas.

Et puis je recommence d'errer ; mais l'après-midi, mes escales ce sont les églises, bien qu'il s'agisse du même voyage que la nuit : ce que mes yeux ont vu, la nuit, je viens vous en demander raison, mon Dieu. Je commence toujours par Saint-Sulpice, que j'atteins en descendant cette étroite rue Férou où mon père étudiant a habité, la dernière année de l'Empire. À l'intérieur de l'église, mon itinéraire non plus ne change jamais : je m'arrête dès l'entrée, à droite, devant la fresque de Delacroix. Je suis à la fois Jacob et l'ange : c'est moi-même aux prises avec moi-même ; car j'ai l'air de flotter, mais non, je suis redressé et tendu, j'exige une réponse, assis derrière le maître-autel, face à la

Vierge de Pigalle, que Donzac abomine, mais moi je l'aime. Je demeure là aussi longtemps que je peux le supporter, et puis je sors par la rue Servandoni. Je gagne les quais, je remonte la Seine jusqu'à Notre-Dame. Je m'y plonge, j'y suis immergé comme à Saint-André de Bordeaux, mais ici l'histoire humaine qui s'y est déroulée me cache Dieu.

Quelquefois je me réveille avant l'aube. J'entends sur le pavé de bois rouler un fiacre attardé. Il me semble alors que rien ne peut plus m'arriver en ce monde, qu'il ne m'arrivera plus rien, que tout est bu, que tout est mangé, que cette nuit au balcon de Maltaverne, avec Marie qui m'aimait, c'est tout ce que j'aurai eu et que je suis ce mendiant à qui on a déjà donné et qui n'a plus rien à attendre de personne – pas même de malheur, parce qu'en fait de malheur j'ai reçu aussi mon dû, le jour où cette petite fille courait devant moi sur le chemin du moulin de M. Lapeyre, et puis un morceau de bois mort a craqué sous mon espadrille, et elle s'est retournée.

Il m'est arrivé pourtant quelque chose, mais c'est si peu que je ne sais comment le noter. Hier soir au Wéber la vieille Jeanne d'Arc n'a pas paru : elle doit être malade ; je ne croyais pas que la jeune viendrait. Je surveillais tout de même la porte. Elle est entrée à son heure habituelle, elle s'est assise, elle a étudié la carte comme si elle n'avait pas su qu'elle allait demander une assiette anglaise, et puis elle a levé les yeux, elle m'a regardé et elle a souri.

---

1 Racine, *Athalie*, III, 8.